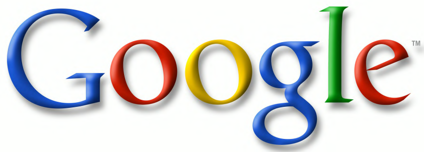
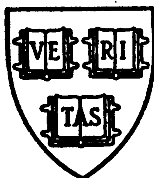
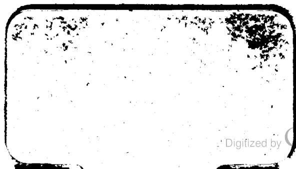



WIDENER
HN 9ZCU /


VE
RI
TAS





# HISTOIRE DE CYRUS LE JEUNE, ET DE LA RETRAITE DES DIX MILLE,

AVEC UN DISCOURS ſur l'Hiſtoire Grecque.

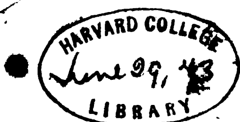
*Par M. l'Abbé* PAGI, *Prévôt de l'Egliſe de Cavaillon.*





A PARIS,
Chez DIDOT, Quay des Auguſtins, près le Pont S. Michel, à la Bible d'or.

M. DCC. XXXVI.
*Avec Approbation & Privilege du Roy.*


HARVARD COLLEGE
LIBRARY



# A MONSEIGNEUR PHILIPPE BONDELMONTI, VICE-LEGAT DU S. SIEGE, Commandeur de l'Ordre de S. Jean de Jerusalem, &c.



*ONSEIGNEUR,*

*Les Héros de l'ancienne Gréce ont un raport trop marqué avec vos illustres Ayeux, pour chercher à*

*cet Ouvrage d'autre protecteur que VOTRE EXCELENCE. L'amour de la gloire & de la liberté fut le ressort des évenemens qui jettent tant de merveilleux dans l'Histoire Grecque. Qui ne sçait que la Republique de Florence fut redevable aux sentimens héroïques des Bondelmonti de toute sa grandeur? Et si ses Historiens eussent sçû saisir la laison des évenemens avec leurs principes, toute l'ancienne gloire de Florence se réduiroit à celle de Votre Maison. Les révolutions qui firent changer de face à cet Etat, ne ravirent rien à la splandeur de Votre Nom. Il reçoit un nouvel éclat dans VOTRE EXCELENCE, qui répand sur ses Ayeux autant de lustre qu'ils lui en ont trans-*

*mis. Et si le Grand Pontife qui épuise aujourd'hui l'admiration de Rome vous a confié son autorité, n'est-ce pas parce qu'il a reconnu en Vous son esprit & ses sentimens? C'est de lui que Vous avez apris, MONSEIGNEUR, à ne rien concevoir que de grand, à diriger toutes vos pensées à l'immortalité, mais sur-tout à concilier la gloire du Souverain avec la felicité du Peuple. C'est-là le grand art dont les Philosophes Grecs ont donné de hautes leçons dans leurs Ouvrages de politique; & qui connoît leurs principes, en remarque aussi-tôt l'aplication dans Votre maniere de gouverner. Que de titres pour vous consacrer l'Histoire d'un Peuple caracterisé par l'élevation de ses pen-*

*sées & par la noblesse de ses senti-mens. Vous aimez trop les Lettres pour dédaigner ce témoignage du profond respect avec lequel je suis,*

*MONSEIGNEUR,*

*DE VOTRE EXCELENCE,*

Le très humble & très
obéissant serviteur,
l'Abbé PAGI.



# DISCOURS
## SUR
## L'HISTOIRE GRECQUE.

QUAND je commençai à étudier la Langue Grecque, je m'appliquai d'abord à la lecture des Poëtes & des Historiens de la même nation. Les peintures riantes des Poëtes, leurs hautes leçons, mais sur tout ce goût de l'honnête & du beau qu'ils inspirent à toutes les pages, me captivoient à cette étude. Je ne pus voir la nature si vive, si noble, si féconde dans Homere, sans être saisi d'admiration. La saine morale des Historiens, qui sous une narration simple, cachent un essain de

réflexions instructives, m'inspiroit du dégoût pour les autres Histoires. Hé ! qui pourroit se défendre d'un juste étonnement, en voyant éclorre presque tout à la fois dans la même contrée, les Arts, les Sciences, & toutes les productions qui font la gloire de l'esprit humain ? Un Peuple que la nature caractérisa par un genie si singulier, & auquel elle départît le don inestimable de l'*invention*, me paroissoit digne non seulement de nos regards & de notre attention, mais de notre méditation & de nos recherches. Je lûs avidement tous les Ecrivains que je crûs pouvoir m'aider à le connoître. La grosseur des Volumes ne m'épouvantoit pas. Je voulois sçavoir par quels degrés insensibles ou par quels ressorts merveilleux ce Peuple avoit élevé au plus haut point de perfection l'Eloquence, la Poësie, la Musique, la Peinture, la

Sculpture, toutes les diverses branches de la Philosophie, & tous ces Arts aimables dans le sein desquels on peut passer des jours sereins & tranquilles sans puiser la joye dans la Volupté.

Je m'avisai donc de chercher l'esprit d'Athenes & de la Grece dans les vastes Collections de Grævius & de Gronovius. Mais il ne me fallut pas beaucoup de temps pour m'appercevoir que presque tout ce qui s'appelle *Annotateur*, *Commentateur*, *Compilateur*, *Abréviateur*, *Scoliaste*, & toute cette classe subalterne d'Ecrivains, la plupart sans génie, peuvent tout au plus donner de foibles lueurs, mais jamais de vraïes lumieres; & que de tels Livres sont plutôt faits pour meubler les Bibliotheques, que pour être lûs.

Je remontai à la pureté des sources, je me remis aux Anciens dont je n'avois pû saisir tout le sens à

la premiere lecture ; & après les avoir medités, je regardai la Grece comme un labirinthe plus merveilleux, mais aussi plus tortueux que ceux d'Egypte & de Crete. Je pensai que pour le parcourir sans s'égarer, il falloit un fil encore plus sûr que celui d'Ariane. J'embrassai d'un seul regard toute l'étenduë de mon sujet ; & pour le présenter sous un seul point de vûe, je crus qu'il falloit réduire l'Histoire de la Grece entiere à celle d'*Athenes*, & donner une sorte d'unité à mon Ouvrage. Il me sembloit que ces fameuses Villes Grecques, qui avoient autrefois reconnu Athenes pour leur *Metropole*, en lui offrant les prémices de leurs fruits, s'empressoient d'offrir à cette Histoire un tribut plus précieux, & ne demandoient qu'à l'enrichir de tout ce qu'elles avoient jamais eu d'illustre ; qu'Athenes

avoit souvent présidé, toujours concouru à tout ce que la Grece avoit fait de grand; que ce qui s'y étoit passé sans sa participation, étoit obscur, incertain, peu connu, & méritoit peu de l'être; que Minerve n'avoit jamais abandonné sa Ville cherie, & que si son peuple avoit perdu l'empire des armes, elle lui avoit conservé celui des Arts & des Sciences (*a*); que ce seroit faire revivre la Grece entiere que de ressusciter Athenes dans une Histoire; & qu'elle auroit encore sur tous les débris & sur tous les fragmens de l'Antiquité la même puissance qu'avoient eue les charmans accords de la Lyre d'Amphion pour émouvoir les pierres qui formérent les murs de Thebes. Je me déterminai donc à écrire l'Histoire d'Athenes, & à dédommager notre

(*a*) *Æneid. VI. Excudent alii spirantia mollius æra, orabunt causas melius, &c.*

siecle, peut-être même la posterité, de la perte de *Philocorus* (a) qui l'avoit écrite en dix-sept Livres.

Je m'apperçûs d'abord que ce n'étoit point précisément l'histoire d'un Peuple ou d'une Nation que j'avois à écrire, mais l'Histoire de l'*esprit humain*, dont on voit à Athenes la naissance, le progrès, la perfection, & pour ne rien cacher, la décadence & la froide vieillesse; car je crois devoir prévenir mon Lecteur sur tout ce que cet Ouvrage a de singulier.

Les prémiers Héros sur lesquels je fixai les yeux, sont ceux qui sçûrent composer une Ville policée d'une multitude d'hommes agrestes, dispersés dans la campagne; & qui trouverent le grand art d'asservir leur férocité sous le joug des loix. Comme c'est le meilleur office qui ait jamais été rendu à l'humanité, on ne doit point être sur-

(a) Bibliotheque de Photius.

pris de voir les Arts & les Sciences s'en disputer la gloire à l'envi. Les Poëtes (*a*) ont attribué cet art merveilleux à l'enchantement de la Poësie; les Orateurs (*b*) aux charmes de la parole; les Philosophes (*c*) à la force impérieuse de la raison. Mais quand on lit dans Tucidide (*d*) le caractére des premiers hommes qui habitêrent la Grece, on sent bien qu'ils étoient incapables de goûter & les douceurs de la Poësie, & l'appas de l'Eloquence, encore moins la séverité de la Sagesse; & que des hommes si feroces ne pûrent être conduits ni par des raisonnemens méthodiques, ni par des discours artificieux, ni par l'harmonie des chants & des vers; on verra que ce fut la crainte de l'oppression forcée qui obligea les foibles à se soumetre aux hommes hardis & robustes qui

(*a*) Homere, Lucrece, Ovide, &c. (*b*) Ciceron *de Oratore*. (*c*) Aristote, Politique, Liv. I. (*d*) Livre I.

purgeoient la terre de brigands, & qui défendoient ceux qui venoient se mettre volontairement à l'abri de leur sceptre. Et voila la premiére origine des Villes & de la Royauté. Ce fut donc la crainte qui fit, non les Dieux, comme le dit témérairement Lucrece (a), mais les Rois & les Magistrats; & il dût en coûter infiniment à ceux qui avoient goûté l'indépendance, pour se gêner à une vie civile qui captive toutes les passions. Il faut pour vivre en societé (b), obéir aux Magistrats, respecter ses égaux, ménager ses inferieurs, suivre la loi & non son caprice. Mais les premiers Grecs étoient forcés à chercher la sureté dans les Villes. Nous voyons que les exploits les plus vantés par les Poëtes, dans les anciens Héros, tels qu'Apollon, Hercule, Thesée, sont d'avoir délivré la Grece des monstres & des brigands qui l'in-

(a) Livre I. (b) Platon République.

feſtoient. Il falloit donc ou s'incliner ſous le ſceptre de ces Héros, ou s'expoſer à être la proye des bêtes feroces ou d'hommes auſſi ſanguinaires. Il n'y avoit pas à balancer ſur cette alternative. Les Peuples ſe ſeroient-ils jamais donné des maîtres s'il euſſent pû trouver l'art de s'en paſſer? C'eſt ce qu'Horace nous a inſinué par la Fable du Cerf, du Cheval, & de l'Homme (*a*). Car cet Auteur en dit toujours plus que ſon texte, à qui ſçait l'entendre.

Mais les Grecs, & ſur-tout les Atheniens, qui avoient l'eſprit vif, leger, capricieux, regretérent l'égalité. Ils entreprirent de donner des bornes à une puiſſance qui n'en veut point. Et il y eut des Rois qui

(a) *Cervus equum pugnà melior communibus herbis pellebat, donec minor in certamine longo imploravit opes hominis, frænumque recepit: at poſtquam victor violens deceſſit ab hoſte, non equitem dorſo non frænum depulit ore.*

connoissant le genie altier de ces Peuples, crurent affermir leur autorité en la rendant moins sensible, & conserver sa force en diminuant son appareil. Thesée qui voyoit que c'étoit bien assez pour les Atheniens que de souffrir un maître, abolit toutes les distinctions & tous les degrés de subordination qui sont nécessaires dans un Etat monarchique. Il réduisit son peuple à l'*égalité*. Ses successeurs ignorerent l'art difficile de gouverner sans le laisser appercevoir. L'Histoire ne nous a gueres conservé que leurs noms, parce qu'il n'y eut presque rien de mémorable dans leur vie : & comme je n'oublie rien pour conserver aux grands hommes leur véritable gloire, aussi n'ai-je jamais pensé à faire des efforts d'érudition pour tirer de l'obscurité ceux que l'antiquité y a condamnés. On voit dans l'Iliade que les Atheniens

étoient plus connus que leur Roi, à peu près comme nous avons plus d'idée des Venitiens que de leur Doge. On trouva le secret d'ensévelir pour ainsi dire la Royauté avec honneur, en faisant l'apothéose de Codrus, & en déclarant Jupiter Roi d'Athenes. C'étoit déclarer que quiconque en voudroit usurper l'empire auroit le sort des Titans.

On divisa les fonctions de la Royauté. Les plus éclatantes furent attribuées à un Magistrat suprême qu'on nomma l'*Archonte*, comme qui diroit le Commandant. Il fut d'abord perpetuel, & ensuite decennal. Le Peuple ne se déssaisît point du sceptre. Il s'assembloit pour décider toutes les hautes affaires en dernier ressort. Mais il étoit si jaloux de l'égalité, qu'il lui parut qu'une Magistrature de dix ans tiroit un Citoyen du pair, & qu'il couroit risque d'ou-

blier l'obéissance en usant si long-temps de l'autorité. On l'abregea, & l'on réduisit à un an l'administration de l'Arconte. On en fit à-peu près de même à toutes les Magistratures qui avoient des attributs singuliers. En multipliant ainsi les élections, le mérite avoit toujours le temps d'arriver aux dignités; & les dignités exercées pendant un espace si court n'avoient pas le temps de nuire au mérite. Il y brilloit sans s'y flétrir. Le Peuple imperieux voyoit avec plaisir ceux qu'il avoit placé sur sa tête venir se confondre dans la foule, & ses nouveaux favoris passer rapidement & comme d'un seul degré de la foule aux tribunaux. C'est dans cette forme de gouvernement qu'Aristote, l'homme le plus habile à saisir le vrai, puisa l'idée de la liberté. Il en établit l'essence (a) dans cette

(a) Politique I.

alternative de commandement & d'obéissance. Et ce qui m'a toujours donné de l'estime, si l'on veut même de la prévention, pour les loix d'Athenes, c'est que cet homme vrai, naturellement avare de louanges (car que pouvoit-il admirer?) & attaché à des Rois (a) qui n'aimoient pas les Atheniens, & que les Atheniens n'aimoient pas, applaudit à sa maniere aux loix d'Athenes, & ne les critique qu'en les respectant. Il s'en falloit bien qu'il pensât aussi favorablement de celles des Lacedémoniens. En revanche ils étoient plus au goût de Platon, qui trouvoit dans leur vertu de hautes couleurs.

Quand je parle des loix d'Athenes, je n'entends point les premiéres Ordonnances de Thesée, encore moins les Loix sanguinaires de Dracon. La Philosophie

(a) Philippe, Alexandre.

étoit encore dans son berceau du temps de ces Législateurs, & l'on pensoit qu'il ne falloit que des supplices pour prévenir les crimes. Mais Solon qui vint dans un siécle plus éclairé, ou plutôt qui éclaira son siécle, connut que l'heureuse constitution de sa République rectifioit en quelque maniere le cœur de ses Concitoyens, & qu'un Peuple si noble étoit incapable des crimes qui ne naissent que d'un défaut de sentiment. Il n'apprehenda que la legereté & l'ostentation des Atheniens, & surtout leur penchant excessif aux plaisirs. Il crut que ses Loix affermiroient à jamais la République, si elles pouvoient en bannir la discorde, l'ambition & la licence. Sur ce principe il écrivit des Loix, non en vil *Démagogue*, qui reçoit le ton du Peuple au lieu de le lui donner; encore moins en Tyran, qui veut roidir son sceptre, com-

me ceux qui usurperent la legislation souveraine dans tant de Villes de la Grece; mais en pere, & en pere tendre qui donne des leçons à ses enfans: & ce fut l'amour & la confiance de ces enfans bien nés qui donna à ses leçons respectables la force de Loix. Car les Atheniens, quoique si aimables par leurs saillies, valoient encore mieux par le cœur que par l'esprit. Ils aimoient le merite des grands hommes, & ne condamnoient que leur foible. Ils sçavoient le saisir, en rire, en plaisanter même en plein Théatre, sans moins priser leurs belles qualités. Péricles & Alcibiade furent tour à tour leurs idoles: & jamais Citoyens ne furent plus raillés par les Comediens, ne meritêrent plus de l'être, & n'entendirent mieux raillerie. Si quelquefois le peuple donna dans les pieges qu'on lui tendoit pour lui faire sacrifier de

grands hommes, on le vit après quelques momens revenir à lui-même, rougir de son inconstance, & se livrer au plus cuisant regret. Que de larmes lui coûterent l'exil de Themistocle & celui d'Alcibiade, la mort de Socrate & celle des Generaux qui avoient gagné la bataille des Arginuses! Plutarque, malgré toute son admiration pour tant d'illustres victimes du caprice du Peuple, ne peut s'empêcher de pardonner aux Atheniens, tant il est touché de la vivacité de leur repentir. Mais Platon qui vouloit des hommes élevés & immuables, à peu près comme ses idées, n'a pas tant d'indulgence. La legereté du Peuple étoit une source perpetuelle de dissensions; & Solon vouloit les prévenir. C'est qu'il étoit bien éloigné de penser que la discorde pût fortifier une Ville, ainsi que le veut le faux Politique (a)

(a) Machiavel, discours sur la premiere Decade de Tite-Live.

de Florence, qui attribue la vertu Romaine aux diſſenſions perpetuelles du Sénat & du Peuple. On ſent bien que l'Auteur d'un tel paradoxe n'avoit lû ni l'Iliade ni les Hiſtoires Grecques; quoiqu'il affecte de les citer. Mais les eût-il lûes, la verité entra-t-elle jamais dans une ame ſi dépravée? Je n'ai jamais trouvé rien de ſingulier dans cet Ecrivain, ſi ce n'eſt peut-être d'avoir eu le front de dire ce que tout ſcélerat vulgaire ſe contente de penſer.

Je reviens à Solon, puiſque c'eſt à ſes Loix qu'Athenes dût ſa force & ſa gloire, & qu'on peut lui attribuer encore plus qu'à Miltiade & à Themiſtocle, le ſuccès des fameuſes journées de Maraton, de Salamine, & de Platée. Ce fut l'eſprit qu'il avoit introduit dans la République, qui triompha. Il eſt certain que la liberté, de la maniere dont il l'établit,

agrandît le cœur des Atheniens. Et se sentant non seulement un Peuple libre, mais pour parler d'après Virgile, un Peuple Roi, chaque particulier n'envisagea plus d'autre grandeur que celle de l'Etat, & se crût environné de la gloire de la République. La pluspart des Villes de la Grece de la côte Asiatique, les Romains (*a*) mêmes, s'empresserent de copier un si beau gouvernement. Et voilà d'où vient qu'Athenes eut tant d'alliés, qui ne furent au fonds que ses vassaux & ses tributaires. Car elle fit encore plus de conquêtes par ses Loix que par ses armes. Toutes les grandes affaires des alliés ressortissoient au Tribunal du Peuple, qui les décidoit par la maxime de défendre les foibles de l'oppression ; ce qui attachoit aux Atheniens presque toutes les Villes Grecques, mais

(*a*) Tite-Live premiere Decade.

sur-tout les Insulaires de la Mer Ægée, & les Habitans de la Côte Asiatique associés à leur commerce. Il étoit fort étendu. Les richesses & les forces d'Athenes consistoient dans ces flotes victorieuses qui firent son salut & celui de la Grece au tems de l'irruption de Xercès, & qui l'embellirent ensuite de ce qu'il y avoit de plus précieux dans l'Egypte, dans la Phœnicie, & dans l'Asie. On voyoit tous les jours ce que l'Orient avoit de plus rare, étalé dans le Port de Pirée, qui étoit la Place ou la Bource de toute la Grece. Sous prétexte de repartir sur les alliés les fraix de l'entretien de la flotte, Athenes sçut les mettre à contribution & les rendre tout-à-fait dépendans. Un autre avantage encore plus flateur qu'elle retiroit de ses flotes & de ses Loix, c'étoit l'envoi de plusieurs Colonies dans l'Asie, dans l'Italie, &

dans le Nord de la Grece. Car ce Peuple qui avoit le cœur grand, vouloit un grand empire, & il se glorifioit toujours de celui de la Mer, quoiqu'il ne fût gueres absolu que sur la Mer Ægée. Les Etrangers voyoient sans jalousie l'établissement de ces Colonies, à cause de l'humanité des Loix de Solon dont elles faisoient profession. Il est vrai qu'elles furent trop multipliées. On ne s'apperçut pas que tant de Colonies minoient Athenes, & qu'on n'augmentoit le corps qu'aux dépens de la tête, ainsi que le remarque un Rheteur (a) qui a l'esprit plus étendu que sa profession. Mais quel est le Gouvernement qui sçait parer à tous les obstacles ?

La grandeur d'Athenes allarma la Grece, qui se voyant sur le point d'être asservie, conjura les Lacedemoniens de sauver les res-

(a) Denys d'Halicarnasse.

tes de sa liberté. Et il falloit pour la gloire d'Athenes qu'elle eût à faire à de tels rivaux. Elle n'avoit pas trouvé dans les Perses des ennemis dignes d'elle.

Pour rendre vraisemblable ce que l'antiquité rapporte de plus vrai sur les Lacedemoniens, il faudroit préparer l'esprit du Lecteur par un détail historique qui ne sçauroit entrer dans ce Discours. On verra leur caractére dans le second Livre de cet Ouvrage. Il suffit de dire ici, que Licurgue leur Législateur leur avoit appris à mépriser la mort, la douleur, & même la volupté; qu'il en avoit fait un Peuple de Philosophes, & pour bannir toute équivoque, un Peuple de Sages, qui sans s'amuser à subtiliser sur la vertu comme on le faisoit à l'Académie, pratiquoit tout ce qu'elle a d'austére; que communément il leur étoit égal de mourir pour

la Patrie ou de vivre pour elle ; & que cette espece d'insensibilité qu'on admire dans quelques Héros de Rome, étoit si commune à Lacedemone, même parmi les femmes, qu'on la voyoit sans se récrier.

Un Peuple d'un caractére si ferme, ne pouvoit guére goûter les Atheniens, encore moins leur céder. Athenes vouloit éblouir toute la Grece par l'éclat de ses Fêtes, de ses Théatres, de ses Spectacles, de ses Temples, de ses Tableaux, de ses Statues, de ses Edifices, & de toutes sortes de décorations. Enyvrée de luxe & de plaisir, elle vouloit encore philosopher. Elle n'offroit, disoit-elle, à la Grece que des plaisirs sçavans, & capables de la rendre meilleure. Les Lacedemoniens vouloient la conduire à la vertu par une route plus sûre & plus abregée. Ils ne permettoient pas de chercher la

sagesse dans le sein des plaisirs. Ils étoient trop graves pour aimer les jeux, & ils ne pouvoient dissimuler leur surprise, quand ils voyoient avec quel serieux, quelles dépenses, & quels travaux, les Atheniens se préparoient à faire représenter quelque Tragédie. C'en est trop, leur disoit froidement un *Lacon*, pour une partie de plaisir; & il trouvoit plus de grandeur à mépriser les chef-d'œuvres de l'art qu'à les admirer. Athenes vouloit tout sçavoir, tout approfondir, & tout enseigner. Un de ses Citoyens reprochoit à un Spartiate, que Sparte étoit la seule Ville de la Grece qui n'avoit rien appris d'Athenes: Il est vrai, répondit séchement le Spartiate; nous sommes les seuls qui n'avons point appris de mal de vous. Athenes vouloit briller. Elle prétendoit éblouir la Grece, & forcer l'Univers entier à lui payer un tribut

d'admiration. Elle se paroit, dit un Ancien (*a*), comme une Courtisane *Eboutice*, qui en veut à tous les yeux & à tous les cœurs. Sparte ne trouva jamais rien de grand que ses Loix. Ces deux Villes rivales combatirent long-tems d'esprit à esprit, de sentimens à sentimens, de pensées contre pensées. Toute la Grece prit part à leur querelle, & il fallut la vuider par les armes. Les Atheniens voyoient toutes les années l'ennemi à leur porte : & bien loin de craindre pour leur Ville, ils embrassérent la conquête de Sicile ; & tout un Peuple fut aussi vain & aussi leger qu'Alcibiade, qui par la précipitation de ses conseils entraîna sa Patrie dans sa ruine.

Lacédémone usa sévérement de sa victoire, & ravit aux Atheniens jusqu'à leurs Loix. Mais ils sçûrent les recouvrer, & par elles

(*a*) Plutarque, dans Pericles.

une

une partie de leur Empire. Ce qu'ils perdîrent de plus précieux pendant cette guerre, ainsi que le reste de la Grece, ce fut la vertu du prémier temps. Et Tucidide, qui a le rare avantage de voir tout de sang froid, ne peut rapporter sans s'émouvoir, ou du moins sans émouvoir son Lecteur, l'altération des mœurs que produisit la licence des armes. Dès qu'on n'eut plus la même horreur du crime, l'esprit s'en forma d'autres idées; on lui donna des noms moins révoltans. Tels sont les fruits des guerres intestines. Homere n'avoit-il pas assez précautionné les Grecs sur ce qu'ils avoient à craindre de leurs divisions? Ne leur avoit-il pas dit qu'on ne peut prêter ses armes à la discorde, sans devenir avare, pérfide, sanguinaire? &c.

Tandis qu'Athenes & Lacedémone dégeneroient, Thebes sur-

prit agréablement la Grece par des éxemples de vertu, qu'elle n'attendoit pas d'un Peuple dont l'esprit n'avoit ni élévation ni délicatesse. Cependant toute cette gloire Thébaine s'éclipsa devant Philippe de Macédoine, qui sçut accoûtumer les Grecs à souffrir un maître, Son fils Aléxandre pensa que le Prince qui dominoit la Grece devoit dominer l'Univers pour y en répandre l'esprit. En projettant de le conquérir, il projetta aussi de le régler, & il ne vouloit en être le Souverain que pour en devenir le Législateur & le Pere. Il se vit environné de toute la gloire de la Grece, & les vertus differentes qui en caractérisoient châque Peuple trouverent toutes place dans son grand cœur, où elles allerent se réunir. Ne soyons point surpris qu'elles ayent ravi l'admiration de l'Univers, puisqu'elles conservoient

leur éclat au milieu des deſordres qui terniſſent non ſeulement l'heroïſme, mais l'humanité même. La Grece lui déféra les honneurs divins ſans s'écarter de ſes principes; elle les croyoit dûs à ſes hautes vertus, qui étoient capables de faire oublier ſes vices.

Pendant ſon regne & celui des Macedoniens, qui diviſérent entr'eux ſon Empire, ſans mériter le nom de ſes ſucceſſeurs, Athenes ſçût s'amuſer avec ſes Rhéteurs, ſes Sophiſtes, & ſes Poëtes, qui n'étoient bons qu'à faire regreter ceux du ſiécle précédent. Les Arts penchoient vers leur déclin à meſure qu'on en fixoit mieux les regles. La décadence des mœurs entraîna celle des eſprits; on n'eut plus de penſées ſublimes dès qu'on manqua par les ſentimens. Et voilà la grande cauſe de la chûte du ſublime, que cherchoit Longin, & non le changement du gouverne-

ment ; car il faut le dire, & détromper une fois le Lecteur de toutes les fausses idées qu'avoient les Athéniens sur la Démocratie, & que je n'ai pû m'empêcher de rapporter dans cette Histoire. Comme elles sont éblouissantes, on courroit risque de les adopter si on les lisoit sans quelque préservatif.

Ils vouloient, disoient-ils, un Etat où la Loi seule fût au dessus des Citoyens. Mais cet état peut-il se trouver ailleurs que dans les Romans, ou tout au plus dans les idées & dans la République de Platon ? Car enfin la Loi est muette, & il lui faut un intérprête. Le sceptre est immobile, & il faut nécessairement qu'il reçoive le mouvement & l'action d'un seul, ou de quelques Citoyens choisis, ou de la multitude. Or, je dis d'après les deux plus fameux Philosophes (a) de la Grece, & le plus

(a) Xenophon, Aristote.

sensé de ses Poëtes (*a*), qu'il n'y a pas de mains où le sceptre prenne plus d'éclat, de vigueur, & de dignité, que dans la main d'un Roy. Il en coûtoit peu aux Grecs pour plier sous le sceptre qui avoit passé (*b*) des mains de Jupiter à celle de Pelops, d'Atrée, & d'Agamemnon ; c'est-à-dire qu'on aime à se soûmettre à un Prince dans lequel on reconnoît la vive image & l'empreinte des Dieux. Il faut n'y rien entendre pour trouver l'allégorie forcée. Je dis qu'il n'y a pas de mains plus incapables de régir le sceptre que celles de la populace. Est-elle donc faite pour se gouverner ? Qu'est-elle de plus qu'un instrument animé, dont se servent ceux qui font jouer les ressorts qui donnent le mouvement à l'état ? Et si nous sçavions faire comme Vulcain, (*c*) des Statues capables de se mouvoir, d'attiser le feu, d'o-

(*a*) Homere. (*b*) Iliade. (*c*) Iliade.

béir à la loi de l'Ouvrier, aurions nous besoin d'esclaves, dit Aristote (a)?

Je le dis, & ce n'est point un paradoxe. Les Atheniens eux-mêmes en sentoient la vérité. Ce n'étoit que leur vanité qui les empêchoit de le penser distinctement. N'aimérent-ils pas mieux se laisser gouverner par Péricles, que de se gouverner eux-mêmes? Et fûrent-ils jamais plus grands, que quand ils lui obéirent? Ne se vîrent-ils pas sur le point d'orner d'un diademe la tête chérie d'Alcibiade? Tout ce qu'ils débitoient d'éblouissant sur la Démocratie n'étoit que des préjugés, dont les Sages se gardoient bien de desabuser le peuple, parce que ces préjugés étoient aussi utiles au gouvernement d'Athenes qu'ils seroient nuisibles aux autres.

(a) Politique L.

Quel préjugé plus faux que celui qu'ils avoient contre la Noblesse ? Falloit-il donc confondre le sang d'Hercule avec le vil sang de Cacus, le sang de Thésée avec celui de Gérion, le sang d'Agamemnon avec celui de Thersite ? La Grece même confondoit-elle des origines si différentes, & qui mettent communément une différence si réelle dans le corps, dans l'esprit, & encore plus dans les sentimens ? Quoi de plus connu dans l'Antiquité que les généalogies des Maisons Royales de Sparte, de Macedoine, d'Epire ? Combien de familles de Particuliers dont on trouve les filiations dans Herodote, & dans Plutarque ? Aristote (*a*) ne dit-il pas que la nature a introduit la servitude ; qu'elle a établi elle-même la distinction de libre & d'esclave, en faisant naître les uns avec les

(*a*) Politique I.

grandes qualités nécessaires pour commander, & en réduisant le vulgaire aux qualités bornées qui suffisent pour l'éxercice de l'obéïssance? Ce qu'il pense de la servitude, disons le du moins de la sujètion.

Et ne pensons pas que la soumission aux Souverains legitimes dégrade ou ravale les sentimens. Sans chercher des exemples étrangers, il est aisé de prouver par l'Histoire de notre Nation, que les Atheniens n'ont rien fait de grand pour leur Patrie, que nous n'ayons fait pour nos Rois; que nos Héros peuvent marcher à côté des leurs; que la France a dequoi soûtenir le paralelle, non seulement avec Athenes, mais avec la Grece entiere, & que nous pouvons sans ostentation nous donner pour les Grecs modernes. Mais il n'est pas temps d'entrer dans cette comparaison, où nous

n'aurions certainement rien à perdre.

Je conduirai cette Hiſtoire juſques à la priſe d'Athenes par Sylla. Quoiqu'elle ait encore conſervé quelque éclat après avoir cédé aux armes Romaines, je ne lui trouve plus de gloire, n'y découvrant preſque plus de vertu. La Philoſophie devint l'art de rendre tout problematique, & de diſcourir. Les Orateurs, n'avoient plus qu'une froide réthorique. Tout le ſentiment s'étoit tourné du côté du plaiſir. La délicateſſe de leur eſprit (car les Atheniens la conſerverent toujours) inventa l'art infame de l'adulation. Nous verrons dans le dernier Volume par quels degrés ils arrivêrent à cet excès de dépravation; & cet examen peut nous être de quelque utilité. car comme nous avons à peu près le même tempéramment, nous avons auſſi les mêmes maladies à craindre.

Mais je ne sçaurois me résoudre à peindre les Grecs totalement dépravés: Nous n'avons que faire de tels exemples. Car si c'est avilir les lettres (*a*) & insulter à son Lecteur, que d'écrire sans avoir dequoi plaire, n'est-ce pas dégrader l'Histoire que de la réduire à égayer l'imagination, & de substituer aux verités instructives & capables de rendre les hommes meilleurs, un faux éclat qui peut tout au plus les distraire? C'est en quoi je prise infiniment la maniére sobre d'écrire des anciens Historiens. Qu'on les suive de près, on verra qu'ils n'ont voulu transmettre à la posterité que ce qui étoit tout à la fois instructif & mémorable. Ils ne lisoient & ils n'écrivoient l'Histoire des grands hommes; que pour se remplir d'une noble émulation, & pour les faire revivre encore plus dans leur cœur que dans

(*a*) Ciceron Orator.

leur mémoire ou dans leurs Ecrits. C'eſt dans cet eſprit qu'il faut lire l'Hiſtoire, ainſi que le faiſoit Plutarque, dont je ne puis m'empêcher de rapporter les termes ſuivant la traduction d'Amyot. Car on revient toujours avec plaiſir à ce grand Traducteur, qui a ſçû donner à notre Langue l'énergie de la langue Grecque? » Quand » (*a*) je me mis à écrire ces vies, » ce fut au commencement pour » profiter aux autres. Mais de» puis j'y ai pérſeveré & continué » pour profiter à moi-même; re» gardant à cette Hiſtoire comme » dedans un miroir, & tâchant de » racoûtrer aucunement ma vie, » & la former au moule des vertus » de ces grands perſonnages. Car » cette façon de rechercher leurs » mœurs & écrire leur vie, me » ſemble proprement un hanter » familierement & frequenter avec

(*a*) Paul Emile Prof.

» eux. Et m'est avis que je les loge
» tous chez moi les uns après les
» autres, quand je viens à contem-
» pler en leurs Histoires & à con-
» siderer quelles qualités ils avoient
» & ce qui étoit de grand en cha-
» cun d'eux, en élisant & prénant,
» ce qui fait principalement à no-
» ter, & qui est plus digne d'être
» sçu & connu en leurs dits & faits.
» O Dieux ! plus grand plaisir
» pourroit-il être au monde,
» Ne qui eût plus de force à
» faire que l'homme veuille cor-
» riger & émander les vices de ses
» mœurs, &c.

Je renvoie mon Lecteur à la suite de la même Préface, où l'Auteur développe encore mieux ces sentimens en représentant de quel avantage il est pour l'esprit de se nourrir de ces belles images, & d'y fixer son attention, quand il veut la détourner des usages pervers & des mœurs corrompues de notre siecle.

Et voila, quoiqu'en puissent dire les Sectateurs de Démocrite, s'il lui en reste encore, voila la solide volupté. Alcibiade ne trouvoit-il pas plus de plaisir à écouter Socrate qu'à s'entretenir avec Timea? N'étoit-il pas mille fois plus heureux quand il captivoit le peuple par les charmes de son éloquence, ou qu'il se couvroit d'une noble poussiere à Olimpie, ou qu'il moissonnoit des Lauriers dans le Champ de Mars, que quand il se couronnoit de Mirthe dans ses débauches? Puisse la jeune Noblesse qui lira cette Histoire (car elle est faite pour ceux que leur naissance appelle à être l'appui du Trône : il faut de plus hautes leçons aux Enfans des Rois) puisse-t-elle ouvrir son cœur aux grands sentimens que de tels objets y doivent naturellement produire : & que nos François ne voyent les vertus de tant de grands hommes,

que pour s'enflammer d'une noble émulation qui les fasse parvenir à la même gloire.

Il ne me reste plus que d'indiquer les sources où j'ai puisé. Cette Histoire n'est qu'un extrait d'Hérodote, de Tucidide, de Xénophon, de Diodore, de Polybe, & de Plutarque, reduits en un seul corps. Peut-être est-on surpris de m'entendre nommer si peu d'Auteurs. Il est vrai qu'il n'en est presque aucun dans l'Antiquité dont je n'aye tiré quelque secours; je suis même redevable à plusieurs Modernes. Mais je n'aime pas à me parer d'une érudition fastueuse, ainsi que les Sçavans du siécle passé. Y a-t-il donc tant de Livres qui méritent d'être lûs? Y a-t-il de la gloire à lire? Y a-t-il du discernement à tout lire? Il me suffit de nommer les Historiens d'un grand prix. Et je n'envie pas aux Compilateurs le fri-

vole avantage de copier indifféremment tout ce qu'ils lisent.

Hérodote appellé communément le Pere de l'Histoire, & qui l'est à juste titre de celle-ci, vint dans un siécle où l'on n'avoit de goût que pour Homére; & il sçut le copier. Il en prit le naturel, les graces, la force, l'élocution, & jusqu'au génie. Il écrivit les Victoires de la Grece sur les Barbares, sujet aussi noble que le dessein de l'Iliade; & par une heureuse imitation il joignit à son Histoire l'ornement des épisodes, à peu près comme Homére dans ses Poëmes. Son second Livre n'est qu'un abregé de l'Histoire d'Egypte. Le goût du vrai lui avoit fait entreprendre de longs voyages; mais s'il parlequelquefois en Voyageur, il ne prend pas les erreurs sur son compte, & il les rejette adroitement sur les Prêtres d'Egypte qui l'ont souvent trompé par

leurs traditions fabuleuses. Quoique rempli de digressions, il n'en est pas moins agréable. On aime à le suivre, à voyager, le dirai-je ? à s'égarer avec lui. Il fait connoître le caractére, l'esprit, & les mœurs de tous les peuples qui avoient quelque rapport avec la Grece ; & c'est pour les mieux peindre qu'il a rendu son Histoire si dramatique. Ce qu'il rapporte des Barbares & des Etrangers ne doit être pris qu'avec quelque réserve. Mais ce qu'il dit de la Grece, & sur-tout de ses combats contre Darius & Xerces, porte un sceau de vérité qui peut défier la plus sévére critique. Ces Victoires étoient toutes récentes quand il les écrivit ; & il en fit la lecture à ceux qui avoient eu la gloire de les gagner, & qui s'en aplaudissoient à l'Assemblée des Jeux Olimpiques. La Grece se reconnut aux vives couleurs

leurs dont son Historien la dépeint. Ravie d'admiration, elle crut entendre non Hérodote, non Homere, mais les Muses; & pour faire honneur à ces neufs Déesses, elle para de leurs noms les neufs Livres de l'Auteur.

Tucidide Athénien à écrit la guerre du Péloponése, & l'on sent en le lisant qu'il ne faut que le vrai pour animer une Histoire. Il a du naturel, de la simplicité, sans manquer d'élevation.

Xénophon continua l'Histoire de Tucidide, & il pût le faire sans présomption. Eléve de Socrate, il avoit dequoi dédommager Athenes de la perte du plus sage des mortels. Qu'est-ce que son Histoire, qu'une Philosophie qui vous éleve aux Dieux & à la vertu? Que de force & de vérité dans ses pensées! quel naturel & en même-temps quelle harmonie dans son élocution? Il est auteur de ce

qu'il pense, & témoin de ce qu'il rapporte. On verra dans la Retraite des dix Mille, dont il eut toute la gloire, que les Heros nesont point sujets aux foibles du vulgaire, & qu'ils sçavent raconter sans ostentation ce qu'ils ont fait de plus grand.

Polybe a l'esprit de systême. Il lie les évenemens à leurs causes; il apperçoit les secrets ressorts de toutes les révolutions qu'il écrit. Qui veut prendre le goût de la saine politique n'a que se rendre cet Auteur familier. Et rien ne me donne plus d'idée du discérnement du Heros de Tite-Live (a) que son amitié pour Polybe.

Plutarque, auteur du bas Empire, est bien au dessus de son siécle; il me fait croire qu'il n'est point de siecle, peut-être même point de nation qui n'ait ses grands hommes: il ne s'agit que de les

(a) Le Grand Scipion.

discerner. Qu'on ne s'attende point en lisant Plutarque à voir un Auteur asservi à l'ordre des faits ou des temps. Il dédaigne de compter jusques aux victoires de ses Heros. C'est précisement à leurs cœurs qu'il en veut; & il en développe, il en expose si bien les ressorts, qu'on voit Alcibiade & Alexandre, où des Auteurs subalternes n'apperçoivent que le siege de Siracuse & la bataille d'Arbelle. Il ne se contente pas de crayonner ou de peindre; il burine, il grave. Et que de hardiesse, que de profondeur dans son burin? L'Hercule Farnese est-il plus vivant que ses grands Hommes? Quelle force, quelle fraîcheur, quel air de vie a-t-il sçu leur donner? Ne falloit-il pas connoître la vertu dans toute son étenduë pour la diversifier en tant de portraits, pour la peindre toujours avec de nouvelles graces, toujours avec des charmes nouveaux?

Croira-t-on qu'il n'ait fallu suivre un tel Auteur qu'avec réserve & qu'avec contrainte ? C'est que souvent son cœur lui fait illusion. Car Plutarque avoit le cœur Grec à peu près comme Brantome a le cœur François. Et jamais personne ne merita mieux le nom honorable de *Philellene*. Quelquefois sa mémoire est sujette à l'erreur ; défaut ordinaire aux Ecrivains de genie, mais qu'ils sçavent bien compenser.

Je place Diodore plus bas, quoiqu'il ait écrit du temps d'Auguste. C'est qu'il faut s'accoûtumer à ranger les Auteurs plus selon leur mérite que selon leur âge. Et ce que dit Longin de Cœcilius, je le pense de Diodore, *il a l'esprit* (a) *bien au dessous de son sujet*. Il a passé, dit-il, vingt ans à écrire sa Bibliotheque, & il seroit à souhaiter qu'il en eût passé vingt autres à

(a) Longin, Traité du sublime, chap. 1.

la corriger & à la refondre. Car que dire d'un Auteur qui contredit Hérodote, Tucidide, Xénophon; qui se plaît plus à rapporter le merveilleux que le simple; qui court après les ornemens, & qui écrit plutôt en Rhéteur qu'en Historien? Quel fond fera-t-on sur un Compilateur sans critique, qui n'a rien de lié dans l'esprit, & qui n'offre que des notions mal arrangées? Aussi quand je le crois, ce n'est jamais sur sa parole, mais sur celle de ses garants. Son Histoire de Philippe de Macédoine n'est qu'un extrait de celle de Théopompe dont l'antiquité (a) faisoit beaucoup de cas; & je n'ai pas fait difficulté de le suivre, mais avec précaution. Quand on lit les Anciens avec le goût du vrai, il se forme une réflexion de lumiere d'un Auteur à l'autre. On pese tous les témoignages,

(a) Plutarque, Longin, Photius.

on les confronte, on imite la sagacité des Juges qui sçavent arracher la vérité à des témoins infidelles. Car il faut beaucoup de lecture à qui veut écrire & décider. Il en faut peu à qui se contente de penser. Malgré mes précautions & mon travail, je n'ose me flater de ne m'être jamais trompé, mais je n'ai jamais voulu tromper mon Lecteur.

Je comptois de profiter beaucoup des Comedies d'Aristophane qui sont presque toutes autant de monumens historiques: mais à force d'outrer ses caractéres, il donne dans le faux. D'ailleurs l'esprit de licence & de débauche lui dicte des obscénités qui ne peuvent plaire aux honnêtes gens. Il est de ces Auteurs qu'on peut consulter & parcourir, mais qu'on ne sçauroit lire avec une attention grave; & je ne prise pas assez l'érudition pour la puiser dans ces sources empoi-

sonnées. Qu'on ne dise pas que Saint Chrysostome faisoit ses délices de la lecture de ce Poëte : il y a long-tems que l'illustre Pere de Tournemine à vangé la mémoire de ce Saint Docteur. Et comment cette grande ame, qui avoit tant de goût pour *l'honnête*, qu'elle s'offençoit (a) même des libertés de Platon, auroit-elle aimé l'infame langage d'un Auteur qui ne peut avoir d'autres partisans que ceux de Rabelais ? Je fais plus de cas de quelques fragmens qui nous restent de Ménandre que de toutes les Comédies d'Aristophane.

A propos de Comédie, si l'on trouve aux Athéniens l'air un peu théatral, je puis dire que ce n'est point par goût que je le leur ai donné. Qu'on ne s'en prenne qu'à eux. A force d'aimer les Acteurs & la Comédie, ils étoient insensiblement devenus un peu Comé-

(a) *Homilia prima in Matheum.*

diens ; & j'ai voulu les peindre au naturel. Mais disons-le à leur gloire, jamais peuple n'a mieux représenté.

Je sens d'ailleurs combien leur Histoire perd à n'être pas traitée par un Ecrivain plus habile. En-vain ai-je suivi le précepte de Longin, en tâchant de me mettre à la place des grands Auteurs que je copie, & me disant sans cesse à moi-même ; comment Tucidide, Polybe, Plutarque auroient-il raconté tel évenement, s'ils eussent voulû en instruire, non des Grecs qui s'intéressoient au détail, mais des François qui n'en veulent que le grand, enfin s'ils n'eussent voulû parler qu'à la postérité ? Je lisois & je relisois leur texte. Je m'efforçois de m'élever à leur énergie, mais je sentois qu'il ne m'étoit pas donné de la saisir. Je me plaignois de la foiblesse de notre Langue, n'ayant peut-être

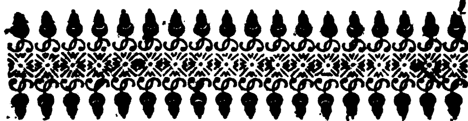
à

à me plaindre que de celle de mon genie, & je me rappellois Patrocle (*a*) qui n'en étoit pas plus fort avec les armes d'Achiles. Mais je compte infiniment sur la beauté & la force des fragmens de l'Antiquité dont cet Ouvrage est orné. Si le plus sévére des Romains ne pût s'empêcher de pardonner aux Athéniens en faveur des monumens de leurs anciens Héros dont il voyoit leur Ville parée, ne dois-je pas présumer davantage & attendre encore plus d'indulgence de l'humanité de notre Nation? L'esquisse d'un Raphaël, d'un Jules Romain, d'un Le Brun, perd infiniment à être retouchée: mais à travers le pinceau de l'Eleve l'on reconnoît & l'on aime encore la noblesse des premiers traits. Enfin je ne puis m'empêcher de dire à mon Lecteur: *Saisissez avidement le précieux reste de l'Antiquité qui*

(*a*) Iliade XV.

*respirent encore dans cet Ouvrage ; & pardonnez à la main étrangere qui les a peut-être altérés en s'efforçant de les réünir.*





# PREFACE.

DE tout tems la multiplicité des Livres entraîna la corruption du goût. Que d'Auteurs qui n'écrivent que pour inſpirer l'amour du faux & du frivole? & s'ils ſçavent égayer leurs Ouvrages ou par quelque ſaillie d'imagination, ou par quelque trait de ſatire, ou par quelque image voluptueuſe, ils ſont aplaudis du Vulgaire.

La Gréce ſe plaignit autrefois d'être inondée d'un déluge d'Auteurs, qui bien

loin de contribuer à l'avancement des Lettres les faisoient languir ; & pour opposer à ces Ecrivains insipides une puissante barriere, les partisans d'Homere avancerent une étrange maxime, qu'ils eurent le crédit de faire passer en proverbe : ils prétendoient que pour saisir le vrai point de perfection dans les Arts, il n'est pas besoin d'autre Livre que de celui d'Homere, & qu'on doit se borner à l'entendre.

Je ne suis point garant de ce principe, & je crois qu'il nous faut quelque chose de moins contesté pour remedier à un mal dont nous

avons à nous plaindre autant & plus que la Gréce : car si nulle langue vivante ne peut se glorifier de tant d'Ouvrages originaux que la notre, y en a-t'il aussi à qui l'on puisse reprocher tant de Livres sans goût, sans mœurs, sans verve, sans stile, sans la moindre étincelle de génie ? Je dis donc qu'il n'est permis d'écrire que pour apprendre au Public ce qu'il ne sçait pas, ou pour lui apprendre facilement ce qu'il ne peut sçavoir sans de grandes difficultés. C'est à l'appui de cette maxime qu'après avoir long-tems cultivé les Lettres Grecques, j'ai crû qu'il

m'étoit permis d'écrire l'Hiſtoire d'Athenes, & d'expoſer dans quelques Diſcours l'eſprit de l'Antiquité.

Cet eſprit dès qu'on commença à le connoître, reſſuſcita les Arts enſévelis depuis pluſieurs ſiécles de Barbarie. Ils expiréront ſi on les néglige; & l'on commence à les négliger. Voila la cauſe de la décadence des Lettres dont on s'apperçoit depuis près de trente ans. Au lieu de lire les textes originaux, on ſe contente d'abrégés ſuperficiels, de traductions languiſſantes ou infidelles, d'Hiſtorietes, & de Recueils de Poëſies galantes. Avec un tel fond de lec-

ture, on écrit, on décide, on avance des paradoxes d'un ton imposant. A la faveur d'un bon mot on fait passer des fausses idées. On attache du ridicule à l'érudition, comme si à force de lire les Auteurs qui ont bien écrit & bien pensé, on apprenoit à mal penser & à mal écrire, & qu'on se gatât le goût en le formant sur les vrais modéles! Qu'on rappelle les vives contestations qui s'élevérent au sujet de l'Iliade, & le peu de succès qu'eût la bonne cause: C'est qu'il n'y avoit plus de Boileau pour imposer silence à Zoïle, & le renvoyer à ses froides Chansons. Aussi étoit-ce

alors l'époque des paradoxes. Les plus révoltans, ceux qu'on hazarderoit à peine pour égaier la converſation, étoient avancés dans des Livres didactiques, reçus avidement, & pris à la lettre. On vouloit du nouveau, & l'on en vouloit à tout prix. En faut-il davantage pour arrêter le progrès des Arts ?

C'eſt donc ſervir la République des Lettres que d'inſpirer le goût de l'Antique ; & c'eſt ce que je me propoſe dans cet Ouvrage. Ceux qui le goûteront voudront connoître les ſources. S'ils n'ont pas la facilité d'y puiſer, ils viendront étancher leur ſoif à nos ruiſſeaux.

L'accueil que fera le Public à cet Essai me déterminera à donner bientôt ou à supprimer l'Histoire d'Athenes.





# HISTOIRE DE CYRUS LE JEUNE, ET DE LA RETRAITE DES DIX MILLE.



PRE's le regne de Cyrus l'Empire des Perses n'eut plus de Souverains dignes du nom de Roi. Accablés du poids du Diadême, ils ne connoissoient d'autre gloire qu'un faux appareil de grandeur, ou des voluptés re-

Herodote.

cherchées. Les armées innombrables que Darius & Xercès avoient conduit contre les Scythes & contre les Grecs n'avoient servi qu'à exposer aux yeux de l'Univers la foiblesse de ces Princes ; & ce vaste Empire qui s'étendoit depuis la Mer Ægée jusques au fond de l'Orient, & dont il est si difficile de fixer les limites, ne se soûtenoit que par lui-même, & nullement par ses Empereurs.

Darius Nothus, Empereur, eut deux fils, Artaxerces & Cyrus le Jeune, Princes d'un caractére bien différent. Toute l'Antiquité s'accorde à reconnoître dans Cyrus les qualités qui peuvent assûrer le nom de Grand. Dès sa jeunesse il obtint de son pére le gouvernement des Provinces Maritimes de l'Asie mineure ; & insensiblement les Grecs qui avoient tous les jours à traiter avec lui, perdîrent beaucoup de leurs pré-

Xenophon, Plutarque Vie d'Artaxerces, Diodore, Trogue, &c.

jugés contre les Perses. Nul Roi ne l'égala jamais dans l'art de se faire des créatures; & la maxime dont il faisoit parade, étoit de ne point se laisser vaincre par ses amis en bien-faits, ni par ses ennemis en injures. Intrépide, libéral, magnifique, dissimulé, amateur des Arts, avide de tout sçavoir & de tout connoître, appliqué à donner une haute idée de lui & à ses Peuples & aux Etrangers, mais sur-tout aux Grecs, dont l'estime lui étoit plus précieuse; il sçavoit rapidement ravir l'admiration par ses vertus, & asservir les cœurs par ses bienfaits. On voyoit à sa noble fierté toute la grandeur du Trône auquel il touchoit par sa naissance, & quelque vaste que fût l'Empire des Perses, il faisoit paroître assez d'étenduë d'esprit pour le gouverner, l'amplifier, & l'affermir.

Il s'en falloit bien qu'Artaxer-

ces son frere eût des qualités si brillantes; mais elles étoient plus estimables, du moins mieux assorties au goût des Perses, & plus propres au repos de l'Etat. C'étoit un Prince humain, facile, accessible. Il paroissoit plus occupé des Peuples que de lui-même. Il y avoit lieu de présumer de Cyrus qu'il seroit un grand Roi, & d'Artaxerces qu'il seroit un bon Roi. Parysatis leur mere avoit nourri, sans y penser, la jalousie qu'elle eût dû prévenir entre des freres d'un caractére si opposé, en donnant à Cyrus des préferences trop marquées. Cette Reine étoit hautaine, ambitieuse, vindicative; elle aimoit dans Cyrus des défauts dont elle s'applaudissoit.

Darius voulant désigner son successeur, suivant l'usage de la Nation, rappella Cyrus de son Gouvernement, & le jeune Prince se rendit à la Cour avec trois cens

Soldats Grecs pour toute ſuite. Comme il étoit né dans la pourpre, Paryſatis prétendoit que le Sceptre lui étoit dû, à l'excluſion d'Artaxerces qui étoit né avant que Darius fût ſur le Trône. Elle fondoit cette prétention ſur l'exemple de Xercès : mais en fait de ſucceſſion un ſeul exemple ne fait pas regle. Darius ſentant les approches de la mort, appella ſes enfans ; & ne conſultant que les Loix dans une affaire où elles doivent ſeules décider, il nomma pour ſon ſucceſſeur Artaxerces, & Cyrus pour Gouverneur de l'Aſie mineure, avec un pouvoir très-étendu. Après la mort de Darius, Artaxerces, ſuivi de toute la Cour, ſe rendit à Paſargade pour s'y faire conſacrer par les Prêtres dans le Temple de la Déeſſe des Armes. Selon l'uſage établi le nouveau Roi ſe dépouilloit de ſa robe, & ſe revêtoit de

Herodote.

celle du grand Cyrus. Les Prêtres l'initioient dans les plus secrets mystéres de la Magie ; & après lui avoir fait manger un gâteau de figues, & de Therebinte, ils lui présentoient une liqueur composée de lait & de vinaigre; cérémonie symbolique que Plutarque, tout Prêtre & Mystique qu'il est, craint d'expliquer ; mais sans être plus hardi que lui, on peut appercevoir à travers ces voiles, que les Perses regardoient la Religion comme un ferme appui de la Royauté.

Aux approches de cette auguste cérémonie, que Cyrus regardoit plutôt comme l'aveu de sa servitude, que comme le couronnement de son frere, dont il alloit devenir, selon le langage des Grecs, le prémier esclave; l'ambition étouffa dans son cœur les sentimens de la nature. Il crût qu'à la faveur du tumulte, insépa-

rable

rable de ces ſortes de Fêtes, il lui ſeroit facile d'attenter à la vie de ſon frere. Mais le Satrape Tiſſapherne, qui l'éclairoit de près, découvrit la conſpiration, & en inſtruiſit le Roi, qui fit arrêter Cyrus. Il fallut tout le crédit, les artifices, & l'autorité de Paryſatis pour le ſouſtraire au reſſentiment d'Artaxerces; & ce Roi ſurnommé *Mnémon* à cauſe de ſa prodigieuſe memoire, & qui, ſi l'on en croit les Hiſtoriens, n'oublia jamais que les injures, ne lui fit pas grace à demi. Sçachant que Cyrus étoit ſenſible aux bienfaits, il lui permit d'aller réſider dans les Provinces dont il lui laiſſa le gouvernement.

Soit qu'Artaxerces eût été trop crédule au rapport de Tiſſapherne, ainſi que l'inſinue Xénophon, qui paroît croire la conſpiration ſuppoſée, ou que l'ambition de Cyrus fût trop vive pour abandon-

ner l'execution d'un crime qu'elle lui avoit fait méditer ; il eſt certain qu'il ſe crût flétri par la grace qu'il venoit de recevoir ; & trop foible pour dévorer le dégoût d'avoir ſon rival pour maître, il ne prit conſeil que de ſa fermeté infléxible. Il réſolut de ſoûlever ſes créatures, & de faire la guerre à ſon frere. Avant que de quitter la Cour, il s'ouvrit de ſon deſſein à Paryſatis, qui bien loin de le combattre, lui applaudit & le ſeconda. Elle eut ſoin de ménager adroitement tout ceux qui étoient peu ſatisfaits du nouveau regne; & tandis que Cyrus alloit dans les Provinces, elle lui formoit un parti conſiderable à la Cour.

Artaxerces pouvoit lever d'un ſeul ordre des troupes ſans nombre, & ſon Trône paroiſſoit trop bien affermi pour pouvoir être ébranlé. Mais Cyrus avoit aſſez de

qualités pour conduire une entreprise aussi difficile. D'abord il sçût prendre les armes sans allarmer la Cour, sans même lui donner de la défiance. En visitant les Garnisons des Places frontieres, il donna ordre aux Commendans de les renforcer. Il équippa une flotte, il fit secrettement des levées dans la Gréce, dont il avoit pratiqué les plus grands Capitaines. Sous prétexte que Tissapherne vouloit surprendre ses Villes, il s'empara à force ouverte de plusieurs Places du Gouvernement de ce Satrape. Il en surprit d'autres; & il écrivit à la Cour, pour demander qu'on laissât sous sa conduite les Villes qu'il avoit prises, & dont il envoyoit le tribut, & pour se plaindre du Satrape. Parysatis autorisa ses plaintes. Artaxerces ne fut ni surpris ni offensé de voir de la mesintelligence entre deux Gouverneurs voisins.

Il falloit à Cyrus un plus puissant prétexte pour entrer dans la haute Asie à la tête d'une armée. Il feignit d'en vouloir aux Pisidiens, peuples indomptables, qui après avoir ravagé le plat Pays se retiroient dans des montagnes inaccessibles. Il donna ordre aux Capitaines Grecs qui lui avoient levé des troupes sous leurs noms de les conduire à Sardes. Celui sur lequel il comptoit le plus étoit Cléarque Lacédémonien, qui ne connut jamais d'autre passion que celle des armes. Après la prise d'Athénes, il obtint commission des Ephores d'aller faire la guerre aux Thraces, situés au dessus de la Chersonese qu'ils infestoient par leurs courses. Il étoit sur le point de la commencer quand on le rappella; & consultant plutôt sa valeur que son devoir, il refusa d'obéir. Sparte qui ne connoissoit point de vertu sans obéis-

Strabon, l. 12.

ſance, le condamna à mort. Il ſe retira auprès de Cyrus comme dans un azile toujours ouvert à la vertu malheureuſe. Le jeune Prince, qui avoit le regard éclairé, connut à la premiere converſation tout ce que valoit Cléarque. Il lui donna dix milles Dariques. Le Lacédémonien les employa à lever des troupes ; & il ſçut les aguerrir & les diſcipliner aux dépens des Thraces, auſquels il fit la guerre, toujours prêt à ſuivre Cyrus au prémier ſignal. Ariſtippe lui entretenoit un petit corps d'armée en Theſſalie. Il avoit demandé à Cyrus trois mois de ſolde pour deux mille hommes qu'il vouloit oppoſer à des factieux. Et Cyrus qui ſe piquoit de ſurpaſſer l'attente de ſes amis, lui avoit donné la ſolde de quatre mille hommes pour ſix mois, le priant de ne point faire de paix en Theſſalie ſans l'en avertir.

Proxéne de Béotie se rendit le prémier à Sardes avec deux mille hommes. Il étoit sorti de l'école de Gorgias avec une avidité incroyable de tout ce qui s'appelle gloire, réputation, puissance, autorité. La présomption dont le Sophiste étoit plein, & qu'il inspiroit à ses Disciples, lui avoit fait croire qu'il avoit les qualités qui conduisent à une haute fortune, & il la cherchoit auprès de Cyrus. Proxene avoit des sentimens, il se piquoit de ne tendre à la gloire que par la vertu. Xenïas d'Arcadie, Pasion de Mégare, Socrate d'Achaye arriverent avec plus de six mille hommes à Sardes, où étoit le rendez-vous de l'armée; ceux qui avoient quelque discernement jugeoient bien que ce n'étoit pas aux Pisidiens qu'en vouloit Cyrus, mais ils le laissoient croire à leurs Soldats.

Platon, T. I.

Tissapherne voyant tant de

préparatifs de guerre, se rendit à Suse avec cinq cens chevaux; cette nouvelle répandit le trouble & la consternation à la Cour. Les créatures de Parysatis furent regardées avec défiance; on vit que c'étoit cette Reine qui avoit fomenté la guerre par ses artifices, & on se prépara à la soûtenir.

Cyrus ne pouvoit réussir que par la rapidité de sa marche. Il falloit prendre Artaxerces au dépourvû, sans lui laisser le tems d'appeller à Suse les troupes aguerries qui gardoient les frontieres. Aussi le jeune Prince s'avança-t'il avec une célerité dont il n'y a pas d'exemple. Il partit de Sardes à la tête de ses troupes, & traversant la Lydie, il fit en trois jours vingt-deux parasanges, mesure des Perses qui excéde de quelque pas la lieuë Françoise. Il arriva au bord du Méandre; qu'il passa sur un pont de bateaux. Le jour suivant

il fit huit parasanges, & il se rendit à Colosses Ville abondante & peuplée, où il attendit Mennon le Thessalien, qui vint l'y joindre avec quinze cens hommes ramassés chez les Dolopes, les Anianes, & les Olynthiens. Mennon étoit un Stratege, sans foi, sans honneur, sans probité. L'avarice sordide & le vil interêt regloit toutes ses démarches; car il ne regardoit la guerre que comme un trafic capable de produire de l'or. Avec un cœur si bas, il étoit brave, & il avoit de bonnes troupes; c'étoit tout ce qu'en vouloit Cyrus. Il partit de Colosses; dans trois jours de marche il fit vingt lieuës, & il arriva à Cælene; grande Ville de Phrigie située sur le conflant du Méandre & du fleuve Marsyas. Xerces en avoit fait bâtir la Citadelle & le Château, à son retour de la Gréce. On y voyoit un grand Parc, arrosé par le

Strabon, l. 12.

le Méandre; Cyrus y prit quelquefois le plaisir de la chasse. Selon les traditions fabuleuses, c'est au même lieu qu'Apollon vainquit & écorcha le Satyre Marsyas rival de sa sagesse, de sa lyre, & de ses chansons immortelles. On montroit encore dans la Caverne où le Marsyas prend sa source la peau du Satyre dont on donna le nom au fleuve.

L'armée s'arrêta trente jours à Celæne, & Cyrus eut le plaisir d'y voir arriver Cléarque avec mille Oplites, huit cens Peltastes, & deux cens Archers de Créte; il avoit avec lui le Philosophe qui avoit le mieux répondu aux leçons de Socrate, Xénophon l'Athénien, qui cherchoit la gloire de sa nation, n'étant pas à portée de servir sa patrie. Sophœnete d'Arcadie & Arcas de Syracuse, chacun à la tête de mille hommes, s'étoient joints à Cléarque.

Cyrus fit la revûe des troupes Grecques dans son parc ; il y trouva treize mille hommes. De Célæne l'armée se rendit en deux jours à Selte, où les Arcadiens célébrérent leurs fètes Lupercales. On distribua des prix aux combattans ; & Cyrus ne dédaigna pas d'honorer ces spectacles de sa présence. De là passant à Cérame ville située aux confins de la Mysie, l'armée se rendit à Caystre, & fit en cinq jours quarante-deux lieues.

Cyrus fut obligé de s'arrêter à Caystre, moins fâtigué de sa marche que des demandes importunes des soldats Grecs. Il leur devoit trois mois de paye, & ils se présentoient à tous les instans à sa porte. Epiaxa Reine de Cilicie arriva fort à propos pour le tirer d'embarras. Cette Reine avoit conçu pour Cyrus une passion insensée. Elle venoit à lui avec de grands trésors. Aussitôt Cyrus don-

na aux Grecs la ſolde de quatre mois. Car jamais Prince ne fit moins de cas de l'or, & n'en ſçut faire un plus noble uſage. De Cayſtre l'armée ſe rendit à Thymbrion, & vit ſur ſa route la Fontaine de Mydas où ce Roi de Phrigie ſurprit le vieux Silene, & l'enivra de l'eau vineuſe de cette Fontaine. De Tymbrion l'armée ſe rendit à Tyriée, où Cyrus regala la Reine d'une fête militaire capable de flatter ſa curioſité. Il diviſa ſes troupes en deux corps d'armée qui ſe rangêrent en bataille. Cléarque ſe mit à la tête de l'aîle gauche des Grecs. Mennon à la droite. Les autres Strateges commandoient le centre. Les Barbares ſe rangérent de file. Cyrus monté ſur un char & la Reine dans un équipage brillant, parcourûrent d'abord l'armée des Barbares, & paſſêrent enſuite à celle des Grecs, ſur leſquels Epiaxa fixa long-tems ſes regards.

Ils avoient des casques d'airain; des sayes de pourpre, des cuissars, des boucliers & des armes qui jettoient un éclat ravissant. L'armure des Barbares étoit plus riche, mais il y avoit bien plus de grace dans celle des Grecs. Cyrus fit donner l'ordre aux Stratéges par son interpréte. On sonna de la trompette: & les Grecs formés aux Jeux belliqueux dans leurs Gymnases, donnérent le spectacle d'un feint combat. D'abord ils s'avancérent contre les Barbares au son des instrumens militaires, puis redoublant le pas & jettant des grands cris, ils s'élancérent avec un air martial. Les Perses remplis de frayeur, prirent la fuite & se refugiérent dans leur tente ; & les Grecs riants de leur folle épouvante, y entrérent avec eux. Cyrus augura bien de son entreprise en voyant avec quelle facilité les Grecs sçavoient jetter la terreur

parmi les Barbares ; & la Reine qui dès le commencement de l'action s'étoit enfuie saisie de crainte, fut agréablement flatée en présumant par ce qu'elle voyoit de ce qu'elle devoit attendre.

L'armée partit de Tyriée : en trois jours de marche elle fit vingt lieues, & arriva à Iconium à l'extrêmité de la Phrigie. Elle traversa ensuite la Lycaonie que Cyrus abandonna au pillage des Grecs. Il renvoya la Reine Epiaxa en Cilicie sous l'escorte de Mennon : & poursuivant toujours sa marche avec la même rapidité, il entra dans la Capadoce, & arriva à Dane, Ville abondante & peuplée, où il fit mourir deux Satrapes convaincus d'avoir conspiré contre lui.

L'armée étoit aux portes de la Cilicie où elle ne pouvoit entrer que par des défilés presque impraticables. Il s'en falloit bien que

Syennesis Roi de cette Province aprouvât la conduite d'Epiaxa sa femme. On sçavoit qu'il se tenoit avec ses Ciliciens à la croupe de ses montagnes pour en défendre l'entrée, & l'on attendoit des nouvelles de Mennon. On aprit que Syennesis avoit abandonné la garde des défilés; que Mennon avoit pénétré dans la Cilicie; que cent hommes de son arriere-garde étant tombés dans une embuscade de Ciliciens avoient été massacrés; que pour en tirer raison Mennon avoit livré au pillage la Ville de Tarse; qu'il y avoit fait entrer la Reine; qu'à l'approche des Grecs Syennesis en étoit sorti, & que la flotte de Cyrus côtoyoit la Cilicie.

Rassuré par ces nouvelles, Cyrus entra dans les défilés, qui conduisent à des montagnes escarpées: il y vit les tentes que les Ciliciens avoient laissées; & l'armée

ne trouvant point d'obſtacle, deſcendit dans une vaſte plaine, bordée d'une chaînè de montagnes qui s'étendent d'une mer à l'autre. Les divers canaux qui arroſoient la plaine y entrêtenoient une fraîcheur, une verdure, & une fertilité qui en faiſoit un* pays délicieux. L'armée y fit vingt-cinq lieues, & arriva à Tarſe. Cyrus ſe voyant maître de la Cilicie, voulût ſe faire un ami de Syenneſis, & il lui fit dire de ſe rèndre à Tarſe. Mais ce Roi qui n'avoit que trop de ſujet de défiance, répondit qu'il ne s'étoit jamais mis en la puiſſance d'un homme au-deſſus de lui. Epiaxa, femme intrigante, ſçut ménager la paix entre ſon amant & ſon mari, dont elle mania l'eſprit ſi adroitement, que Syenneſis malgré ſes répugnances ſe rendit à Tarſe. Cyrus le reçut avec des maniéres aſſez flateuſes pour lui faire oublier, ou diſſimuler tout

au moins son ressentiment. Il lui donna un cheval dont le frein étoit d'or, un colier, des bracelets, un cimeterre avec la garde d'or, & une robe à la Persienne ; présens honorables que les Rois offrent aux Rois, dit Xénophon. Il lui rendit les prisonniers qu'il avoit fait ; & Syennesis défraya l'armée qui s'arrêta vingt jours à Tarse.

Les soldats Grecs s'étant enfin apperçus que c'étoit à Suse qu'on les conduisoit, refusérent de s'engager dans un païs où ils craignoient d'être à la discrétion des Barbares. Ils alléguoient pour prétexte qu'ils ne s'étoient point enrollés pour servir contre Artaxerces. Cléarque étoit le seul à qui Cyrus s'étoit ouvert de son dessein. Ce Stratege qui avoit toujours contenu ses troupes par une discipline sévére & impérieuse, voulut les forcer de le suivre. Il se mit à leur tête, & fit marcher le

bagage. Mais les ſoldats Grecs, auſſi rebelles à l'autorité uſurpée que ſoûmis à la légitime, ceſſérent de le reſpecter dès qu'il exigea d'eux ce qu'ils ne croyoient point lui devoir. Ils s'emportêrent jusques à lui jetter des pierres, & peu s'en fallut que Cléarque n'en fût accablé.

Au défaut de l'autorité qu'il venoit de commettre, & dont il avoit ſenti le foible, Cléarque eut recours à un reſſort bien plus puiſſant; à cette éloquence enchantereſſe qui ſçait enchaîner les cœurs ſans qu'ils l'apperçoivent. Et quoique Xénophon ſe cache dans tout ce récit avec une modeſtie vraiement philoſophique, on le découvre à travers ce voile.

Je ne crains point d'avancer, & le Lecteur intelligent ne m'en deſavouera pas, que ce fût lui qui apprit à ſon ami Cléarque l'art de captiver les ſoldats par les char-

mes de la parole ; car je ne vois rien dans le discours que leur adressa le Stratege, qui sente tant soit peu le Lacédémonien, ou la roideur, la sévérité, l'infléxibilité de Cléarque. D'abord il laissa couler des larmes, ausquelles la foiblesse n'avoit nulle part, & que sa valeur pouvoit avouer sans rougir. Ses soldats jettoient sur lui des regards pleins d'attention & de surprise : & après un long silence.

» Soldats, leur dit-il, cessez » d'être surpris de la tristesse acca- » blante où me jette notre situation. » Exilé que j'étois de ma patrie, » Cyrus ne dédaigna pas de se lier » avec moi par le droit sacré de » l'hospitalité. Il me donna mille » dariques : & vous sçavez que ce » n'est pas le luxe & la volupté » qui les ont prodiguées, mais » que je ne les ai touchées que » pour vous. Nous avons fait en- » semble la guerre aux Thraces,

» vengeant la Gréce qu'ils infes-
» toient, & dont ils troubloient le
» repos; nous les chassions de la
» Chérsonnese, quand Cyrus nous
» apella, & je crus devoir accou-
» rir pour lui témoigner ma re-
» connoissance. Mais puisque vous
» refusez de le suivre, vous me
» mettez dans la nécessité ou de
» vous abandonner pour m'atta-
» cher à ce Prince, ou de trom-
» per ses espérances en m'atta-
» chant à vous. J'ignore ce que la
» justice exige de moi dans cette
» alternative. Je sçai seulement
» que mon parti est pris; c'est de
» vous donner la préférence, &
» de ne me jamais séparer de
» vous. Je ne veux pas qu'on puis-
» se dire, Cléarque conduisant les
» Grecs chez des Barbares, aban-
» donna les Grecs, & leur préféra
» l'amitié des Barbares; & puis-
» que vous ne voulez ni me croi-
» re ni me suivre, je vous suivrai,

» & je ne craindrai point de m'ex-
» poser avec vous à tous les périls.
» Vous êtes ma patrie, mes amis,
» mes chers compagnons ; avec
» vous je trouverai par tout ma
» gloire ; sans vous je ne puis rien
» pour mes amis, je ne puis rien
» contre mes ennemis ; & soyez
» persuadés qu'à quelque événe-
» ment que la fortune nous reser-
» ve, je ne sçaurois vous aban-
» donner. »

Les soldats de Cléarque, qui avoient une haute idée de sa capacité, lui rendîrent aussitôt leur confiance, & fûrent dociles dès qu'il ne parla plus de s'avancer. Ils publiérent par tout le camp que Cléarque avoit changé de sentiment, & qu'il ne pensoit plus à l'entreprise chimérique d'aller chercher Artaxerces aux confins de l'Asie : plus de deux mille soldats Grecs qui servoient sous d'autres Strateges, s'unirent à eux dans

l'esperance flateuse de retourner bientôt dans la Gréce.

Cyrus allarmé de cette desertion, fit apeller Cléarque; qui refusa d'aller chez le Prince; mais il lui fit dire secretement que tout ce qui se passoit n'étoit qu'un détour nécessaire pour conduire les troupes à l'obéissance; qu'elles seroient bientôt soûmises; mais qu'il le prioit de le faire apeller une seconde fois, & de ne point s'offenser d'un second refus.

Après toutes ces feintes, Cléarque assembla ses troupes, qu'il avoit disposées à l'écouter favorablement, & leur tint ce discours: « Soldats nous ne devons » pas plus attendre de Cyrus que » Cyrus attend de nous. Il ne nous » doit plus rien dès que nous re» fusons de le suivre. Je sçai qu'il » nous taxe de mauvaise foi, aussi » ai-je refusé de le voir, honteux » de paroître devant un homme

» qui peut me reprocher de lui
» manquer de foi. Peut-être en vou-
» dra-t'il tirer raiſon. C'eſt donc à
» nous à pourvoir à notre ſûreté :
» ſi nous voulons demeurer ici
» plus long-tems, il faut nous met-
» tre en état de ne craindre per-
» ſonne ; ſi nous prenons le che-
» min de la Gréce, il faut nous
» aſſûrer des vivres pour nôtre re-
» tour. Vous ſçavez que Cyrus ſe
» pique d'être auſſi généreux ami
» que redoutable ennemi ; il a des
» troupes, de la cavalérie, une
» flotte, vous connoiſſez ſes for-
» ces, que chacun diſe ce qu'il
» penſe & ce qu'il croit de mieux. »
Auſſitôt pluſieurs ſubalternes ſe levêrent & propoſêrent leur ſentiment. Cléarque les avoit apoſtés pour faire ſentir aux ſoldats qu'il y avoit moins de riſque à ſuivre Cyrus qu'à ſe retirer malgré lui. L'un d'eux feignant d'être plus empreſſé que perſonne de revoir la

Gréce, dit d'abord que si Cléarque refusoit de conduire l'armée, il falloit élire un autre Stratege, acheter des vivres au Marché, demander des vaisseaux à Cyrus; s'il les refusoit, le prier de commettre un Satrape pour assûrer leur marche dans les païs qui lui étoient soûmis: » Que si nous n'obtenons » rien de lui, ajoûta-t-il, il faut » nous emparer au plutôt du pas » de Cilicie, & ne craindre ni les » Barbares ni les Ciliciens. »

» Pour ce qui est du comman» dement de l'armée, dit Cléar» que, qu'on ne me parle pas de » l'accepter. Mais j'obéirai vo» lontiers à celui que vous éli» rez, & vous verrez qu'il n'y a » personne parmi vous qui sça» che mieux obéir. » Il se tut, & un de ses amis fit sentir qu'il y auroit de la folie à demander des vaisseaux à Cyrus, comme s'il n'en avoit pas besoin pour lui. » Autant,

» dit-il, voudroit-il le prier d'aban-
» donner son entreprise pour ve-
» nir nous escorter au Pas de Ci-
» licie. Y auroit-il de la pruden-
» ce à entrer dans des vaisseaux
» dont le Pilote auroit peut-être
» ordre de nous submerger ? Y
» en auroit-il à suivre un guide
» qui nous conduiroit dans des
» lieux d'où nous ne trouverions
» plus l'issue ? Il vaudroit mieux
» nous retirer à l'insçu de Cyrus.
» Mais est-il possible de le faire ?
» Il faut donc, & c'est le seul par-
» ti qui nous reste, il faut envoyer
» à Cyrus Cléarque & d'autres dé-
» putés, lui demander ce qu'il veut
» de nous. S'il n'en exige précise-
» ment que de l'escorter, valons-
» nous moins que les trois cens
» Grecs qui l'escortêrent dans son
» dernier voyage ? & ne sçaurons-
» nous pas comme eux retrouver
» le chemin de la Gréce ? S'il veut
» des services plus difficiles, il
» faut

» faut ou ceder à ses raisons ou
» le convaincre par les nôtres ; re-
» gagner à tout prix son amitié,
» le servir avec zéle, ou nous re-
» tirer avec sûreté, selon qu'il con-
» viendra le mieux. Envoyons les
» députés ; nous déliberérons à leur
» retour sur la réponse qu'ils nous
» annonceront. »

La réponse étoit déja concertée ; Cyrus dit aux députés qu'il alloit donner bataille au Satrape Abrocamas son ennemi, qui campoit sur les bords de l'Euphrate ; qu'on étoit à douze journées de ce fleuve, que s'il n'y trouvoit point le Satrape, il prendroit conseil de nouveau. Les soldats connûrent qu'Abrocamas n'entroit dans cette réponse que pour couvrir Artaxerces, & que c'étoit contre le grand Roi qu'on alloit ; mais ils ne vouloient plus se séparer de Cléarque. Ils demandèrent seulement qu'on augmen-

tât leur paye. Cyrus n'eut pas de peine à y condeſcendre.

La ſédition apaiſée, l'armée ſortit de Tarſe, paſſa le fleuve Phare & le fleuve Pirame large d'une ſtade, & ſe rendit à Iſſe, Ville maritime, ſituée aux confins de la Cilicie. La flotte de Cyrus y aborda, & mouilla près de la tente de ce Prince. Elle étoit de trente-cinq vaiſſeaux du Péloponeſe, commandés par Pitagorre Lacédémonien, & de vingt-cinq d'Egypte ſous la conduite de Tamus Egyptien. Cyrus vouloit d'abord embarquer toute ſon armée pour éviter de paſſer dans le défilé qui conduit de Cilicie en Syrie. Il étoit gardé par deux fortereſſes dont l'une étoit dans ceux de Syenneſis, & l'autre dans les Etats de Beleſis Roi de Syrie. Un grand fleuve ſéparoit ces deux fortereſſes. Cyrus apréhendoit qu'Abrocamas Gouverneur de Phrigie qui

avoit levé une grande armée pour Artaxerces, ne se fût saisi de ce poste; & il étoit bien moins hazardeux de faire le trajet par mer. Mais il apprit à Isse qu'au premier bruit de son approche, Abrocamas avoit abandonné la Syrie, & qu'avec une armée de trois cens mille hommes il étoit allé se rendre auprès du grand Roi. Il n'y avoit plus de risque à entrer par le défilé, & d'Isse l'armée se rendit par terre à Myriandre Ville habitée par les Phoeniciens & fameuse par son commerce. On voyoit dans son Port des vaisseaux de toutes les différentes nations de l'Asie. Cyrus s'y arrêta sept jours, uniquement occupé à pourvoir à la subsistance de ses troupes, qui devenoit plus difficile à mesure qu'on pénétroit dans l'Asie.

Les soldats Grecs qui avoient passé sous les enseignes de Cléarque, dès qu'il eût apaisé la sédition,

étoient les troupes de Xenias d'Arcadie & de Pasion de Mégare. Ces deux Strateges irrités contre Cléarque, parce qu'il retenoit leurs gens, & contre Cyrus, parce qu'il ne le contraignoit point de les leur renvoyer, s'embarquèrent secretement à Myriandre avec tout ce qu'ils avoient de précieux, & firent voile vers la Gréce. Le bruit se répandit dans l'armée que Cyrus avoit détaché quelques Trirémes à leur poursuite, & cette démarche étoit diversement reçûe; les uns y applaudissoient, parce que ces Strateges ayant commis une espéce de trahison méritoient d'en porter la peine; d'autres prétendoient que leur faute étoit excusable, & qu'ils seroient trop à plaindre de tomber entre les mains d'un Prince irrité. Cyrus qui n'avoit pas pensé à envoyer après eux, voulut dissiper un bruit qu'il crut in-

jurieux à sa gloire. Il appella les Chefs de l'armée Grecque : » Xenias & Pasion nous ont quitté, » leur dit-il, & ils ne l'ont pas fait » si secretement que je ne sçache » bien où ils sont. Si je le vou- » lois, leurs vaisseaux n'écha- » peroient pas à la poursuite des » miens. Mais, par les Dieux, je » n'ai pas des sentimens si bas, & » l'on ne nous reprochera jamais » d'exiger des services forcés. » Qu'ils se retirent ; puisqu'ils le » veulent, & qu'ils sçachent que » s'ils nous ont manqué, nous ne » leur manquerons point. J'ai à ma » disposition leurs femmes & leurs » enfans qu'ils ont laissé à Trales, » je les leur rends pour prix des » services qu'ils m'ont rendu avant » leur évasion. »

Ce discours vola aussitôt de bouche en bouche, & il eut la force de faire évanouir la crainte de tous les obstacles, qui avoit saisi trop

vivement l'imagination des Grecs, & qui leur avoit fait perdre cette précieuse confiance, seule capable d'assûrer le succès des plus hautes entreprises. Les soldats ne voulûrent point ceder à Cyrus en sentiment. Ils crûrent qu'un Prince si généreux méritoit d'être suivi jusques aux extrêmités de la terre.

L'armée partit de Myriandre, & arriva dans quatre jours au Chalus, fleuve fort poissonneux, & par là même très-respectable aux Barbares qui habitoient ces rives, parce qu'ils n'avoient pour Dieux que les Poissons & les Colombes. Toute cette contrée étoit assignée à Parisatis pour l'entretien de sa table.

L'armée continuant sa marche fit trente lieues dans cinq jours, & arriva aux sources du fleuve Daradace. C'étoit là qu'étoit bâti le Palais de Belesis Roi de Sy-

rie. Il donnoit sur un grand Parc où la nature sembloit s'être épuisée pour produire tout ce qui peut sortir de son sein. L'heureuse exposition du climat, la fertilité du terrain, & plus encore l'industrie de la culture, y forçoit la nature à prodiguer les fruits & les fleurs des quatre saisons, & nulle part elle ne paroissoit toute à la fois si riche & si parée. Mais la fureur de la guerre ne respecta point ces beaux lieux. Belesis avoit pris parti pour Artaxerces, & le soldat portant par tout la flamme & le fer réduisit le Palais en cendres & dépouilla la campagne de ses honneurs. Il fallut encore trois jours de marche pour arriver au bord de l'Euphrate; l'armée y campa pendant cinq jours près de la Ville de Thapsaque.

On avoit pour ainsi dire outré le mistére, & Cyrus fit enfin déclarer aux soldats que c'étoit à son

frere qu'il alloit porter la guerre. Toute l'armée Grecque murmura hautement, non contre Cyrus, mais contre les Strateges, ausquels ils reprocherent leur dissimulation. Après bien des discours, les soldats se réduisirent à demander à Cyrus la même paye qu'il avoit donné à ceux qui l'avoient accompagné à son prémier voyage. Cyrus promit de leur continuer la solde ordinaire jusques à ce qu'ils se fussent rendus à quelque Ville d'Ionie, & d'y ajoûter une gratification de cinq mines dès qu'ils seroient à Babilone. Mais tandis qu'on négocioit entre le Prince & l'armée, Mennon qui ne perdit jamais l'occasion de faire sa Cour, assembla ses troupes; & leur dit que sans attendre la conclusion du traité, il falloit commencer par passer l'Euphrate, déterminer les autres Grecs par ce bel exemple, ne leur laisser que la gloire de les suivre;

ſuivre, & attaquer pour ainſi dire la reconnoiſſance de Cyrus par ce ſervice important. Ils le firent, & Cyrus charmé de leur réſolution, leur fit dire par un de ſes Officiers : vous m'avez ſervi ; mais je vous ſervirai ou je ne ſerai plus Cyrus.

Le Satrape Abrocamas avoit fait brûler tous les bâteaux qui ſervoient à traverſer l'Euphrate ; & Cyrus impatient de ſuivre l'éxemple de Mennon, ſe mit à la tête de l'armée, qui paſſa à gué ce grand fleuve de quatre ſtades de largeur. Jamais perſonne ne l'avoit tenté, au raport des habitans du païs, & cependant on n'y perdit pas un ſeul homme : auſſi les Grecs diſoient-ils que l'Euphrate rendoit hommage à Cyrus par la docilité de ſes eaux, & le reconnoiſſoit d'avance pour ſon ſouverain.

Le repós qu'on ménageoit de tems en tems aux troupes renou-

velloit leurs forces. Elles marchêrent avec plus de célérité après avoir passé l'Euphrate; & l'armée aiant fait cinquante lieues dans neuf jours, arriva au bord du fleuve Araxe païs fertile, où elle se pourvut de vivres pour se précautionner contre la sterilité de l'Arabie deserte qu'il falloit traverser. Elle entra dans ce fameux Desert. C'étoit une plaine toute nuë, d'une étendue si vaste & si unie, qu'elle ressembloit à la mer dans son calme. On n'y voyoit point d'autre herbe que de l'absinthe, quelques roseaux, & quelques arbrisseaux odoriferans qui annonçoient le pays des parfums. On y trouva quantité d'animaux sauvages tels que, des Outardes, des Dains, des Autruches, & des Asnes plus legers à la course que les Chevaux.

L'armée se hâta de sortir de cette solitude, & en dix-huit jours de marche elle fit cent vingt-cinq

lieues, ayant toujours l'Euphrate à sa droite. Dans ce long trajet elle ne séjourna que trois jours à Corsote, grande Ville, mais dépeuplée, & la seule qu'ils trouverent dans cette affreuse solitude.

L'armée souffrit beaucoup par la disette des vivres. On n'en trouvoit que très-peu chez les Lydiens, qui tenoient le marché au Camp des Perses, & qui les vendoient à si haut prix, que les Grecs étoient réduits à vivre de leur chasse, & à se passer de pain. Le *Chénix* de farine y valoit quinze oboles.

L'Arabie est terminée par de hautes montagnes, où l'on ne peut pénétrer que par des défilés très-étroits. Le charroi devenoit toujours plus difficile. On n'avoit point trouvé de fourage dans le Païs qu'on venoit de traverser; & l'on avoit perdu presque toutes

les bêtes de charge. Les Perses y suppléoient de leur personne ; & quand les Chariots étoient embourbés, on voioit ces fiers Satrapes sibrillants d'or & de pierreries, sur un ordre qui ne partoit que des yeux de Cyrus, jetter leur robe, sauter légerement dans la bourbe, s'atteler aux Chars, & les retirer des fondrieres. Toutes ces Montagnes étoient incultes. Les Habitans n'y étoient occupés qu'à polir des Meules, qu'ils envoyoient par l'Euphrate à Babilone, où ils recevoient du bled en échange. Les soldats de Cyrus se trouvoient obligés de traverser l'Euphrate pour aller acheter des vivres à la Ville de Carmandre, d'où ils rapportoient du vin de Palmier, & du pain de Panicaut. Cyrus n'interrompoit sa marche que pour nourrir ses troupes, persuadé que tout dépendoit de sa rapidité.

Le grand nombre des Strateges étoit une occasion perpétuelle de mésintelligence & dediscorde entre les Grecs. La faveur de Cyrus, & plus encore la supériorité de mérite, semblant donner à Cléarque une autorité plus étendue, il s'arrogea le droit de faire châtier un soldat de Mennon, qui aussitôt inspira son ressentiment à ses camarades Pleins de pensées séditieuses, ils virent passer Cléarque dans leur quartier, & l'un d'eux qui fendoit du bois, lui jetta sa coignée : d'autres lui jetterent des pierres ; & sa tête n'auroit pas échappé à cette soldatesque insolente, s'il n'eut monté un bon Coursier.

Cléarque arrivé dans son Camp, fait prendre les armes à ses soldats, pour accourir à leur tête au quartier de Mennon, qui mit aussitôt ses troupes en défense. Heureusement Proxéne survint avec

quelques Oplites, ausquels il fit quitter les armes, & se plaçant avec eux entre les soldats de Mennon & ceux de Cléarque, il pria le Lacédémonien de sacrifier son ressentiment au salut de l'armée. Mais l'injure étoit si récente, que Cléarque ne pouvoit l'oublier : » Retirez-vous, disoit-il à Proxé- » ne, laissez-moi prendre une ven- » geance nécessaire. » Les plus douces priéres bien loin de le fléchir, ne faisoient qu'aigrir & allumer sa colére. Quand Cyrus survenant pour appaiser ce tumulte : » Que faites-vous Cléarque, » Proxéne, & tout ce que vous étes » de Grecs, s'écria-t'il ? Savez-vous » que vous travaillez à ma ruine » & à la vôtre, & que si vous fai- » tes un si mauvais usage de vos » armes, ces Barbares que vous » voyez dans mon Camp vien- » dront fondre sur nous avec plus » de fureur que ne feroient ceux

» qui sont au service de mon fré-
» re ? » A ces paroles Cléarque revint à lui-même, rougit de son emportement, & l'on vit succéder un grand calme à une émotion si violente.

Cyrus n'avoit que trop de raison de se défier des Barbares, ainsi qu'il parut par la noire trahison d'Orontas, Satrape du sang Royal, & d'une valeur éprouvée. Artaxerces envoyoit des détachemens qui ravageoient tout le Païs où l'armée de Cyrus devoit passer. Elle reconnut les traces d'environ deux mille chevaux. Orontas dit à Cyrus que s'il vouloit lui donner un Corps de Cavalerie, il dissiperoit tous ces Fourageurs, il ouvriroit un chemin assuré à l'armée, & il feroit si bien que personne ne pourroit la voir d'assez près pour en donner des nouvelles à l'ennemi.

Cyrus accepta l'offre, & aussi-

tôt Orontas écrivit à Artaxerces qu'il se rendroit bientôt dans son armée avec une Cavalerie nombreuse, & qu'il le prioit de le recevoir en ami. Le Courier à qui la Lettre fut confiée, la remit à Cyrus, qui l'ayant lue, fit arrêter Orontas, assembla dans sa tente les Satrapes de son armée, avec Cléarque dont les Barbares même respectoient la haute capacité : les autres Strateges firent la garde autour de la tente ; & Cyrus adressa ce discours à l'assemblée : » Mes » Amis, je veux chercher avec » vous ce que les Dieux & les » hommes peuvent me suggérer » de plus équitable au sujet de cet » Orontas que vous voyez ici. » Mon Pére en lui donnant de » l'emploi dans mon Gouverne- » ment, voulut qu'il me fût sub- » ordonné ; mais il surprit ma Ci- » tadelle de Sardes, & après que » je lui eus pardonné sa rebellion,

» il alla se mettre à la tête des
» Mysiens mes ennemis. » Puis,
s'adressant au traitre : » N'est-il pas
» vrai, lui dit-il, que reconnois-
» sant votre foiblesse & la force
» de mes armes, vous vintes me
» jurer une fidelité éternelle à l'Au-
» tel de Diane, & que je vous don-
» nai la main en signe de recon-
» ciliation ? Vous ai-je donc fait
» quelque injure qui ait pû vous
» porter à une troisiême trahison ?
Orontas fut forcé de reconnoître
qu'il n'avoit reçu nulle injure.
» Puis donc que vous n'avez nul
» sujet de vous plaindre, ajouta
» Cyrus, donnez moi votre ami-
» tié, & déclarez-vous contre mon
» frére. Quand je le ferois, répon-
» dit Orontas, pourriez-vous m'en
» croire ? Vous entendés ses aveux,
» reprit Cyrus s'adressant à toute
» l'assemblée : dites-moi donc
» Cléarque qu'en pensez-vous ? Je
» pense, dit Cléarque, qu'il faut

» nous défaire incessamment de
» ce traitre : le laisser vivre, ce se-
» roit un sujet éternel de défian-
» ce. Les sentimens ne furent pas partagés, tous les Satrapes opinérent comme Cléarque ; ils se léverent & annoncérent à Orontas l'arrêt de mort en lui ôtant sa ceinture. Il fut livré aux Satellites, qui conservant toujours le même respect pour sa naissance, ne le saisirent qu'après s'être prosternés devant lui. Ils le conduisirent à la tente d'Arpatame, Porte-Sceptre, & confident de Cyrus. Orontas y fut éxécuté. L'armée ne sçut pas par quel genre de suplice.

L'armée marcha pendant trois jours dans les vastes plaines de Babilone. Artaxerces résolu d'abord de défendre cette place importante, avoit élevé sur l'Euphrate des retranchemens pour la couvrir. L'on sçut par des avis bien circonstanciés qu'il s'avan-

çoit avec une puissante armée, & qu'il offriroit la bataille le jour suivant. Cyrus sur cet avis fit la revûe de ses troupes au milieu de la nuit, regla l'ordre qu'elles devoient garder en combattant; & comme c'étoit sur les Grecs que sa confiance étoit établie, il la leur témoigna par ce discours.

» Ce n'est point pour grossir » mon armée que je vous ai asso- » ciés à mon entreprise. Il ne te- » noit qu'à moi d'avoir encore » plus de Barbares, mais je fais » bien plus de cas d'un petit nombre » de Grecs. Montrez-vous donc di- » gnes de cette heureuse liberté » que je vous envie, & que je pré- » férerois de tout mon cœur à » tous mes Etats, fûssent-ils en- » core plus étendus. Les enne- » mis que nous allons combattre » n'ont rien de formidable que » les cris qu'ils jettent en allant à » la charge; mais si vous méprisez

» ces vaines clameurs, quelles ar-
» mes trouverez-vous qui puiſſent
» entrer en concurrence avec les
» votres? j'ai honte de vous dire quels
» ſont les hommes qui habitent
» cette règion. Dés que vous m'au-
» rez aſſuré l'Empire par vôtre
» valeur, je ferai tant de graces
» à ceux qui voudront revoir leur
» Patrie, que leurs Concitoyens
» ne les reverront qu'avec des
» yeux jaloux : Mais vous trouve-
» rez tant de douceur auprès de
» moi, qu'elles vous feront ou-
» blier votre Patrie.

Ces promeſſes étoient magnifiques, & pour perſuader qu'elles n'étoient point trompeuſes, un ſoldat Grec qui étoit connu de Cyrus, lui dit avec une liberté concertée : » On n'eſt point ſur-
» pris dé tout ce que vous pro-
» mettez dans le péril ; mais les
» uns diſent que dés qu'il ſera paſ-
» ſé, vous nous oublièrez. D'autres,

» que vous ne ferez jamais assez
» puissant pour faire la fortune de
» tous ceux qui vous suivent. »
» L'Empire de mon Pére, répon-
» dit Cyrus, s'étend du côté du
» Midy dans ces regions brûlées
» que les ardeurs du Soleil ren-
» dent inhabitables; du côté du
» Nord, dans des Païs glacés par
» des frimats perpétuels: & les re-
» gions temperées qui unissent ces
» deux extrémités, sont gouver-
» nées par des Satrapes attachés
» à mon Frére. Je destine leur
» place & leurs richesses à ceux
» qui me servent; & bien loin de
» craindre de n'avoir pas de quoi
» donner à tous mes amis, je crains
» plutôt de n'avoir pas assez d'a-
» mis pour répandre tout ce que
» j'ai à donner. » Il promit une
Couronne d'or à chaque soldat,
& les Grecs croyant déja toucher
au terme de leurs travaux, saisis-
soient en esprit la gloire & la fé-

licité qu'il se promettoient après la Victoire. Chacun ouvroit son cœur à des espérances ambitieuses.

Les Strateges regardant tous les momens qui précédoient la bataille comme un tems décisifs où la fortune éleve ses favoris sur ses aîles, s'empresserent d'avoir audience de Cyrus. Il sçut diversifier ses promesses, écouter, flater & remplir tous leurs désirs; & les Grecs voyant que la victoire dépendoit de leur valeur, mais qu'ils n'en étoient pas plus maîtres de leur sort, qui dépendoit uniquement de la vie de Cyrus, le conjurérent de ne pas la prodiguer, & de se tenir dans quelque lieu sûr pendant l'action. » Me convien» droit-il, leur dit ce Prince, plus » jaloux de sa gloire que de sa for» tune, me conviendroit-il d'aspi» rer à la Royauté, & de m'en » rendre indigne? Croyez-vous

» donc que votre Frére osera nous
» livrer bataille, lui dit Cléarque.
» Par Jupiter, répondit Cyrus, si
» Artaxerces est fils de Darius &
» de Parisatis, s'il est mon frére,
» nous n'achetérons l'Empire qu'-
» au prix de nôtre sang. »

Le jeune Prince impatient de voir arriver le jour qui devoit décider de son sort, fit avancer son armée. Après une marche d'une lieue & demie, elle apperçut un large fossé qui avoit deux lieues de longueur; il aboutissoit à une grande Forteresse appellée le Fort de Medie. Elle étoit bâtie sur le bord du Tigre. On voyoit sortir de ce fleuve quatre grands canaux qui alloient se jetter dans l'Euphrate par différentes embouchures, & qui faisoient la communication des deux fleuves. Entre le Fossé & l'Euphrate il n'y avoit qu'un fort petit espace, qu'Artaxerces avoit fortifié pour arrêter l'armée

ennemie ; mais il l'abandonna au bruit de son approche, & l'on voyoit encore les traces des hommes & des chevaux toutes recentes. Cyrus s'empara de ce poste important, & la retraite précipitée d'Artaxerces fit croire qu'il alloit se refugier au fond de ses Etats, & qu'il abandonnoit sans coup férir les belles Provinces de Babilone, de Suze & de Medie. Cyrus paya de trois mille dariques la prédiction de Silanus Devin de l'armée Grecque, qui onze jours auparavant lui avoit dit expressement que dix jours se passeroient sans qu'il y eut de bataille ; car ce Prince avoit tout pris des Grecs, jusques à leur superstitieuse crédulité.

Les délais d'Artaxerces, & plus encore la précipitation de sa retraite, persuadérent à toute l'armée, ainsi qu'à Cyrus, que le grand Roi redoutoit la valeur des Grecs,

&

& qu'il craignoit de se trouver avec eux en bataille rangée. Il auroit pu les arrêter facilement proche de l'Euphrate, au Passage qui étoit défendu par des retranchemens; & puisqu'il avoit eu la lâcheté de l'abandonner, il y avoit lieu de présumer qu'il n'oséroit pas entrer en lice dans la plaine, & se battre avec égalité d'avavantage. Cyrus marchoit sur les bords de l'Euphrate avec la sécurité d'un vainqueur. Son armée regardoit la retraite d'Artaxerces comme une renonciation à l'Empire. Les Strateges commençoient à relâcher la séverité de la discipline; & les Grecs épars ne gardoient plus leur rang; quand on vit accourir à bride abatue un Satrape, qui crioit en lanque grecque & persienne, Artaxerces s'avance avec son armée, & vient nous donner bataille. Aussitôt on crut qu'on alloit être surpris, & toute

l'armée fut agitée de mille mouvemens tumultueux ; mais la vivacité de Cyrus ſçut en un inſtant y remettre le calme. On le vit ſauter légerement de ſon char, vêtir ſa cuiraſſe, ſaiſir ſes javelots, & voler ſur ſon cheval. Il courut dans la plaine, & il ordonna aux ſoldats de s'armer & de prendre leur rang. L'obéiſſance fut auſſi prompte que l'ordre. A l'inſtant l'armée fut prête à recevoir l'ennemi ou à commencer l'attaque.

Cléarque ſe mit à la pointe de l'aîle droite, avec mille chevaux Paphlagoniens qui touchoient le bord de l'Euphrate. Proxene, & les autres Strateges ſe placérent entre Cléarque & Mennon. Ariée à la tête de cent mille Barbares commandoit l'aîle gauche. Cyrus ſe poſta entre les deux aîles, avec un corps de Cavalerie de ſix cens hommes, armés de caſque, de cuiraſſe, de cuiſſars, & l'épée grec-

que à la main. Leurs chevaux étoient aussi cuirassés. Cyrus combattit tête nue, comme s'il eût dédaigné tout autre ornement que le diademe.

Les ennemis ne paroissoient point, & le soleil inclinoit déja vers son couchant, quand on vit s'élever dans la plaine un tourbillon de poussiere semblable à une nuée blanchâtre, qui prenoit des couleurs plus sombres en s'approchant. Bientôt l'on vit briller l'airain, & l'on distingua les divers escadrons. Artaxerces après bien des irrésolutions, s'étoit enfin laissé déterminer par le Satrape Tiribase, qui lui avoit fait sentir qu'il valoit bien mieux disputer l'Empire que l'abandonner, & que si la fortune ne lui permettoit pas de sauver ses Etats, du moins ne tenoit-il qu'à sa vertu de sauver sa gloire. Honteux de sa retraite, il étoit retourné

ſur ſes pas, & il avoit choiſi la plaine de Cunaxa, à ſeize lieues de Babilone, pour décider cette fameuſe querelle. Il avoit diviſé le commandement de ſon armée entre quatre Satrapes, dont chacun devoit être à la tête de trois cens mille hommes; mais le Satrape Abracomas trop lent dans ſa marche, n'arriva avec ſes troupes que quelques jours après la bataille.

Quoiqu'il en ſoit de cette multitude, ſur laquelle les Hiſtoriens varient, & qui ne mérite pas d'être exactement ſupputée, on s'apperçut alors que les Barbares à force d'avoir perdu des batailles contre les Grecs, avoient au moins appris d'eux les prêmiers élemens de la guerre, & qu'il n'y avoit rien de moins barbare que l'ordonnance de leur armée. Tiſſapherne commandoit l'aîle gauche formée d'Oplites Egiptiens,

d'un Corps d'Infanterie légere, & d'un Escadron de Cavalerie qui portoit des cuirasses d'une blancheur éclatante. A la droite étoient plusieurs Nations rangées en corps séparés, qui formoient une phalange à l'imitation des Grecs. Les Archers & la Cavalerie unissoient les deux aîles. A la tête de l'armée on voyoit l'appareil rédoutable de cent cinquante Chars armés de faulx tranchantes, dont les unes croisoient l'essieu, & formoient plusieurs rayons brillants. D'autres fichées au dessous du siége du Cocher menaçoient la terre. Ces Chars devoient d'abord s'élancer au milieu de l'armée ennemie, pour y jetter l'épouvante & l'horreur.

Cyrus voyant que la vie ou la mort de son Frére décideroit du Trône, dit à Cléarque de faire tous ses efforts pour enfoncer le centre des Perses ou étoit Arta-

xerces. Mais ce Stratege qui craignoit d'être envélopé s'il s'éloignoit des bords du fleuve répondit seulement que tout iroit bien. Cyrus satisfait d'une réponse trop vague, voltigeoit à cheval à la tête de ses troupes, fixant les yeux tantôt sur les siens, tantôt sur les ennemis, & mésurant la force des deux armées. Xénophon se trouvant près de lui, lui demanda s'il n'avoit point d'ordre à donner : dites à l'armée, répondit Cyrus, qu'on a trouvé dans le flanc des victimes des auspices très-favorables. Commission très-flateuse pour ce Philosophe superstitieux. En même tems Cyrus entendit dans l'armée Grecque un murmure confus qui voloit de rang en rang. Il eut la curiosité de s'informer de ce qu'on disoit : c'est le mot de la bataille qu'on annonce pour la seconde fois, lui dit Xénophon. Et quel

eſt-il, reprit Cyrus: c'eſt *Jupiter, Sauveur*, & *Victoire*, répondit le Philoſophe. J'accepte cet heureux, préſage dit le Prince, puiſſe-t-il s'accomplir!

Les ennemis s'avançoient lentement & en bon ordre, mais ſans jetter leur clameur tumultueuſe, contre leur méthode ordinaire. Les deux armées n'étoient qu'à trois ou quatre ſtades de diſtance. La Phalange de Cléarque commençoit à s'émouvoir, ſes ſoldats invoquoient le Dieu de la guerre par l'hymne du Pæan. Ceux qui étoient au prémier rang s'élançoient avec un mouvement ſemblable à celui des flots d'une mer orageuſe. Ils pouſſoient de grands cris, & frappoient de leurs javelots leurs boucliers d'airain, pour épouvanter les chevaux des ennemis. Leur approche parut ſi rédoutable, que dès qu'ils furent à la portée du trait, la Cavalérie

Persienne prit la fuite, sans attendre quel seroit le succès des Chars qui pénétroient dans l'armée Grecque. Comme elle prit la précaution de leúr ouvrir un passage, elle n'en fut nullement incommodée. Les Grecs après s'être ouverts se resserrent, s'exhortent à ne point se rompre : & Cléarque au lieu de les mener droit au centre, ainsi que Cyrus l'avoit ordonné, pousse plus avant, s'amuse à poursuivre les fuyars, côtoyant toujours l'Euphrate. » Et pourquoi s'éloi-
» gner de son foyer, pourquoi tra-
» verser tant de régions, s'écrie
» Plutarque, s'il vouloit être ava-
» re de ses jours dans une occasion
» si décisive ? Ne falloit-il pas qu'il
» eût perdu tout le soin de sa gloi-
» re pour choisir non le poste où
» il pouvoit mieux servir son bien-
» faiteur, mais celui où il couroit
» moins de risque ? Et qu'eût-il fait
» de pis, poursuit le même Auteur,
» s'il

» s'il eût pris conseil d'Artaxer-
» ces ?

Cyrus voyant les Grecs victorieux, étoit transporté de joye, & les Satrapes qui l'environnoient, s'empressérent de se prosterner devant lui & de l'adorer comme leur Roi. Mais ne pouvant le devenir que par la mort de son frére, il se rendit attentif à tous les mouvemens d'Artaxerces, qui se tenoit au centre, spectateur tranquille de la déroute des siens. Son armée étoit si étendue que le centre débordoit l'aîle gauche de Cyrus ; ce qui lui fit naître la pensée d'envéloper ses ennemis. Il donna ordre à ses troupes de s'avancer, mais Cyrus dévinant sa pensée à son mouvement, se hâta de le prévenir. A la tête d'un Corps de six cens chevaux, il se fait jour à travers les Escadrons serrés qui faisoient une espéce de rampart autour du Roi ; il met en déroute six milles

Cavaliers qui lui servoient de garde; mais emporté par une impétuosité trop vive, qui lui fit laisser presque toutes ses troupes après lui, il n'avoit à ses côtés que les plus braves de ses Courtisans. Il étendit ses regards dans l'armée ennemie pour y découvrir son frére; & l'ayant apperçu, ses yeux en devinrent plus étincelans. Je le vois, s'écria-t-il; & allant droit à lui avec une espéce de fureur, il l'atteint, & le perce de son trait à côté du cœur, s'il faut en croire le Médecin Clesias qui dit avoir pansé la playe. En même-tems Cyrus fut blessé au dessus de l'œil. Le combat s'alluma entre les deux freres, & entre leurs Satrapes, dont les uns vouloient se donner un Roi, & les autres se le conserver. Presque tous ceux qui combattoient auprès d'Artaxerces furent tués, mais ce ne fut qu'après avoir fait plusieurs blessures à Cyrus. Percé

de plusieurs coups, il tombe, & huit de ses plus fidelles Courtisans épuisés du sang qu'ils avoient perdu & consternés du triste spectacle qui frappoit leurs derniers regards, tombent sur son corps expirant. Arpotabas son Porte-sceptre, ne voulut point lui survivre; il descend de son cheval & cherche à mourir auprès de son maître. Aussi-tôt Artaxerces fit couper la tête & la main de Cyrus, pour faire porter par toute l'armée des preuves de sa mort. Cette vue fit perdre cœur à tous les Perses qui combattoient pour ce Prince infortuné. Ariée à la tête de l'aîle gauche, fit une prompte retraite, & alla se refugier au lieu où Cyrus avoit fait son dernier campement.

Le Roi ne trouvant plus de resistance, alla jusqu'au bagage des Grecs. Il enleva d'abord ce que Cyrus avoit eu de plus cher, sa

Maitresse Aspasie, surnommée *la Sage* & *la Belle*; mais les Grecs qui gardoient le bagage étant accourus, tuérent plusieurs Barbares, & quoiqu'en petit nombre, ils firent face à Artaxerces, qui ne put jamais venir à bout de les rompre.

Cependant les Strateges poursuivoient toujours l'ennemi, & il y avoit trente stades de distance entre Artaxerces & l'armée Grecque. Cléarque ne recevant nul avis de la part de Cyrus, le croyoit vainqueur; & Artaxerces ne trouvant qu'un petit nombre de Grecs près de leur bagage croyoit que les autres avoient été battus; mais tout fut bientôt éclairci. Tissapherne n'avoit pas pris la fuite avec les autres Barbares que les Grecs avoient fait reculer; mais donnant à travers leurs Peltastes, qui lui ouvrirent un passage, & dont il essuya une rude déchar-

ge, il avoit côtoyé le fleuve.

Arrivé enfin au bagage, il instruisit le Roi de la déroute des Perses. Aussitôt il fut résolu d'aller attaquer les Grecs. Cléarque aprenant en même-tems que le Roi pilloit son bagage, appella Proxéne, & lui demanda s'il falloit que toute l'armée allât pour le défendre, ou s'il suffisoit d'envoyer un détachement. Ils consultoient ensemble, quand ils virent accourir Artaxerces qui venoit les charger en queue. Aussitôt l'armée Grecque fit volte face, & Cléarque craignant toujours d'être envélopé, eut soin d'étendre ses troupes & de les adosser contre le fleuve. Artaxerces fit resserrer les rangs à ses bataillons en forme de phalange, & il y eut comme une seconde bataille. Les Grecs ayant chanté de nouveau l'hymne de Péan, firent une décharge encore plus vi-

ve que la prémiere ; & les Perses accoûtumés à fuïr devant eux, ne fûrent pas à l'épreuve de leur prémier choc. Ils se retirérent, & Cléarque après les avoir poursuivis, logea ses troupes au prémier Village qu'il rencontra.

Ce Village étoit au pied d'une colline, sur laquelle la Cavalerie Persienne se r'allia ; on y voyoit briller l'Etendart Royal : c'étoit un Aigle d'or, aux aîles déployées, porté sur la pointe d'une pique. Les Grecs prirent le chemin de la colline, ne pouvant souffrir l'ennemi dans un poste qui les commandoit, & aussitôt les Barbares prirent la fuite. Cléarque se contenta d'y faire monter Lisis de Syracuse, qui étant allé à la découverte, rapporta que toutes les troupes des Barbares étoient en déroute dans la plaine.

Le jour étoit sur son déclin, & les Grecs quittant leurs armes,

prenoient un peu de repos. Ils cherchoient tous Cyrus des yeux, extrêmement surpris de ne pas le découvrir, & plus encore de ne recevoir nul Envoyé de sa part. Comme dans toute cette action ils n'avoient pas perdu un seul homme, il ne leur venoit pas en pensée que Cyrus fût mort, & ils présumoient ou qu'il poursuivoit les ennemis, ou qu'il attaquoit quelque poste qui lui résistoit. Epuisés de leurs fatigues, car ils n'avoient point pris de nourriture de tout le jour, ils étoient incertains s'ils retourneroient à leur bagage ou s'ils le feroient venir ; & après quelques momens de déliberation, ils résolurent d'aller passer la nuit dans leurs tentes. Ils trouvêrent en arrivant qu'on avoit enlevé les vivres, & même quatre cens Chariots de farine, que Cyrus avoit fait mettre en reserve pour les Grecs, & ils eurent beau-

coup de peine à trouver quelques rafraichissemens.

Tel fut le succès de cette fameuse journée, dans laquelle les dix mille s'immortalisérent. L'ambition de Cyrus y eut un sort assez funeste & assez mémorable pour servir de leçon, d'exemple, & de préservatif à la posterité. Prince infortuné, qui ne connut pas que c'est à mériter les grandes places que consiste la gloire, & non à s'y élever; & qu'il ne tenoit qu'à lui d'être mille fois plus grand dans son Gouvernement, qu'Artaxerces sur son Trône. Cyrus avoit des qualités si éblouissantes, que les Grecs avares de louanges envers les Etrangers, lui en ont prodigué avec plus de profusion qu'à leurs anciens Héros. Elevé avec les jeunes Seigneurs Persans selon l'usage de la Nation, il se distinguoit par son obéissance pour ses Maîtres,

par ſon adreſſe à monter un cheval, à lancer des traits, à manier toute ſorte d'armes, & on faiſoit dès-lors plus d'attention à ſes qualités qu'à ſa naiſſance. Au ſortir de l'enfance il ne connut d'autre plaiſir que celui de la chaſſe, qu'il regardoit comme une image de la guerre, & la chaſſe la plus périlleuſe étoit celle qu'il goûtoit le plus. Un jour ayant manqué un Ours, l'animal furieux le renverſa de ſon cheval, & lui fit pluſieurs playes dont on vit toujours les cicatrices : il combattit corps à corps contre cette bête, & la terraſſa. Etabli Gouverneur de pluſieurs Provinces de l'Aſie mineure, il fit des Traités avec ſes voiſins, & il les obſerva ſi religieuſement, que non ſeulement on ne lui reprocha pas la mauvaiſe foi des Perſes, qui avoit paſſé en Proverbe, mais qu'on comptoit plus ſur ſa parole que ſur les ſer-

mens des autres. Perſonne ne fut plus habile à attaquer les hommes par le plus grand de leur foible; je veux dire l'intérêt. Il étudioit les beſoins & les déſirs de ceux qu'il vouloit s'attacher, & il étoit ſi attentif à les prévenir, qu'il leur épargnoit la honte de demander. Quoique nul Roi ne l'égalât dans ſes prodigalités, il ne négligeoit pas l'art d'obliger par de petits préſens. Comme on lui envoyoit de toutes parts des armes fort travaillées, de riches étoffes, des robbes d'un grand prix, il diſoit que c'en étoit trop pour un ſeul homme; que la parure qu'il voyoit avec plus de plaiſir, c'étoit celle de ſes amis, & il diſtribuoit à ſes Courtiſans ces dons honorables. Si l'on décoiffoit à ſa table quelque bouteille d'un vin plus exquis, après en avoir rempli ſa coupe, il envoyoit le reſte à ſes favoris, & il leur fai-

ſoit dire qu'il n'en avoit jamais bû de meilleur, & qu'il vouloit partager avec eux le plaiſir d'en boire. Il ne connut jamais cette baſſe envie qui ſçait ſe gliſſer dans le cœur des Grands; & ſi quelque Gouverneur de Place devenoit riche & accredité, pourvû que ce fût par des voies légitimes, Cyrus augmentoit ſon crédit & ſes richeſſes: & comme il n'envioit la félicité de perſonne, perſonne auſſi n'envia la ſienne. On étoit perſuadé que quelque puiſſant qu'il devint, il ne le ſeroit jamais aſſez pour faire à ſes créatures tout le bien qu'il leur déſiroit; auſſi diſoit-il qu'il ſouhaitoit de vivre aſſez pour s'acquitter de tout ce qu'il devoit à ſes amis & à ſes ennemis. Il aimoit tous les grands hommes, & ſurtout ceux qui excelloient dans l'Art Militaire. La riche fortune qu'il leur aſſuroit étoit ce qui flat-

toit le moins ceux qui étoient ſenſibles à la gloire ; ils ne trouvoient rien de ſi doux que de ſe ſignaler à ſes yeux, & ils en cherchoient avidement l'occaſion. Auſſi les plus braves Satrapes abandonnêrent-ils Artaxerces pour s'attacher à lui ; & à la reſerve d'Orontas, nul Perſan de quelque nom ne penſa à quitter Cyrus. Il goûtoit les plaiſirs ſans s'y livrer, & ce qui lui donna tant de goût pour la belle Milto de Phocée, ce fut la réſiſtance qu'elle fit à ſes prémieres pourſuites. Charmé de trouver dans cette aimable perſonne des graces encore plus puiſſantes que la beauté, il lui donna le nom d'Aſpaſie * ; & il falloit que Milto eût bien autant de charmes que la Maitreſſe de Pericles, puiſqu'elle ſçut inſpirer à Artaxerces autant

* Fameuſe Courtiſane qui donnoit des Leçons de Philoſophie aux Dames d'Athenes.

de paſſion que Cyrus en avoit eu ; & qu'après plusieurs années ce Roi ſe voyant contraint de la céder à ſon fils, la fit Prêtreſſe de Diane, pour éluder ſa parole, ne pouvant ſe réſoudre à la céder, quoiqu'elle dût être ridée. Une autre qualité de Cyrus qu'on ne peut trop louer dans un Prince, c'eſt qu'il étoit laborieux. Etant à Sardes, il mena Liſandre ſe promener dans ſon Parc. Le Lacédémonien fut frappé de la régularité des allées, des belles proportions qu'on avoit obſervé dans une grande étendue, de l'art avec lequel on avoit planté les arbres odoriférans à la diſtance qu'il falloit, pour que l'odeur fût douce & jamais forte : ce que j'admire ici, dit-il à Cyrus, c'eſt l'habile artiſan qui a tracé le deſſein. Le deſſein eſt de moi, répondit Cyrus, & il y a pluſieurs de ces arbres que j'ai planté moi-même.

Lisandre parcourant des yeux tout ce qu'il y avoit de magnifique dans l'habillement du Prince, l'or, les diamans, la broderie, & flairant le doux parfum qu'exhaloit ses habits: Quoi donc est-il possible, lui dit-il, que ces mains Royales se soient occupées à planter des arbres. Je vous jure par Mitra, lui dit Cyrus, que je ne prens jamais de nourriture sans m'être fatigué jusqu'à la sueur à quelque exercice de Guerre ou d'Agriculture. Que vous êtes heureux, lui répondit Lisandre: votre vertu égale votre fortune!

Telles sont à peu près les fleurs que Xénophon répand à pleines mains sur le tombeau de ce coupable Prince. C'est que Cyrus avoit des qualités trop brillantes pour laisser appercevoir ses défauts à l'œil le plus philosophe. Il étoit trop digne du trône pour paroître coupable aux Grecs en y

aſpirant. Les grands Hommes gagnent quelquefois trop à être vûs de prês. L'éclat de leur mérite éblouit; l'on diſcerne mieux ce qu'il a de réel dans des tems & des lieux éloignés. Si nous envisageons aujourd'hui la conduite de Cyrus, il eſt facile d'y reconnoître qu'il ne faut qu'une paſſion trop vive pour noircir le plus grand cœur, & pour faire une tache inéffaçable à la mémoire d'un Héros.

Les Strateges de l'armée Grecque, après quelques heures de repos, devancêrent l'aurore, & prirent la réſolution d'avancer dans la plaine avec leurs troupes juſqu'à ce qu'ils trouvaſſent Cyrus dont ils ignoroient encore le ſort.

Les ordres furent donnés & exécutés avec tant de promptitude, que les Grecs étoient ſur le point de partir au lever du ſoleil, quand on vit arriver des Députés de la part d'Ariée. Ils annon-

cérent que Cyrus avoit été tué ; qu'Ariée à la tète des débris de l'armée étoit au lieu où elle avoit fait son dernier campément ; qu'il y attendoit les Grecs jusqu'à la fin du jour, pour prendre avec eux la route d'Ionie. Les Strateges & les Soldats furent également consternés de cette nouvelle. Cléarque sçut prendre sur le champ sa résolution, & laissant d'abord échapper pour Cyrus des regrets superflus, mais que son cœur ne pouvoit retenir : » Pourquoi, dit-il, les » Dieux nous l'ont-ils ravi ? Annoncés à Ariée, poursuivit-il en » s'adressant aux Députés, que nous » avons battu le Roi ; qu'il n'y a » plus personne qui nous résiste, » ainsi que vous le voyez ; que » l'Empire est le prix de nôtre » victoire ; qu'à vôtre arrivée nous » allions marcher contre Artaxer» ces pour achever de le perdre. » Qu'Ariée vienne à nous, & nous » le

»le mettrons ſur le Trône.» La réſolution étoit prompte, mais noble, ſure & facile; & dans la circonſtance où étoient les Grecs, ils euſſent bien moins riſqué de donner encore quelque bataille, pour hâter la ruine d'Artaxerces, que de traverſer ſes vaſtes Etats en le laiſſant ſur le Trône. Mennon le Theſſalien qui avoit des relations très-étroites avec Ariée, fut chargé de lui aller faire cette grande propoſition. Cléarque ne pouvoit choiſir un Stratege plus habile à négocier, & plus intéreſſé au ſuccês de la négociation.

Il fut réſolu de ne point décamper juſques à l'iſſue de cette grande affaire, & comme on ſouffroit une grande diſette de vivres, on tua pluſieurs bêtes de ſomme.

Les javelots, les boucliers d'oſier, les targes des Egiptiens, les chars dont la plaine étoit couverte, furent le ſeul bois qu'on eut

pour le feu. L'heure du marché étoit venue, & les Grecs qui y étoient presque tous rassemblés, apperçûrent des Hérauts qui venoient de la part d'Artaxerces & de Tissapherne : ils étoient tous Barbares, à la reserve d'un Grec nommé Phalinus, qui étoit fort considéré de Tissapherne, parce qu'il excelloit dans la science des armes. Ils demandêrent à parler aux Strateges, & ils leur dirent que le Roi vainqueur par la mort de Cyrus, ordonnoit aux Grecs de mettre bas les armes, & d'aller solliciter leur grace à sa porte. Tous les Grecs fûrent révoltés à cette fiere proposition. Cléarque se contenta de répondre que ce n'étoit pas à ceux qui avoient gagné la bataille à quitter les armes; & comme on l'appelloit pour aller voir les entrailles d'une victime; il pria les Strateges de répondre aux Hé-

rauts. Cléanor d'Arcadie qui étoit l'ancien, prit la parole, & dit que les Grecs mourroient plûtôt que de quitter leurs armes. Proxene, qui avoit appris l'*art de parler* sous le Sophiste Gorgias, s'adressant à Phalinus : » Est-ce en qualité de » vainqueur que le Roi, lui dit-il, » nous ordonne de quitter les ar- » mes ? Est-ce en qualité d'ami » qu'il nous en prie ? Si c'est com- » me vainqueur il n'a que faire de » le demander ; que ne vient-il les » prendre ? si c'est comme ami, » que nous donnera-t-il en échan- » ge ?

» Le Roi, répondit Phalinus, » se regarde comme vainqueur, » personne ne lui contestant l'Em- » pire depuis la mort de Cyrus : & » il est votre maitre, car il vous tient » enfermés dans le cœur de ses » Etats, entre des rivieres que vous » ne sçauriez passer, & il peut » vous opposer une nuée d'enne-

» mis si gtande que vous ne sçau-
» riez vous défaire de tous quand
» ils ne feroient nulle résistance.
Xénophon entrant dans la conversation, dit à Phalinus : » Vous
» voyez qu'il ne nous reste que
» nos armes & notre vertu. Nous
» sçaurons mettre en œuvre notre
» valeur tant que nous garderons
» nos armes : que nous restera-t-il
» si nous les quittons ? Ne croyez
» pas que nous nous dépouillions
» jamais du seul bien que la fortu-
» ne nous a laissé & par lequel nous
» pouvons recouvrer tous les au-
» tres. Phalinus lui répondit en
souriant : » Jeune homme vous
» parlez en Philosophe, & votre
» discours n'est pas sans grace ;
» mais je vous déclare que vous
» manquez de sens si vous présu-
» mez assés de votre valeur pour
» croire qu'elle puisse resister à tou-
» tes les forces du grand Roi. Il
ajouta que plusieurs des Satrapes

qui avoient été les plus attachés à Cyrus avoient beaucoup rabattu de leur fierté; qu'ils s'offroient eux & leurs troupes à Artaxerces, qui pourroit peut-être se laisser fléchir, & se servir d'eux contre l'Ægypte révoltée. Phalinus vouloit sonder les Strateges, & leur donner de la défiance, les en croyant fort susceptibles dans le péril où ils étoient,

La conversation n'étoit pas finie, que Cléarque arriva, moins occupé des Victimes qu'il avoit vu, que de ce qu'il avoit à dire à Phalinus; & l'attaquant par les sentimens d'honneur qu'on avoit droit de supposer dans tout homme Grec de naissance. » Vous étes » Grec ainsi que nous, lui dit-il, » & vous ne devez pas douter du » plaisir que nous avons tous à » vous voir: vous connoissez mieux » que nous notre situation; c'est » à vous à dire ce que notre gloire

„ & notre devoir exigent de nous.
„ Au nom des Dieux, Phalinus,
„ ne nous refusez pas vos salutai-
„ res. conseils ; afin que toute la
„ posterité puisse dire ; Phalinus
„ envoyé aux Grecs par Artaxer-
„ ces pour leur ordonner de met-
„ tre bas les armes, sçut sauver les
„ Grecs par sa haute prudence.
„ Vous voyez bien que ce que
„ vous ferez pour nous sera con-
„ nu de toute la Grece. » Cléar-
que, qui ne pensoit qu'à donner
du cœur à ses troupes, vouloit leur
inspirer ses grands sentimens par
l'Envoyé même des Perses. Mais
le traitre qui n'avoit de Grec que
la naissance, répondit après un
moment de refléxion, que s'il eût
connu une seule voie de salut il l'eut
offert à l'armée, mais que voyant
qu'il lui étoit impossible de résis-
ter au Roi, il leur conseilloit de
conserver leur vie en quittant les
armes.

„C'eſt votre avis, lui répondit fie-
„ rement Cléarque, mais ce n'eſt
„ pas le nôtre : dites au Roi que
„ s'il veut nous avoir pour amis,
„ il tirera meilleur parti d'amis ar-
„ més, que d'amis deſarmés; & que
„ s'il veut nous faire la guerre, nous
„ avons beſoin de nos armes.

Phalinus ſoutenant toujours ſon perſonnage de Perſe naturaliſé, ajouta qu'il avoit ordre de leur dire, que s'ils vouloient demeurer dans la Perſe, le Roi leur offroit ſon alliance, & qu'il leur dénonçoit la guerre s'ils en ſortoient.
„ Acceptez-vous l'alliance ou la
„ guerre, leur dit-il; & que vou-
„ lez-vous que je réponde ? Ré-
„ pondez, dit Cléarque, que nous
„ ſommes dans la même réſolu-
„ tion que le Roi. Quelle donc,
„ répliqua Phalinus ? C'eſt de fai-
„ re alliance ſi nous demeurons,
„ & la guerre ſi nous nous retirons.
Phalinus fit une nouvelle inſtance,

& demanda s'il annonceroit la paix ou la guerre; mais Cléarque envelopa toujours ses sentimens dans la même réponse; ne voulant point les laisser pénetrer.

En même-tems arrivêrent des députés d'Ariée, qui dîrent de sa part qu'on ne devoit point penser à le mettre sur le trône, où il ne sçauroit jamais se soutenir contre plusieurs Satrapes qui l'emportoient sur lui & par leur credit & par leur naissance; qu'il attendroit l'armée Grecque jusqu'à la fin de la nuit, & que si elle ne paroissoit pas, il partiroit sans elle. Le Barbare, qui avoit toujours pensé en esclave, ne sçut se prêter à la fortune qui le prévenoit. Cléarque répondit que l'armée iroit joindre Ariée, si elle prenoit la résolution de se retirer; mais si elle prend un autre parti, ajouta-t-il, qu'il fasse tout ce qu'il lui plaira.

Il étoit plus difficile à Ariée de se

ſe ſoutenir dans le Gouvernement de Cyrus contre les forces du grand Roi, que de monter ſur le Trône, & de s'y maintenir malgré les principaux Satrapes. Mais Cléarque avoit le cœur trop noble & trop généreux pour s'arrêter à des ſoupçons. Il crut de bonne foi qu'Ariée vouloit ſe hâter d'arriver en Ionie; & après avoir conſulté les Dieux par un ſacrifice, il aſſembla les chefs de l'armée, & leur dit que les Dieux leur défendoient de combattre contre le Roi: qu'il n'en étoit pas ſurpris, parcequ'il ne ſçavoit comment traverſer le Tigre qui paſſoit entre leur armée & celle du Roi, mais qu'auſſi les Victimes leur aſſuroient un heureux ſuccès s'ils alloient joindre les amis de Cyrus; qu'il croyoit donc qu'il falloit à la hâte prendre un peu de nourriture, plier bagage, & ſe rendre au camp d'Ariée. Toute l'aſſemblée

consentit à cette proposition.

L'armée Grecque côtoya l'Euphrate, & arriva au camp d'Ariée vers l'entrée de la nuit, à la reserve de trois ou quatre cens Thraces qui prirent le parti de se rendre au Roi. Cléarque accompagné des premiers Officiers, alla à la tente d'Ariée, où étoient les principaux Persans. On cimenta le traité d'alliance entre les deux armées par un sacrifice. On immola un Sanglier, un Taureau, un Loup & un Belier. Les Grecs trempêrent la pointe de leur épée, & les Barbares le fer de leur pique, dans le sang des Victimes. On se jura une foi mutuelle, & les Perses s'engagêrent par un serment exprès à guider l'armée sans fraude. Après s'être donné des assurances reciproques, mais qui ne furent sinceres que de la part des Grecs, Cléarque consulta Ariée sur la route que l'armée

devoit tenir. L'avis qu'ouvrit Ariée fut de lui faire prendre sa route par des païs plus abondans que ceux qu'on avoit traversés, de doubler la marche pendant les premiers jours, & de mettre d'abord un grand intervalle entre leur armée & celle du Roi, qui étant beaucoup plus nombreuse ne pourroit jamais aller avec assez de célerité pour les atteindre. Tel fut le sentiment d'Ariée, qui n'avoit d'autre objet que de s'éloigner par une prompte retraite.

Mais la fortune, dit Xénophon, guida elle-même les Grecs par une route plus glorieuse. Dès que le jour parut, ils s'approcherent des Villages situés dans la plaine de Babilone, & après avoir fait quelques stades, ayant le soleil à la droite, ils crûrent appercevoir un corps de Cavalérie. C'étoit le bagage d'Artaxerces. Aussitôt les Grecs prîrent leur rang, & Ariée

qui étoit monté sur un char, à cause d'une blessure qu'il avoit reçu à la derniere action, descendit & prit sa cuirasse & ses armes. Ceux qu'on avoit envoyés à la découverte rapporterent qu'il n'y avoit point de Cavalerie, mais qu'on voyoit un grand nombre de bêtes de charge ; que le camp du Roi n'étoit pas éloigné, comme on pouvoit le reconnoître à l'épaisse fumée qui obscurcissoit l'air. On touchoit à la fin du jour, & les troupes épuisées par tant de travaux, & encore plus par le défaut de nourriture, n'étoient gueres en état de combattre. Il convenoit encore moins de reculer; de sorte que Cléarque faisant bonne contenance, résolut de continuer sa route sans aller à l'ennemi. Son avant-garde se logea dans quelques Villages, d'où les troupes d'Artaxerces avoient emporté jusques aux charpentes des mai-

sons. L'approche des Grecs les avoit remplis d'épouvante, & le grand Roi pensoit plus à tromper de tels ennemis qu'à les combattre.

Cependant ils passèrent la nuit dans le tumulte & dans la crainte. Une terreur soudaine, dont on ne connut jamais la cause, s'empara de l'armée. Les soldats poussoient des cris effrayans, qui porterent la terreur jusques dans le camp des Perses, dont plusieurs sortirent de leurs pavillons. Cléarque sçut remettre le calme & la securité, en faisant publier par les Herauts de l'armée, qu'il donneroit un talent à qui découvriroit le prémier Auteur de ce tumulte; ce qui fit connoitre aux soldats que ce n'étoit qu'une fausse allarme.

Dès que le jour parut, Cléarque rangea ses troupes en bataille. La fiere ordonnance de l'ar-

mée Grecque inspira à Artaxerces des sentimens bien opposés à sa derniere présomption. Au lieu de demander leurs armes, il leur envoya des Députés pour demander la paix. Cléarque affecta de les faire attendre, & il les reçut à la tête de ses troupes. Il avoit placé au prémier rang les plus lestes & les mieux armées. Sur la proposition que firent les Perses d'entrer en négociation, & de rapporter au Roi la réponse des Grecs : Nous répondrons après la bataille, leur dit Cléarque ; les Grecs manquent de vivres, & ils ne peuvent écouter que ceux qui leur en donneront. Aussitôt les députés partirent, & on les vit revenir peu de tems après, ce qui fit connoître qu'Artaxerces n'étoit pas loin. Ils dirent que la proposition avoit paru équitable au Roi ; qu'en attendant que les articles de l'alliance fussent arrêtés, ils avoient or-

dre de conduire l'armée Grecque dans un païs abondant. Cléarque appréhendant quelque supercherie, demanda s'il y auroit des vivres pour toute l'armée, ou seulement pour ceux qui iroient traiter avec le Roi. On répondit avec une précision qui dissipa toutes ses craintes. Il tint conseil avec les Strateges, & il y fut résolu d'accepter l'alliance. Cléarque fut quelque-tems sans porter cette réponse aux députés, affectant de leur faire sentir qu'ils pouvoient se passer des Perses.

Les Grecs se livrérent à la bonne foi des Barbares, qui les conduisirent par une plaine coupée de divers canaux qu'on ne pouvoit passer que sur des ponts. La saison n'étoit pas pluvieuse, & Cléarque crut que le Roi avoit fait lâcher quelques écluses pour remplir ces canaux, dans la vûë de faire sentir aux Grecs qu'il

pouvoit s'il le vouloit traverser leur marche. Il falloit à tous momens arracher des palmiers pour construire des ponts, & les jetter sur ces fossés. L'on vit dans cette occasion quel Stratege étoit Cléarque. Il étoit le prémier à l'œuvre, toujours enfoncé dans la boue, tenant sa javeline d'une main & un pieu de l'autre. Si quelque soldat se portoit negligemment à l'ouvrage, aussitôt il le faisoit remplacer par quelque autre. Il rendit ainsi le travail si honorable, qu'on rougissoit de s'en dispenser, ou de s'y prêter mollement. Les Barbares tinrent parole, & l'armée arriva dans une plaine fertile, où elle trouva du pain de froment, du vin de palmier, mais si fumeux qu'il causoit des douleurs de tête, des rafraichissemens de toute espece, & beaucoup de dattes d'une douceur exquise, & d'un éclat aussi brillant que l'or.

Les Grecs s'arrêterent trois jours dans cette plaine. Ils virent venir Tissapherne avec le frére de la Reine, & quelques autres Satrapes, suivis d'un nombreux cortége. Les Strateges allêrent au devant d'eux, & Tissapherne leur adressa ce discours par son interpréte.

» Gouverneur des frontieres de » cet Empire qui touchent à la » Grece, je n'ai pû voir mes voi- » sins dans le péril sans chercher » à les en retirer. Je compte obli- » ger avec vous la Grece entiere, » & m'acquerir des droits sur sa » reconnoissance & sur la votre. » Je suis résolu de vous escorter » jusques à votre patrie, & pour » en obtenir la permission d'Ar- » taxerces, j'ay fait valoir mes ser- » vices. Je lui ai représenté que je » lui avois donné le prémier avis » de la perfidie de son frére; que » je m'étois déclaré le prémier con-

» tre ce parjure ; que dans la ba-
» taille au lieu de prendre la fuite
» avec tant d'autres Satrapes, j'a-
» vois renversé vos bataillons, &
» penetré jusques dans votre camp;
» qu'avec ces braves Persans que
» vous voyez à ma suite, j'avois
» mis en déroute les rebelles de
» cet Empire qui s'étoient asso-
» ciés à la perfidie de Cyrus. Le
» Roi m'a promis de déliberer
» sur ce que je lui demandois, &
» il m'a envoyé vers vous pour sa-
» voir ce qui vous avoit engagé
» à porter les armes contre lui, &
» à prendre parti pour son frére.
» Je vous conseille de ne point ir-
» riter Artaxerces par une répon-
» se trop fiere, afin que je puisse
» vous servir aussi efficacement
» que je le souhaite ».

Ainsi parla ce fourbe, & les Strateges n'ignoroient pas quel fonds ils devoient faire sur les promesses du plus grand ennemi qu'-

eût la Grece. Mais il n'étoit pas tems de témoigner de la défiance. Après une courte déliberation, Cléarque répondit :

» Ce n'est point contre le Roi » que nous avons pris les armes. » Vous n'ignorez pas vous même » de quels prétextes Cyrus pallia » son entreprise, & par quels ar» tifices il nous conduisit jusqu'ici. » Voyant qu'il se précipitoit dans » le péril, nous avons crû que nous » nous attirerions l'indignation des » Dieux & des hommes, si après » nous être attachés à son service, » nous l'abandonnions lâchement, » tandis qu'il exposoit sa tête. A» près sa mort nous avons pris le » parti de laisser le Roi tranquille » sur le trône, de ne commettre » nulle hostilité dans son païs, & » de prendre la route du nôtre. » Si l'on nous attaque, nous sçau» rons nous défendre avec le se» cours des Dieux : si l'on nous

» sert, nous ne nous laisserons pas
» vaincre en bienfaits ».

Tissapherne répondit qu'il porteroit au Roi cette réponse ; qu'on continueroit à leur fournir des vivres, & qu'il y auroit tréve jusques à son arrivée. Il ne parut pas le jour suivant, ce qui augmenta la défiance des Grecs ; mais on le vit arriver le troisiéme jour, & il dit qu'Artaxerces lui avoit enfin permis de les escorter jusques sur la frontiere, contre le sentiment de la plusspart de ses Conseillers, qui lui avoient représenté qu'il n'étoit pas de la dignité du grand Roi d'accorder le passage à ceux qui étoient venus le braver jusques dans le cœur de ses Etats. Tissapherne ajouta qu'il iroit avec eux jusques au bord de la Mer Ægée, & qu'il s'engageoit à leur fournir des vivres pour de l'argent, à condition qu'ils s'engageassent aussi à ne point commet-

tre d'hostilités dans le païs qu'ils avoient à traverser. Cet accord fut juré reciproquement. Tissapherne, & le frére de la Reine, donnérent la main aux Strateges, & reçurent la leur. Après s'etre ainsi liés par des sermens solemnels, Tissapherne quitta les Grecs pour aller se préparer au départ, & leur promit de venir bien-tôt se mettre à leur tête.

Vingt jours se passérent sans que Tissapherne parût. On voyoit souvent arriver de nouveaux Satrapes dans le camp d'Ariée, qui l'assûroient lui & les siens que le Roi leur pardonnoit leur défection. Les moins clair-voyans d'entre les Grecs s'appercevoient que les Barbares ne s'accordoient si bien que pour les perdre, & qu'ils ne cherchoient qu'à les endormir par quelque traité. » Qu'attendons-nous encore ? disoient-ils à » Cléarque. Ignorons-nous que le

» Roi ne veut que notre ruine; » pour ôter à jamais aux Grecs la » pensée d'entrer dans son Empi- » re? Que cherche-t-il par toute » cette négociation que le tems » de réunir les débris de son ar- » mée? Et nous ménagera-t-il, » dès qu'il aura réuni assez de for- » ces pour nous accabler? Qui » sçait s'il n'est pas occupé actuel- » lement à élever des murs ou à » creuser des fossés pour nous cou- » per le passage: ce ne sera jamais » que malgré lui qu'il nous per- » mettra d'aller publier dans la » Grece notre gloire & sa honte.
» Je vois tout cela, répondit Cléar- » que; mais je vois aussi que, si » nous nous retirons à présent, » nous passerons pour des parju- » res, & nous n'aurons ni guide » ni vivres; qu'Ariée nous aban- » donnera, & que nous nous fe- » rons un ennemi du seul ami qui » nous reste; que nous serons ar-

» rêtés au prémier fleuve qui se
» trouvera sur notre passage; que
» nous n'avons point de Cavale-
» rie à opposer à celle du Roi; que
» si nous perdons une bataille, il
» ne restera pas un seul de nous
» pour annoncer notre malheur à
» la Grece; que le Roi a des mil-
» liers d'hommes à perdre; & je ne
» comprend pas, ajoûta-t-il, com-
» ment un Roi si puissant, s'il veut
» notre ruine, nous engage sa foi,
» se lie à nous par des sermens exe-
» crables, prend les Dieux & les
» hommes à témoin de son parju-
» re, & s'expose à ne plus trouver
» jamais de créance, ni parmi les
» Grecs ni parmi les Barbares. Il
ajoûta plusieurs autres raisons; car
l'esprit n'est jamais plus fertile que
quand il veut se faire illusion. Mais
il ne persuada personne. Qui ne
sçavoit que les Perses se joüoient
de leurs sermens comme de leur
parole!

Enfin Tiſſapherne arriva, & les troupes d'Ariée ſe joignirent à celles de ce Satrape. On ſe mit en marche, & les Barbares n'avoient qu'un même camp. Les Grecs ſurpris de voir les Satrapes en ſi bonne intelligence, redoubloient leurs précautions, & campoient à plus d'une lieue des Perſes. Les deux armées faiſoient paroître une égale défiance, & il y avoit toujours quelque conteſtation entre les fourageurs, ce qui augmentoit la méſintelligence. Après trois jours de marche, on arriva au mur de Médie, qui avoit cent pieds de hauteur ſur vingt d'épaiſſeur. Il étoit bâti de briques, liées avec du bitume, & s'étendoit juſques à vingt lieues, faiſant comme le prémier rempart de Babilone. L'armée toujours guidée par Tiſſapherne paſſa ce mur, & traverſa deux grands foſſés dérivés du Tigre, qui ſe diviſant en pluſieurs

canaux

canaux arrosoient toute cette plaine. On arriva au bord du Tigre, sur lequel on jetta un pont. Les Grecs campêrent auprès de Sitaca, grande Ville, à quinze stades du fleuve. Les Perses le passerent les prémiers. On ne vit plus les Barbares après qu'ils eûrent passé le fleuve. A l'entrée de la nuit Proxene & Xénophon, qui se promenoient auprès du camp, appercûrent un transfuge, qui demanda au prémier sentinelle où il pourroit trouver Proxene ou Cléarque. Proxene s'étant découvert à lui, le Barbare dit qu'il étôit envoyé de la part d'Ariée pour les avertir qu'il y avoit une embuscade auprès du parc de Sitaca; qu'on tâcheroit de les surprendre pendant la nuit, & que Tissapherne projettoit de couper le pont du Tigre pour les enfermer entre les deux bras du fleuve.

Ils conduisirent le transfuge à

Cléarque, qu'un tel rapport jetta dans une extrême incertitude. Mais un jeune soldat sçut démêler l'artifice. Il fit voir que les deux avis ne s'accordoient pas, & qu'il étoit impossible que Tissapherne pensât tout à la fois à les attaquer & à couper le pont. » Ne » sera-t-il pas, dit-il, charmé de » le trouver si nous le battons, & » se mettra-t-il hors d'état d'être » secouru par ceux qui sont au delà du fleuve? S'il nous bat, à quoi » lui nuira ce pont, & à quoi peut- » il nous servir »? Outre la solidité de ce raisonnement, on crût devoir se défier du Transfuge, parce que venant, disoit-il, de la part d'Ariée, il ne s'adressoit pas à Memnon le Thessalien ami de ce Satrape; & l'on se persuada que c'étoit une ruse de Tissapherne, qui apprehendoit peut-être que l'armée Grecque ne s'assurât de tout le païs enfermé entre les

canaux du Tigre, & n'y établît un azile où tous les Mécontens pourroient se refugier.

Tout l'égard que l'on eut à cet avis, fut de mettre un corps de garde sur le pont, qui étoit de trente-sept bateaux, & l'armée le passa dès l'aurore. Elle apperçut quelques Barbares, qui se retirêrent dès qu'ils la virent au delà du fleuve. L'armée traversa pendant quatre jours les vastes plaines situées entre le Tigre & le fleuve Phiscus. Ce fleuve étoit large de cent pieds, & on le passoit sur un pont, auprès duquel étoit la Ville d'Opis nommée depuis Seleucie. Les Grecs y rencontrêrent un Satrape, frére naturel d'Artaxerces, qui lui menoit un corps considerable de troupes levées à Suze & à Ecbatane. Il s'arrêta pour voir défiler l'armée Grecque, & il parut en admirer la belle ordonnance. Les Grecs pour-

ſuivant leur route à travers les deſerts de Medie firent trente lieues en ſix jours, & arrivêrent à une contrée qui étoit de l'appanage de Pariſatis. On y voyoit pluſieurs Villages très-abondans, & Tiſſapherne ennemi perſonnel de la Reine les abandonna au pillage des Grecs. Après s'y être délaſſés, ils continuêrent à marcher dans les deſerts, ayant toujours le Tigre à leur gauche, & dans cinq jours ils ne rencontrêrent ſur leur route que la Ville de Cæne, & ils arrivêrent enfin au bord du fleuve Zabatus.

Pendant la route la défiance reciproque augmentoit dans les deux armées, & quoiqu'il parût que les Perſes étoient aſſez fidéles à remplir leurs engagemens, de nouveaux ſoupçons ſe répandoient tous les jours parmi les Grecs. Cléarque voyant que la meſintelligence aboutiroit enfin

à une rupture ouverte, & qu'il ne tenoit qu'aux Barbares d'affamer ses troupes, ou de les conduire dans des lieux impraticables, si elles n'avoient pas le cœur de les attaquer, prit le parti dangereux d'aller droit à Tissapherne & de lui parler avec confiance.

» Nous sommes liés par des sermens mutuels, lui dit-il d'un air » ouvert, & vous vous défiés de » nous comme d'autant d'enne» mis, ce qui nous oblige à nous » tenir sur nos gardes. Je vois ce» pendant que vous n'avez point » encore contrevenu à l'alliance, » & je proteste que depuis que » nous l'avons jurée nous n'avons » pas pensé à vous nuire. C'est ce qui » m'oblige à venir chercher avec » vous la cause de ces soupçons » mal fondés, pour les dissiper, & » remettre le calme & la tranquil» lité dans nos armées. Combien » de fois sur de faux rapports pré-

» vient-on des injures chimeri-
» ques par des injures réelles? On
» ne se précautionne contre de tels
» excès que par beaucoup d'ouver-
» ture. Il faut donc vous faire sen-
» tir que vous n'avez nulle raison
» de défiance. Et d'abord ignorez-
» vous que nous devons tous nous
» rassurer sur la foi des sermens
» qui rendent nôtre alliance in-
» violable? Y eût-il jamais de fé-
» licité pour un parjure? Trouve-
» ra-t-il une retraite assez obscure
» & assez impenetrable pour le
» mettre à couvert des traits de la
» colere des Dieux? Tous les lieux
» ne sont-ils pas également ou-
» verts à leurs regards, également
» soumis à leur empire? Voila ce
» que je pense des Dieux que nous
» avons appellés en garantie de
» nos sermens. Et quant aux hom-
» mes, il n'en est point sur la ter-
» re dont nous attendions plus que
» de vous. Par vous toute voie

» nous eſt ouverte, toute region eſt
» abondante pour nous ; ſans vous
» nous ne trouvons que des routes
» dangereuſes, la moindre rivie-
» re nous arrête, ce que nous ren-
» controns nous allarme, la ſoli-
» tude nous effraye. Quelle fureur
» inſenſée nous armeroit donc
» contre notre bienfaiteur, dont
» le grand Roi pourſuivroit la ven-
» geance avec toutes ſes forces.
» Voila des raiſons generales qui
» vous aſſurent de la foi de toute
» l'armée Grecque ; en voici des
» particulieres qui vont vous aſſu-
» rer de la mienne. Je m'attachai
» à Cyrus comme à l'homme du
» monde qui méritoit mieux mes
» ſervices, & qui pouvoit mieux
» les payer. Aujourd'hui que vo-
» tre puiſſance s'eſt acruë de la
» ſienne, & que vous avez aſſez
» de faveur pour diſpoſer des for-
» ces du Roi, qu'ai-je de mieux à
» faire que de m'attacher à vous ?

„ Les Pisidiens & les Misiens sont
„ révoltés contre votre Empire :
„ je puis les ranger sous votre o-
„ béissance. Vous voulez assujet-
„ tir l'Egypte rebelle ; avez-vous
„ des troupes à lui opposer meil-
„ leures que les miennes ? Quel
„ est le voisin qui ne vous rédou-
„ tera pas, vous voyant maître
„ d'une armée qui vous sera atta-
„ chée, non par le vil interêt de
„ la solde, mais par le nœud de
„ la reconnoissance ? Pourquoi
„ donc toutes vos défiances, &
„ ne pourrois-je pas sçavoir quel
„ est le traitre qui les inspire & qui
„ les fomente ?

Tissapherne affecta la même sincerité. „ Que vos sages discours
„ me plaisent, dit-il à Cléarque.
„ Vous avez bien raison de pen-
„ ser, que tout le mal que vous
„ voudriez me faire retomberoit
„ sur vous ; & pour vous faire en-
„ core mieux sentir que vous ne
„ pouvez

„ pouvez espérer de salut que par
„ votre fidelité au Roi & à moi,
„ pensez-vous que si nous vou-
„ lions vous perdre, nous man-
„ quassions de Cavalérie ou d'In-
„ fanterie pour vous enveloper ?
„ Que de montagnes, que de dé-
„ filés où nous pouvons vous ar-
„ rêter sans courir le moindre ris-
„ que. Que de fleuves dont nous
„ pouvons ou vous faciliter ou
„ vous interdire le passage! Mais
„ supposé que tout s'applanisse sous
„ vos pieds, le feu ne devore-t-
„ il pas jusques aux élemens? Et
„ qui nous empêche de brûler
„ tout le païs que vous devez tra-
„ verser, & de livrer votre armée
„ à la famine, que vous ne sçau-
„ riez vaincre, fûssiez-vous encore
„ plus braves? Croyez-vous qu'-
„ ayant tant de voies sûres & fa-
„ ciles de vous perdre, nous vou-
„ lussions choisir la seule qui est
„ impie aux yeux des Dieux, in-

„ fame aux yeux des hommes, &
„ qui ne peut être employée que
„ par des ſcélerats réduits à l'ex-
„ trêmité ? Non, Cléarque ; nous
„ ne ſommes pas fols & ſtupides
„ à ce point-là. Qui eſt-ce donc
„ qui vous garantit de votre rui-
„ ne ? c'eſt l'amour que je porte à
„ la Grece ; c'eſt que je veux ga-
„ gner par ma generoſité des trou-
„ pes que Cyrus ne devoit qu'à ſa
„ ſolde. Vous venez de rapporter
„ les ſervices que je puis attendre
„ de vous : en voici un que vous
„ avez omis. Il n'appartient qu'au
„ grand Roi de porter la pointe
„ de la thiare droite ; celui qui
„ diſpoſera de vos troupes la por-
„ tera de même quand il le vou-
„ dra.

Cléarque ſe laiſſa ſéduire, ou plutôt il ſe perſuada que Tiſſapherne intereſſé à conſerver l'armée Grecque, n'agiroit jamais contre ſes vrais interêts. Conjec-

ture mal assurée, la plusspart des hommes ayant aussi peu de soin de leurs vrais interêts que de leur gloire. Mais un grand cœur regarde les soupçons & les défiances comme un poids importun; & Cléarque conclut avec Tissapherne à punir ceux qui avoient semé la mésintelligence par leurs faux rapports. „ Venez demain „ chez-moi, & conduisez-y les „ principaux Officiers de votre ar„ mée, lui dit Tissapherne, je vous „ déclarerai en leur présence qui „ sont ceux qui vous accusent de „ me trahir. „ Après cette fausse confidence, le Satrape retint Cléarque à sa table, & lui prodigua les témoignages les plus flateurs d'attachement & d'amitié.

Cléarque promit de revenir le jour suivant avec les Strateges; & dès qu'il fut à son camp, il fit valoir la bonne foi de Tissapherne, & il invectiva contre les perfides

qui travailloient à perdre l'armée en inſpirant de la défiance aux Barbares par leurs faux rapports. Il déclara qu'il étoit réſolu de confondre & de punir l'impoſture, & qu'il le feroit le jour ſuivant chez Tiſſapherne en préſence des Strateges. Depuis quelques jours Cléarque ſoupçonnoit Mennon le Theſſalien de vouloir s'arroger une autorité abſoluë ſur l'armée en s'uniſſant étroitement avec Tiſſapherne & avec Ariée, auprès deſquels il étoit aſſidu, & en leur rendant ſuſpects les autres Strateges.

Ce n'étoit là que des conjectures, & tous les Officiers repréſentêrent à Cléarque qu'il n'y avoit pas de prudence à croire Tiſſapherne, encore moins à confier à ſa foi les plus illuſtres têtes de l'armée. Mais Cléarque, naturellement impérieux, parla d'un ton ſi abſolu, qu'il fut enfin réſo-

lu que quatre Strateges & vingt ſubalternes l'accompagneroient chez Tiſſapherne. Deux cens ſoldats les y eſcortêrent, ſous prétexte d'aller acheter des vivres au camp des Barbares.

Dès qu'ils furent arrivés à la porte de la tente du Satrape, on fit entrer Cléarque, avec les Strateges Proxene, Mennon, Agias & Socrate. Un moment après qu'on les eut introduits, on les ſaiſit, ſur un ſignal que donna Tiſſapherne. En même-tems on tailla en pieces les vingt ſubalternes, qui étoient à la porte, & la Cavalerie Perſienne fit main baſſe ſur les deux cens ſoldats de l'eſcorte. Les Grecs appercevant de leur camp un mouvement extraordinaire dans celui des Barbares, en ignoroient la cauſe. Ils l'apprîrent d'un ſoldat, qui dans ce maſſacre avoit reçu au bas ventre une bleſſure ſi large, qu'on

en voyoit ſortir les inteſtins.

A cette nouvelle, les Grecs courûrent aux armes, & s'attendant à ſe voir aſſaillis par les Perſes, ils ſe préparêrent à les recevoir & à vanger dans le ſang des Barbares la mort déplorable de leurs Chefs. Ils étoient en ordre de bataille, quand ils virent arriver Ariée avec quelques Perſans de la Cour de Cyrus. Ariée vouloit profiter de la conſternation qu'il croyoit répanduë parmi eux, pour les obliger à quitter les armes, & à ſe rendre à diſcretion. Il demanda qu'on fît avancer les Strateges, s'il en reſtoit encore, ou ceux qui tenoient leur place. Les Strateges Cleanor & Sophonete s'avancêrent auſſitôt. Xénophon les ſuivit, déſirant de s'inſtruire du ſort de ſon ami Proxene. » Cléarque vient de porter la pei-„ ne de ſes trahiſons & de ſes par-„ jures, leur dit le Barbare. Men-

„ non & Proxene qui l'en ont
„ convaincu, seront récompensés.
„ Quant à vous, le Roi vous or-
„ donne de quitter vos armes; el-
„ les lui appartiennent puisqu'el-
„ les étoient à Cyrus son esclave „.
„ Perfide Ariée, lui répondit Cléa-
„ nor, & vous faux amis de Cy-
„ rus, vous ne redoutés donc ni
„ les hommes ni les Dieux ? Après
„ nous avoir assuré de votre foi
„ par des sermens, vous nous tra-
„ hissés, & vous prétendez nous
„ livrer à Tissapherne, à l'homme
„ le plus perfide & le plus impie
„ que la terre ait jamais porté „.
„ Nous sçavions depuis long-tems,
„ répondit froidement Ariée, que
„ Cléarque tendoit des pieges à
„ Tissapherne, à tous les Satra-
„ pes, & à moi „. Si Cléarque vous
„ a trahi, vous étes vengé, lui dit
„ Xénophon, mais rendez-nous
„ Proxene & Mennon, nos Strate-
„ ges & vos bienfaiteurs. Peut-on

„ trouver deux hommes plus ca-
„ pables qu'eux de remettre l'in-
„ telligence entre les deux ar-
„ mées „ ? A ces paroles les Barbares tinrent entr'eux un long colloque, après lequel ils se retirèrent sans donner de réponse. Les Strateges qu'on avoit arrêtés dans la tente de Tissapherne, furent de là conduits à la Cour. Artaxerces les fit expirer dans les supplices.

Ainsi mourut Cléarque, l'homme le plus militaire de son siécle. C'étoit par goût qu'il faisoit la guerre. Il y épuisoit tous ses biens; & jamais voluptueux ne fut si prodigue pour acheter des plaisirs, que le fut Cléarque pour acheter des soldats & des armes. Il avoit sur son visage un air d'empire & de sévérité qui contenoit ses soldats. Ils craignoient plus un seul de ses regards, que les armes ennemies. Sa voix menaçante les

rendoit ſouples à la diſcipline, dont il étoit grand zélateur. Elle les raffermiſſoit contre la vûë du péril, qu'il enviſagea toujours avec le même ſang froid. Jamais ſes ſoldats n'étoient plus charmés de le voir & de l'entendre qu'aux approches d'une action. Ils diſoient qu'alors ſes yeux étincelans sembloient d'abord foudroyer l'armée ennemie, mais qu'un inſtant après il jettoit ſur ſes troupes des regards ſi ſereins & ſi tranquiles, qu'elles ſe ſentoient remplies de confiance & de ſécurité. Vrai Spartiate, qui connut tant de beauté dans la vertu, qu'il crut que nul homme ne pouvoit tenir contre ſes charmes, & qu'il n'y en avoit point d'aſſez barbare pour regarder la Verité, la Juſtice comme de vains noms; ce qui le fit courir à ſa perte.

Proxene, Agias & Socrate auroient trouvé des admirateurs s'ils

n'eussent pas été à côté de Cléarque. Mennon, qui eut le même sort, ne leur ressembloit guére, il avoit tout au plus le merite d'un Courtisan.

Après qu'Ariée se fut retiré, les Grecs considerant leur situation, se livrérent aux plus sombres pensées. Il se voyoient à plus de dix mille stades de la Grece, à la vûe de son plus redoutable ennemi, sans Chef, sans alliés, sans aucun espoir de secours, enfermés entre des fleuves & des montagnes qui paroissoient autant de barrieres insurmontables, trahis par les partisans de Cyrus, environnés d'autant d'ennemis qu'il y avoit d'hommes dans ces vastes Provinces, & n'ayant plus d'autre bien que leurs armes. Ces noirs pressentimens qui s'élevent à la vûe de quelque péril, & que les ames superstitieuses prennent pour des avant-coureurs certains de quelque infor-

tune, leur sembloient annoncer qu'ils ne reverroient plus leur chere patrie, leurs amis, leur famille. La plufpart n'eurent pas la force de prendre un peu de nourriture. Les gardes se firent avec moins de vigilance. La nuit qui survint aigrit leur douleur. Chacun la passa dans le lieu où il se trouva, sans aller à sa tente; & si le sommeil venoit suspendre leur ennui, quelque songe affreux ne manquoit pas de l'interrompre.

Xénophon réflechissant alors sur les évenemens de sa vie, y remarqua des témoignages si sensibles de la faveur des Dieux, qu'il se crut destiné à être le libérateur de l'armée. Etant encore enfant il rencontra un jour Socrate au sortir d'un cul-de-sac, le Philosophe lui en ferma l'issuë avec son bâton, & lui demanda où on vendoit les marchandises qui entroient au Port de Pirée. Xénophon satisfit

à cette queſtion. Et la vertu où la trouve-t-on, lui dit Socrate ? Le jeune homme interdit ne ſçut que répondre. Suivez-moi, pourſuivit Socrate. Xénophon à la ſuite de ce Sage la trouva, & il devint de tous ſes diſciples le plus éclairé à la connoître, & le plus ſenſible à la goûter. Sa belle chevelure & les graces répanduës ſur ſon viſage charmoient les yeux, & il ſe faiſoit encore plus remarquer par un air de retenue qui annonçoit une vertu précoce. Elle ne lui permit pas de ſe plaire aux mœurs d'Athenes. Il n'en goûtoit pas même le gouvernement, & le voyant plein de tumulte, de confuſion & de licence, il déſiroit de trouver un climat où l'on pût philoſopher avec plus de ſureté & avec plus de gloire. Il étoit occupé de cette idée, quand ſon ami Proxene, qui venoit de s'attacher à Cyrus, lui offrit de l'emploi auprès

de ce Prince. Quoique rien ne se ressemblât moins que la Doctrine de Gorgias & celle de Socrate, cependant un même goût pour la vertu avoit fait naître une étroite amitié entre Proxene & Xénophon. La diversité de leurs opinions n'en produisit jamais dans leurs sentimens. Cette liaison étoit encore plus serrée par celles de leurs familles, qui de tout temps avoient exercé l'une envers l'autre l'hospitalité. Proxene écrivit à Xénophon que la faveur de Cyrus pouvoit lui être bien plus utile que celle des Atheniens. Le jeune Philosophe ne voulut point s'engager sans consulter son maître; & Socrate craignant qu'Athenes ne fit un crime à son éleve de s'attacher à Cyrus ami déclaré des Lacédémoniens, n'osa pas s'en rapporter à son esprit familier, & renvoya la décision à l'Oracle de Delphes. Xénophon y fut, & il

demanda à Apollon à quels Dieux il devoit ſacrifier, pour avoir un heureux ſuccès dans le voyage qu'il méditoit. Apollon lui indiqua les Dieux par la Pythie. Xénophon retourna à Athenes, & fit part à Socrate de la réponſe de l'Oracle. Socrate le reprit de ce qu'au lieu de demander à Apollon s'il étoit à propos d'entreprendre le voyage, il s'étoit contenté de l'interroger ſur les ſacrifices qu'il falloit offrir avant que de ſe mettre en route. Faite cependant, lui dit-il, ce que le Dieu vous ordonne. La voix du Philoſophe détermina Xénophon plus encore que celle de la Pythie. Il ſacrifia, paſſa la Mer Egée, & ſe rendit à Sardes. Proxene le fit connoître à la Cour de Cyrus. Xénophon s'y fit goûter. On le vit dans toute l'entrepriſe agir en Héros, & penſer en Philoſophe. La mort des Strateges, & ſur tout

celle de ſon cher Proxene, lui fit prendre part au duëil de l'armée. Mais il s'affligea ſans s'abattre, & conſervant aſſez de force d'eſprit pour prendre un ſommeil néceſſaire, il crut voir en dormant le feu du Ciel tomber ſur la Maiſon de ſon Pere, & l'embraſer toute entiere. Il s'éveille en ſurſaut, & s'appliquant à l'interprétation du ſonge, il le prit d'abord pour un heureux préſage. Ce feu qui partoit des mains de Jupiter, ſembloit l'aſſurer de la protection du pere des Dieux & des hommes. Mais comme tout ce qui eſt figuratif a pluſieurs faces, il lui ſembloit auſſi qu'ayant vû toute la maiſon embraſée, on en devoit conclure qu'on ne pourroit pas ſe dérober à la fureur des flammes, & que le ſonge pouvoit venir de Jupiter Roi par excellence, & conſervateur des Rois. Les ſuites, dit-il, ont fait aſſez connoître ce

que ce ſonge pronoſtiquoit ; & d'abord il ſe dit à lui-même, pourquoi ſuis-je couché. Dès que le jour paroîtra, l'ennemi viendra nous attaquer, & ſi nous tombons entre les mains du Roi Barbare, quelles infamies ferons-nous contrains d'eſſuyer en allant à la mort? Au lieu de prévenir de ſi grands maux, nous nous livrons à un ſommeil dangereux. Connois-je quelque Statege qui veille au ſalut de l'armée? Attends-je d'être plus âgé pour y veiller moi-même, & dois-je eſpérer de vieillir, ſi je me laiſſe prendre par les Barbares? Ce fut par de telles penſées qu'il ſe raffermit, & quoiqu'il n'eut que trente ans, & qu'il ſervit en qualité de volontaire ſans avoir de grade dans l'armée, il projetta d'en prendre le commandement,

Il ſe leve, il aſſemble les Officiers de Proxene. „ Je ne ſçaurois „ dormir, leur dit-il, non plus que „ vous

„ vous à ce que je pense, & nous
„ ne sçaurions trop veiller à notre
„ conservation. Les ennemis ont
„ sans doute réuni les débris de
„ leur armée, & que faisons-nous
„ pour nous mettre en état de nous
„ défendre ? Ce Roi sanguinaire
„ qui n'a point assouvi sa vengean-
„ ce par la mort de son frere, &
„ qui a eu la cruauté de faire clouer
„ à un pieu la tête & la main de
„ Cyrus, que fera-t-il de nous qui
„ avons voulu lui ravir le sceptre
„ & la vie, si nous tombons entre
„ ses mains? Il faut donc tout ten-
„ ter pour nous soustraire à sa fu-
„ reur. J'avoüe que tant que la
„ tréve a duré je déplorois notre
„ sort, & j'enviois celui des Bar-
„ bares. Ils étoient maîtres d'un
„ païs vaste & fertile, & nous étions
„ dénués de tout, n'ayant des vi-
„ vres qu'à prix d'argent dont nous
„ ne sommes guéres pourvûs.
„ Nous ne pouvions piller sans

„ contrevenir à la tréve ; mais dès
„ que l'ennemi l'a rompue, je trou-
„ ve des grands avantages dans
„ une guerre ouverte. Tous les
„ biens dont ce païs abonde se-
„ ront le prix de la victoire. Les
„ Dieux seront les *Agonothetes* du
„ combat, & ils favoriseront bien
„ plus les Grecs qui ont respecté
„ leurs sermens jusques à s'abstenir
„ du pillage, que les Barbares qui
„ n'ont point craint de les enfrain-
„ dre par la plus noire trahison.
„ Nous devons donc entrer en li-
„ ce avec bien plus de confiance
„ que l'ennemi. Les Dieux sont
„ pour nous, & nous avons bien
„ plus de force dans le corps &
„ bien plus de valeur dans l'ame.
„ N'attendons pas que les autres
„ Strateges nous préviennent par
„ leur exemple. Qu'ils le reçoivent
„ plutôt de nous, & que toute l'ar-
„ mée nous regarde comme les
„ chefs les plus capables de la con-

„ duire. Je suis également prêt & „ à vous obéir & à me mettre à „ votre tête, sans m'excuser sur „ ma jeunesse. Je sens qu'il faut „ toute la vigueur de mon âge pour „ affronter les périls qui nous me- „ nacent.

Aussitôt tous les Officiers lui déferérent le commandement des troupes de Proxene, à la reserve d'un nommé Apollonide dont on ne connoissoit pas trop la patrie, & qui affectoit l'accent & le dialecte de Thebes. Il dit que c'étoit une chimere que de prétendre se sauver par une autre voye qu'en travaillant à fléchir Artaxerces; & comme il commençoit à s'étendre sur les difficultés du voyage. „ Mon ami, lui dit Xénophon „ en l'interrompant, vous ne voyez „ donc pas ce qui est sous vos „ yeux, & vous n'entendez pas „ ce qui frape vos oreilles? N'é- „ tiez-vous pas avec nous quand

„ le Roi tout fier de la mort de „ son frere nous ordonna de quitter les armes ? Avez-vous oublié „ tous les messages qu'il nous adressa, toutes les bassesses qu'il „ fit pour solliciter notre alliance, „ quand il vit que bien loin de „ le craindre nous nous préparions „ à l'aller attaquer dans ses pavillons ? Nos Strateges qui sur la „ foi des traités ont été conférer „ avec ses Satrapes, ainsi que vous „ nous conseillez de le faire, n'ont-„ ils pas été livrés à des suplices „ qui leur font peut-être encore „ desirer la mort ? Vous savez tout „ cela, & vous dites que c'est vouloir rire que de poursuivre leur „ vengeance, & qu'il nous convient de supplier les Barbares ? „ Puis s'adressant à ses Collégues : „ Il faut, leur dit-il, dégrader cet „ infame, & lui faire porter le bagage. Ne le regardons plus que „ comme l'opprobre de la Gre-

„ ce, puiſqu'étant Grec il tient de „ ſi lâches diſcours. „ Il n'eſt ni „ Béotien ni Grec, dit un des aſ- „ ſiſtans, & je lui vois les oreilles „ percées ainſi que les ont les Ly- „ diens. Apollonide fut dégradé. Comme les momens étoient pré-cieux, on ſe hâta d'aſſembler les Chefs de l'armée, comptant qu'ils ſeroient entraînés par les impreſ-ſions victorieuſes de l'éloquence de Xénophon. Elle fut le reſſort de toute cette Retraite, qu'on doit regarder comme l'ouvrage des hautes leçons de Socrate encore plus que des armes de ſon Eléve. Il eſt de la ſincerité de l'Hiſtoire de rapporter ſes diſcours avec au-tant de fidelité que ſes actions.

Les Chefs, environ au nombre de cent, s'aſſemblérent au milieu de la nuit. L'ancien des ſubal-ternes de Proxene prit la parole. Nous venons, dit-il, de conférer ſur ce que nous avons à faire, & nous

avons crû devoir vous appeller à notre déliberation. Il se tut, & il pria Xénophon de parler. „ Nous „ sçavons tous, dit Xénophon, „ que le Roi & Tissapherne ont „ fait tomber plusieurs de nos Stra„ teges dans leurs pieges, & qu'ils „ nous en dressent d'une autre es„ péce. C'est donc à nous à éviter „ d'être surpris par ces Barbares, „ à les surprendre même, si nous „ le pouvons. Voila, Chefs de „ l'armée, quel doit être le grand „ objet de nos desseins. Les re„ gards de tous vos soldats sont „ fixés sur vous, ils manqueront „ de cœur, si vous paroissez en „ manquer. Mais s'ils vous voyent „ déliberés à les conduire à l'en„ nemi & à marcher à leur tête, „ n'appréhendez pas que nos Grecs „ reculent. Le soin de votre gloi„ re exige que vous leur donniez „ aujourd'hui l'exemple. Vous oc„ cupez les Magistratures de vos

„ Républiques, les prémieres pla-
„ ces dans vos Villes ; il vous con-
„ vient donc de faire voir que
„ vous meritez de tels honneurs,
„ que vous vallez mieux que la
„ multitude, qne vous avez de plus
„ hautes penſées & plus de ſen-
„ timent. Il me paroît qu'il faut
„ d'abord remplacer les Strateges
„ & les ſubalternes que nous avons
„ perdus. On ne réuſſit jamais ſans
„ Chef, ſur tout dans une armée.
„ La diſcipline en eſt le ſalut, la
„ confuſion en eſt la perte. Après
„ que nous aurons ſubſtitué de bra-
„ ves gens à ceux que nous avons
„ perdus, il faut aſſembler nos
„ ſoldats & leur inſpirer du cou-
„ rage. Vous voyez qu'ils ſe por-
„ tent froidement aux armes, qu'ils
„ font leur garde avec nonchalan-
„ ce. A quoi ſont-ils bons, s'ils
„ perſiſtent dans cette froideur ?
„ Mais ſi on leur inſpire d'autres
„ penſées, & ſi nous leur faiſons

„ voir, non les maux qui les me-„ naçent, mais le moyen de les „ éviter, nous en ferons d'autres „ hummes, & nous aſſurerons leur „ retour : car vous ſçavez que ce „ n'eſt pas le nombre qui décide „ de la victoire, mais que les Dieux „ la donnent à ceux qui combat-„ tent avec plus de valeur. Pour „ moi je ſuis perſuadé que ceux „ qui à la guerre craignent d'ex-„ poſer leurs jours, trouvent une „ mort ignominieuſe : mais ceux „ qui ont pour maxime que tous „ les hommes meurent, & que les „ grands hommes meurent glo-„ rieuſement, paſſent des jours „ heureux, & arrivent ſouvent à „ une honorable vieilleſſe. Voici „ le tems de faire uſage de ces ve-„ rités, & d'inſpirer à vos ſoldats „ toute votre valeur.

Tous les Chefs de l'armée ap-plaudirent à ce ſage diſcours; & Cheriſophus, Lacédémonien, s'a-dreſſant

dressant à Xénophon : » Jusques
» ici, lui dit-il, je ne vous connois-
» sois que par votre patrie, mais
» aujourd'hui je ne sçai si je dois
» plus de louanges à ce que vous
» dites ou à ce que vous faites. Que
» n'avons-nous plusieurs Officiers
» qui vous ressemblent ! Quelle
» ressource seroit-ce pour l'armée !
» Mettons les momens à profit,
» dit-il à l'assemblée. Que chaque
» corps de troupes aille procéder
» à l'élection de ses Chefs. Que les
» Chefs qu'on élira se rendent in-
» cessamment au Camp, où le Hé-
» raut Tolmide assemblera tous les
» soldats. L'élection fut bientôt
faite. Timasion de Dardane fut
choisi pour succéder à Cléarque,
Xénophon à Proxene, Xanticle
d'Achaïe à Socrate, Cléanor d'Or-
chomene à Agias, Philesius d'A-
chaïe à Mennon. L'armée fut as-
semblée dès l'aurore, & Cheriso-
phus prenant la parole dit aux sol-
dats :

» Vous sçavez quels Strateges
» nous avons perdus. Ariée nous
» a trahis. Tous les maux semblent
» fondre sur nous. Mais bien loin
» de nous laisser abattre par ces re-
» vers, il faut nous armer d'une
» grande résolution, vaincre les
» Barbares, ou mourir glorieuse-
» ment plutôt que de tomber en-
» tre leurs mains. Veuillent les
» Dieux accabler ces parjures des
» maux qu'ils nous préparent! Sol-
» dats, dit Cléanor, vous voyez
» l'impieté du Roi, la perfidie de
» Tissapherne, qui n'a appellé
» Cléarque à sa table que pour lui
» donner la mort, sans respect
» pour Jupiter vengeur de l'hos-
» pitalité violée. Ariée à qui nous
» avons offert le trône, & qui nous
» étoit lié par des sermens solem-
» nels, oubliant & les Dieux &
» Cyrus, a voulu nous livrer au
» meurtrier de ce Prince. Laissons
» aux Dieux irrités le soin du sup-

» plice de ces parjures. Ne pen-
» ſons qu'à combattre genereuſe-
» ment, & à éviter d'être ſurpris.
Enſuite Xénophon ſe leva. Il n'avoit rien negligé de ce qui pouvoit contribuer à ranimer la confiance des ſoldats, toujours plus ſenſibles à ce qu'ils voyent qu'à ce qu'ils entendent. Il avoit pris un habit plus convenable à un triomphateur qu'à un combattant, croyant, dit-il, qu'il lui convenoit également d'être paré ſoit qu'il gagnât la bataille ou qu'il y trouvât une mort glorieuſe ; & d'un air martial il harangua l'armée en ces termes :

» Ce que Cléanor vient de dire
» de la perfidie & de l'impieté des
» Barbares vous eſt aſſez connu,
» & il faudroit n'avoir point de
» cœur pour traiter avec eux après
» le mémorable exemple de nos
» Strateges. Mais ſi prenant les ar-
» mes, nous courons au combat

„ & à la vengeance, nous avons
» de puissans motifs de tout es-
„ pérer des Dieux. A ces paroles
un soldat qui étoit auprès de lui
se prit à éternuer, & aussitôt tou-
te l'armée remerciant le Ciel de
l'heureux présage qu'il leur en-
voyoit, se prosterna & adora Ju-
piter avec de grands sentimens
de religion. » Vous voyez, dit Xé-
» nophon, par quel signe Jupiter
» autorise mon discours; enga-
» geons nous par vœu à lui offrir
» un sacrifice solemnel d'actions
» de graces, dès que nous serons en
» lieu de sureté. Promettons aussi
» des victimes aux autres Dieux.
» Que ceux qui sont dans cette ré-
» solution levent la main. Tous la
leverent; & Xénophon reprenant
son discours: » Je disois, ajouta-
» t-il, que tout nous inspire la con-
» fiance. Nous avons gardé la foi
» des traités & des sermens, nos
» ennemis l'ont violée. Les Dieux

» sont donc de nôtre côté. Nous
» pouvons les regarder comme
» ennemis des Perses & comme
» nos confederés. Et ne sçavent-
» ils pas quand ils veulent, abattre
» les plus fieres puissances & exal-
» ter les plus foibles ? Je vais vous
» rappeller quels périls nos peres
» ont surmonté. Vous verrez ce
» que peut la valeur, & ce que
» nous devons être. Les Perses
» ayant armé contre Athenes tou-
» tes les nations qui leur sont assu-
» jetties, les Atheniens oserent leur
» aller donner bataille, après
» avoir promis à Diane autant de
» chevres qu'ils tueroient de Bar-
» bares. Ils ne trouverent pas assez
» de chevres pour acquitter leur
» vœu, & il fut résolu par suplé-
» ment d'en immoler cinq cens
» chaque année, ainsi qu'Athenes
» l'observe encore aujourd'hui.
» Xercès ayant fait ensuite une ir-
» ruption dans la Grece avec une

» armée dont on ne pouvoit sup-
» puter le nombre, nos Peres vain-
» quirent par terre & par mer les
» Peres de nos ennemis. Les tro-
» phées de ces mémorables victoi-
» res subsistent encore, & le plus
» beau de tous, c'est la liberté dans
» laquelle la Grece vous a nourris.
» Elle ne vous a point appris à
» adorer un homme, mais les
» Dieux immortels. Tels ont été
» vos Peres, & la bataille que vous
» avez gagnée depuis peu de jours
» fait voir que vous n'avez pas dé-
» generé. Que ne ferez-vous pas
» pour vous après avoir tant fait
» pour Cyrus ? Si la prémiere fois
» que vous vous étes battus contre
» les Perses, leur grand nombre
» n'a pû ralentir cette valeur que
» vos ayeuls vous ont transmise
» avec leur sang, appréhenderez-
» vous aujourd'hui de tels enne-
» mis que vous sçavez ne pou-
» voir soutenir votre premier feu ?

» Qu'importe que les Barbares at-
» tachés à Cyrus nous ayent aban-
» donné ? Ne les vîtes vous pas lâ-
» cher le pied dans la derniere ac-
» tion ? Et de telles troupes qui ne
» sont bonnes qu'à fuir, ne sont-
» elles pas mieux dans l'armée en-
» nemie que dans la notre ? Il est
» vrai que nous n'avons point de
» Cavalerie, mais dix mille Cava-
» liers ne sont que dix mille hom-
» mes. Jamais la fougue d'un che-
» val n'a tué personne. Nous som-
» mes bien plus fermes sur nos
» pieds que ces Cavaliers chan-
» celans, qui ne tirent d'autre
» avantage de leurs chevaux que
» d'être plus legers à la fuite. Tis-
» sapherne ne nous guidera plus,
» & ne nous fournira plus des vi-
» vres ; mais il vaut bien mieux
» avoir des guides qui partagent
» nos périls, & qui nous répon-
» dent de leur fidelité sur leur tête,
» que de se livrer à la foi d'un par-

» jure : & pour des vivres, il nous
» eſt plus facile d'en avoir à la
» pointe de l'épée que d'en ache-
» ter. Mais comment, me direz-
» vous, traverſer les fleuves ? Et
» quoi de plus facile que de re-
» monter vers leur ſource, & les
» traverſer à gué ſans avoir de l'eau
» juſqu'au genoüil ? Mais quand
» nous ne pourrions les paſſer, man-
» querions-nous de reſſource ? Ne
» valons-nous pas mieux que les
» Peuples de Myſie, de Pyſidie,
» & de Licaonie ? Après avoir ſe-
» coué le joug du grand Roi, ils
» occupent tranquillement les plus
» belles Provinces de l'Empire
» des Perſes ; ils fortifient leurs
» Villes, ils font des courſes dans
» tout les païs voiſins ; je crois mê-
» me qu'il ne convient pas de té-
» moigner tant d'empreſſement
» pour notre retour, & qu'il vaut
» mieux feindre d'être dans la ré-
» ſolution de nous établir ici. Et

» le Roi qui pour obliger les Myſiens à ſortir de ſon Empire leur donneroit tous les guides & tout l'équipage qu'ils voudroient, quand même ils exigeroient des chars à quatre chevaux, nous feroit des offres bien plus conſidérables, s'il nous voyoit déterminés à fixer notre demeure dans le cœur de ſes Etats. Mais ſi nous y goûtions une fois l'abondance & l'oiſiveté, ces belles & grandes Perſiennes nous feroient bientôt oublier la Grece, & il en feroit de nous comme des Lotophages. Il vaut mieux penſer à revoir nos compatriotes, & à leur dire que s'ils ſont pauvres, c'eſt leur faute, & qu'il ne tient qu'à ceux qui n'ont point d'héritage d'en acquérir ici avec leurs armes. Il faut donc regler l'ordre de notre marche, & d'abord il me paroît qu'il convient de brûler cette grande

» quantité de Chars qui ne ſont
» bons qu'à nous retarder. Je dis
» de même de nos tentes & de no-
» tre bagage dont nous ne devons
» retenir que le pur néceſſaire.
» Tous les biens des vaincus paſ-
» ſent au vainqueur. Une bataille
» gagnée nous dédommagera de
» tout, & le bagage des ennemis
» ſera le notre. J'oubliois le point
» principal : c'eſt que les Perſes
» n'ont pas oſé nous attaquer tant
» qu'ils nous ont vû conduits par
» d'habiles Strateges ; mais aujour-
» d'hui qu'ils croyent l'armée dans
» une eſpéce d'anarchie, ils eſpé-
» rent d'en triompher. Il faut donc
» que les nouveaux Strateges ſoient
» plus abſolus & plus vigilans que
» ceux que nous regrettons. Il faut
» qu'on leur obéiſſe avec plus de
» ſoumiſſion, ce qui s'exécutera, ſi
» vous permettez à tout ſoldat de
„ porter la main ſur le rebelle qui
„ refuſeroit d'obéir ; & nos enne-

„ mis s'appercevront que nous „ avons recouvré plusieurs Cléar- „ ques. Si ce que j'ai dit est bien, „ autorisez-le par votre consente- „ ment. Si le moindre soldat trou- „ ve mieux, qu'il ne craigne pas „ de le proposer.

„ S'il faut ajoûter quelques nou- „ velles Ordonnances, on pourra „ le faire, dit Chérisophus, mais „ commençons par ratifier tout ce „ que Xénophon a proposé. Aussi-tôt tous les soldats leverent la main, & Xénophon qui ne se lassoit point de parler, & qu'on se lassoit encore moins d'entendre, acheva de rendre l'armée docile à ses impressions.

„ Je sçai, leur dit-il, qu'à vingt „ stades d'ici nous trouverons des „ Villages très-abondans. Les en- „ nemis nous harcelent dans no- „ tre marche, à peu près comme „ des chiens qui ne s'approchent „ que pour aboyer. Notre retraite

„ sera plus sûre, si nous formons
„ un bataillon quarré, au centre
„ duquel sera le bagage. Prenons
„ nos rangs dès cette heure, afin
„ que quand l'ennemi paroîtra il
„ ne nous reste plus qu'à le battre.
„ Il me paroît qu'il faut ceder la
„ place d'honneur à Chérisophus.
„ Puisqu'il est Lacédémonien, il
„ convient qu'il marche à notre
„ tête. Deux des plus anciens Stra-
„ teges seront sur les aîles. Tima-
„ sion & moi comme les plus jeu-
„ nes, fermerons le bataillon.
Tous levérent la main en signe
de ratification. „ Il ne nous reste
„ donc plus, dit Xénophon, qu'à
„ faire ce qui a été résolu. Qui veut
„ revoir sa patrie, qui veut con-
„ server ses jours, qui veut s'enri-
„ chir des dépouilles de l'ennemi,
„ n'a qu'à ranimer sa valeur? Les
sentimens qui rendoient ce dis-
cours si animé passerent dans le
cœur de tous les soldats. Aussitôt

ils allérent brûler leurs Chariots, leur tentes, & tout ce qu'il y avoit de ſuperflu dans le bagage; ils donnoient des hardes à ceux qui en manquoient, & ils jettoient dans le feu toutes celles dont ils pouvoient ſe paſſer.

Les Perſes incertains ſur ce qu'ils avoient à faire, envoyerent le Satrape Mitridate qui avoit ſervi ſous Cyrus, pour ſonder les diſpoſitions des Grecs. Il s'avança ſuivi ſeulement de trente chevaux, & il dit aux Strateges que comme créature de Cyrus il vouloit courir le même ſort que l'armée Grecque, & ſe retirer avec elle. Chériſophus, après avoir conſulté les Strateges, répondit au Satrape; que l'armée ſe retireroit paiſiblement ſi on ne s'oppoſoit pas à ſon paſſage, & que ſi on le lui diſputoit, elle ſçauroit ſe l'ouvrir. Mitridate s'efforça de prouver qu'elle ne pouvoit arriver en Grece mal-

gré le Roi, ce qui fit ouvrir les yeux sur le vrai motif de son message, & il fut résolu de ne plus écouter les Perses, & de ne plus recevoir d'Envoyé ni même de Héraut de leur part.

Les Grecs persuadés qu'ils avoient par toute terre une supériorité naturelle sur les Barbares, marchoient avec confiance. Leur Phalange qui faisoit face de tous les côtés sembloit défier l'ennemi. D'abord ils traverserent le fleuve Zathis, & ils s'avançoient dans la plaine, quand ils virent reparoître Mitridate à la tête de deux cens chevaux & de quatre cens archers ou frondeurs, qui feignoit de s'avancer comme ami; mais dès qu'il fut à la portée du trait, ses archers firent leur décharge, & toute l'arriere-garde en fut incommodée. Les arcs des Crétois ne portoient pas aussi loin que ceux des Barbares, & on essuya leurs traits sans

leur en lancer ; mais Xénophon impatient d'en venir aux mains, donna sur eux avec son arriere-garde. Aussitôt les Barbares prirent la fuite, & comme ils étoient armés à la legere, les Grecs ne pûrent les atteindre. La Cavalerie Persienne qui sçavoit décocher ses traits par derriere, blessoit ceux qui étoient les plus ardens à la poursuivre, & tout l'effort de Xénophon ne servit qu'à retarder la marche de l'armée, qui n'arriva qu'au coucher du soleil au Village où elle avoit projetté de passer la nuit.

Chérisophus, & les plus anciens Strateges, représenterent à Xénophon qu'il s'étoit exposé à pure perte. Il avoua qu'il avoit failli, mais il sût mettre sa faute à profit. „ Les Dieux, dit-il, nous ont fait „ voir par ce revers, ce dont nous „ manquons pour assûrer notre re- „ traite. Puisque les Perses peu-

„ vent nous harceler ſans s'expo-
„ ſer aux traits de nos Crétois, il
„ nous faut quelques frondeurs &
„ quelques chevaux qui leur don-
„ nent la chaſſe. Nous avons dans
„ l'armée pluſieurs Rhodiens bien
„ plus habiles frondeurs que les
„ Barbares, parce qu'au lieu de
„ pierres telles que lancent les
„ Perſes, ils jettent de petites ba-
„ les de plomb ; faiſons-en un
„ corps, où nous admettrons ceux
„ qui ont du goût pour cette ar-
„ me. J'ai quelques chevaux dans
„ le bagage, il y en a de Cléarque,
„ d'autres que nous avons pris aux
„ ennemis ; choiſiſſons les meil-
„ leurs, & formons un petit eſ-
„ cadron. On applaudit à la pen-
ſée de Xénophon, qui n'en fut que
plus eſtimé des Strateges après
l'aveu ingenu qu'il venoit de leur
faire. Dès la nuit on fit un corps
de deux cens frondeurs, & le jour
ſuivant on donna des chevaux &
des

des cuiraſſes à cinquante ſoldats, & on choiſit Lycius Athenien pour leur *Hyparque*.

Ce nouveau renfort étoit néceſſaire pour traverſer avec quelque ſûreté une vallée où l'on craignoit d'être aſſailli par les Barbares. On ne les apperçut qu'après en être ſortis. Mitridate fier de ſes ſuccès, qu'il groſſit à Tiſſapherne, lui dit qu'il ne demandoit que mille chevaux & quatre mille archers ou frondeurs pour lui amener tous les Grecs. Il s'avançoit à la tête de cette petite armée, croyant faire ſa décharge ſans s'expoſer. Dès qu'il eut lancé quelques traits, le Cavaliers de Lycius au prémier ſignal de la trompette donnêrent bruſquement ſur l'eſcadron des Barbares, qui ſans les attendre s'enfuit à bride abatue & deſcendit dans la vallée. Les archers & les frondeurs de Mitridate ne firent pas mieux que

ſa Cavalerie. Les Grecs augmentêrent la leur de dix-huit chevaux qu'ils prirent aux Perſes. Ils tuêrent pluſieurs de leurs archers, dont ils rendirent les cadavres affreux en leur faiſant diverſes meurtriſſures, afin que les Barbares ne puſſent les regarder ſans effroi.

Les Grecs après avoir mis l'ennemi en fuite, continuerent leur marche, & ils arriverent au bord du Tigre, où ils virent la fameuſe Ville de Lariſſe, ancienne Colonie des Theſſaliens, ainſi que le nom l'atteſtoit, & que les ſçavans de l'armée d'Alexandre le reconnurent enſuite à des indices bien plus certains. Elle avoit deux lieues de circuit. Ses murs reſſembloient à ceux de Babilone, & quand les Perſes firent la conquête de la Médie, Lariſſe fut la Ville où ils eſſuyerent plus de réſiſtance. On voyoit auprès de ſes murs une Pyramide dans le goût de

celles d'Egypte, de deux cens pieds de hauteur sur cent de circonference. Les Barbares de cette contrée s'y étoient refugiés. Les Grecs qui avoient pour principe de ne point nuire à ceux qui ne s'opposoient pas à leur marche, la continuêrent tranquillement, & arrivêrent à Mespila, Ville dont les débris marquoient encore la magnificence de l'Empire des Medes. On y voyoit des murs d'Iene, pierre bleue extrêmement polie, élevés de cinquante pieds. La Reine de Médie se refugia dans cette place aprês la chute de cet Empire, & jamais les Perses ne s'en seroient rendus maîtres, si une terreur soudaine dont on ne connut d'autre cause que la colere des Dieux, ne fût entrée dans le cœur des habitans. Ce seroit peu connoître Xénophon que de le croire capable de donner pour des verités, des traditions in-

certaines ; & c'eſt par de pareils textes qu'il faudroit rectifier l'ancienne Hiſtoire, & non par l'autorité d'Herodote ou de Cteſias, qui ſur les Antiquités des Perſes & des Medes, ſont auſſi peu croyables que les Poëtes ſur les anciens Héros de la Gréce, au raport d'un des plus judicieux Critiques de l'Antiquité.

La déroute de Mitridate avoit fait connoitre à Tiſſapherne qu'il n'étoit pas facile de vaincre les Grecs, & que tout ce qui lui étoit permis de tenter, c'étoit de les opprimer par la multitude. Il fit un ſeul corps d'armée de ſes troupes, de celles d'Orontas gendre du Roi & Satrape d'Armenie, de celles d'Ariée, & de celles du frére naturel d'Artaxerces. Il ſe mit à leur tête ; & les Grecs le voyant venir ne furent point ſurpris du nombre de leurs ennemis, & encore moins de leur lâcheté,

Tiſſapherne ſans oſer s'approcher ſe contenta de faire une décharge de traits & de pierres. Les Rhodiens & les Crétois bien plus habiles que les Perſes à manier l'arc & la fronde, firent leur décharge à leur tour, & Tiſſapherne ſe mit auſſitôt hors la portée de leurs coups. Son armée s'empreſſa de reculer avec lui, & ne ſuivit plus les Grecs que de loin en loin; ils trouverent des vivres, des arcs & du plomb dans les Villages où ils paſſerent la nuit. Les Perſes paroiſſoient ſe contenter d'être ſpectateurs de leur retraite.

A la contenance des ennemis, les Strateges Grecs comprirent qu'il ne ſeroit guére queſtion de combattre, & qu'ils ne devoient penſer qu'à la célerité de leur marche; & comme un bataillon quarré ſe meut difficilement dans les païs montagneux, & que pour

paſſer des ponts ou des défilés, il faut le retrécir, ce qui ne peut ſe faire ſans confuſion, on rangea l'armée ſur deux colomnes, & on plaça dans l'intervalle un corps d'Infanterie légere de ſix cens hommes diviſés en compagnies qui filoient ſur les flancs ou à la queue quand les colomnes ſe reſſerroient, & qui étoient toujours prêtes à courir où il falloit du ſecours. Les Grecs marcherent quatre jours ſans rien rencontrer qui méritât leurs regards. Au cinquiéme ils apperçurent une Maiſon Royale ſituée à la croupe d'une montagne. On y arrivoit par une chaîne de pluſieurs côteaux où la Cavalerie des ennemis ne pouvoit être d'aucun uſage; mais les Grecs furent fort incommodés par l'Infanterie Perſienne qui s'étoit logée ſur la montagne, & qui les harcelloit quand il falloit deſcendre d'un côteau pour monter l'au-

tre. Les Satrapes faisoient avancer à coups de foüet les soldats toujours effrayés à la vûë des Grecs. Mais la superiorité du terrain suppléoit au défaut du cœur; les pierres & les traits lancés des montagnes ne partoient qu'à coup sûr. Les Archers Grecs qui n'avoient pas assez d'espace pour s'étendre, étoient obligés de se confondre parmi les Oplites; & si les Oplites vouloient s'avancer, les Perses se déroboient d'abord à leurs poursuites, & revenoient après à la charge. Mais ils ne pûrent empêcher les Grecs de traverser trois de ces côteaux, & d'arriver dans un Village où le Satrape de la Province tenoit ses Magazins de vivres. Les Grecs y demeurerent trois jours, pendant lesquels on distribua huit Médecins dans divers quartiers pour avoir soin des blessés. Plusieurs étoient hors d'état de marcher, & les soldats

avoient eu l'humanité de les porter, ne voulant pas abandonner leurs Compatriotes à des Barbares qui ne connoissoient pas les loix de la guerre. On avoit même ramassé les boucliers & les armes des blessés, pour ôter aux Perses tout ce qui pouvoit flatter leur orgueil. Tissapherne quitta la montagne & s'approcha du Village où étoient les Grecs; mais ils lui firent sentir par une sortie que ce n'étoit point en rase campagne qu'il falloit les attendre. Il se retira à plus de soixante stades.

Les Grecs marcherent trois jours sans appercevoir les Barbares. Ils s'étoient allés emparer de la croupe d'une montagne où il falloit que l'armée Grecque passât pour descendre dans la plaine. Elle les découvrit le quatriéme jour sur une hauteur, & Chérisophus fit appeller Xénophon. Il comprit ce que ce Stratege attendoit de

sa

ſa valeur, & il s'offrit à aller chaſſer les Barbares de ce poſte, dont il falloit abſolument s'aſſurer. Chériſophus qui ne pouvoit confier l'honneur de l'armée en de plus ſûres manis, lui donna un détachement conſiderable. Xénophon impatient de ſe ſignaler, ſe met à leur tête; il diſoit à ſes ſoldats en les conduiſant, que c'étoit par ce dernier combat qu'ils alloient s'ouvrir le chemin de la Gréce, & il la leur faiſoit en quelque maniere entrevoir. »Vous en parlez à l'aiſe, » lui répondit un ſoldat de Sycione libre juſqu'à la licence : vous » étes à cheval, & il faut que je » marche accablé du poids de » mon bouclier & de mes armes. Auſſitôt Xénophon deſcend de cheval, y fait monter le Sycionien, dont il prend le bouclier; & ſans paroître ſe reſſentir du poids de ſa cuiraſſe, il double le pas, & il exhorte ſes ſoldats à le

ſuivre. Ils le vengerent à l'inſtant de l'impudence du Sycionien, qu'ils renverſerent du cheval, & qu'ils forcerent de réprendre le bouclier & de marcher.

L'armée Grecque animoit de la voix les ſoldats de Xénophon, & quoique l'accès de la montagne fût fort eſcarpé, ils s'avançoient avec une célerité incroyable. Les Barbares effrayés jetterent de grands cris, & prirent la fuite dès qu'ils virent les Grecs à portée de les attaquer. Toute l'armée Grecque deſcendit dans la plaine, & quelques ſoldats s'étant écartés pour courir au pillage, les Barbares ſurvinrent à la fin du jour, en tuerent quelques-uns, & mirent le feu à pluſieurs Villages.

Les Grecs s'étant raſſemblés dans leur Camp: „ Vous voyez, „ leur dit Xénophon, que le païs „ eſt à nous de l'aveu même des „ Barbares. Ils y exercent des hoſ-

„ tilités qui nous étoient interdi-
„ tes, & ils le traitent en païs en-
„ nemi. Mais s'il y a des vivres
„ quelque part, nous sçaurons bien
„ les trouver. Il me paroît, ajou-
„ ta-t'il se tournant vers Chériso-
„ phus, que nous devrions garan-
„ tir de ces incendiaires les ha-
„ bitans de cette contrée. La seu-
„ le voye d'empêcher les Bar-
„ bares de continuer ces incen-
„ dies, répondit Chérisophus, c'est
„ de brûler le païs nous même.
Chaque jour annonçoit quelque nouvelle difficulté. La plaine étoit fermée par une chaîne de montagnes d'une hauteur prodigieuse ; & le Tigre qu'on côtoyoit étoit si profond, que les plus hautes piques ne trouvoient pas le gravier. On n'avoit point de bâteaux, & il paroissoit impossible de jetter un pont. Mais un soldat Rhodien suggera le dessein d'une machine sur laquelle quatre mille hommes, di-

ſoit-il, pourroient paſſer enſembler. Il ne demandoit que deux mille Outres, qu'il étoit facile d'avoir en écorchant les beſtiaux qu'on voyoit dans la plaine. Il prétendoit lier ces Outres, y ſuſpendre par des cables des pierres qui ſerviroient d'ancre, les attacher au bord du fleuve par les deux extremités, & couvrir les Outres de faſcines & de terre afin qu'on ne gliſſât point. Il aſſûroit que chaque Outre avoit la force de ſoûtenir deux hommes, & qu'il étoit aiſé d'en faire l'épreuve. Le deſſein parut hardi & bien imaginé; mais la Cavalerie Perſienne qui bordoit le rivage oppoſé, le rendoit abſolument impraticable.

Les Strateges délibererent de prendre une autre route, & les Barbares voyant qu'ils ſe détournoient du chemin qu'ils avoient d'abord pris, ne ſçavoient où ils

prétendoient aller. Les Grecs ne le sçavoient pas mieux eux-mêmes ; & après avoir interrogé séparément leurs prisonniers, ils sçurent que la route du Midi conduisoit à Babilone, celle de l'Orient à Suze, celle de l'Occident à la Mer Egée, & celle du Nord aux Montagnes des Cardouques, peuples sauvages, mais belliqueux & indomptés, qui avoient ruiné une armée de six vingt mille hommes que le grand Roi avoit envoyée pour les réduire, sans qu'un seul se fût sauvé pour annoncer le détail de cette défaite. Qu'après avoir traversé ce païs barbare, on entroit dans les fertiles plaines de l'Armenie. Le Tigre qu'on ne pouvoit passer fermoit la route de l'Occident. Les Strateges crurent qu'il falloit aller par le Nord traverser l'Armenie presque contigue à la Mer du Pont, qui les conduiroit en la côtoyant jusques

à Bysance. Ils s'assurerent de la protection des Dieux par des sacrifices, & ils donnerent ordre aux soldats de se tenir prêts à partir au premier signal.

Les Grecs, pour cacher leur marche, décamperent pendant la nuit; & dès l'aurore Chérisophus étoit sur les premiers côteaux avec l'Infanterie légere. Xénophon le suivoit à la tête des Oplites, qui étoient le corps le plus redoutable aux Perses. Ceux-ci n'osérent pas les poursuivre. Dès que les Cardouques apperçurent l'Infanterie légere, ils prirent la fuite avec leurs femmes & leurs enfans. Les Grecs les appelloient, & leur témoignoient par leur ton de voix & par leurs gestes qu'ils venoient comme amis. Ils s'étoient flattés qu'ils n'auroient pas de peine à obtenir le passage d'un peuple ennemi du grand Roi. Mais leur retraite ne devoit être

qu'un enchaînement de combats. Les Cardouques paroissoient méprisér leurs prieres, & ne répondoient rien. Chérisophus logea ses troupes dans les premiers Villages qu'il rencontra, où elles ne firent nul dégât. L'arriere-garde de Xénophon fut extrêmement fatiguée de sa marche, la pesante armure des Oplites les accabloit dans ces lieux escarpés à travers desquels il leur fallut tout le jour monter & descendre. Ils arrivoient au Village, où ils se devoient loger, quand quelques Cardouques qui s'étoient rassemblés sur une de leurs Montagnes, firent sur eux une rude décharge. L'arc de ces Barbares étoit si grand, qu'ils le bandoient avec le pied, leurs traits aussi longs que les javelots, étoient fort acerés & lancés avec tant de force, que nulle cuirasse ne pouvoit les amortir. Heureusement pour les Grecs,

ces Barbares étoient en petit nombre, & ils ne donnerent que sur l'extrêmité de l'arriere-garde; aussi n'y eut-il que peu de morts & quelques blessés. Mais si l'attaque eût commencé plutôt & qu'il y eût plus d'assaillans, Xénophon eût été contraint de plier.

La nuit survint, pendant laquelle les Cardouques allumerent de grands feux: Ils se regardoient les uns les autres, étonnés sans doute de la fiere résolution de ces inconnus, qui vouloient franchir des lieux si perilleux. Les Strateges connurent combien il leur seroit difficile de s'ouvrir une route à travers de tels païs & de tels hommes; qu'il falloit avec eux bien d'autres précautions qu'avec les Perses, & que l'armée avoit besoin de toute sa valeur. En conséquence de ces réflexions, il fut résolu d'abandonner le peu de bagage qui restoit, & de laisser les

prisonniers, qui n'étoient bons qu'à retarder la marche, à consumer des vivres, & à occuper inutilement les soldats préposés à les garder. L'ordre fut publié dès le point du jour, & les Strateges s'étant placés dans un defilé, où l'armée passa en revûe, ôtoient à chaque soldat ce qui n'étoit bon qu'à le charger d'un poids inutile. Mais par une lâche condescendance, ils laissoient les belles captives à ceux qui en étoient trop épris.

Les Cardouques parurent, & il ne fut plus possible d'avancer un pas sans qu'il en coûtât un combat. Le jour suivant la pluye rendit la marche encore plus difficile. Les Grecs manquoient de vivres, & ils se hâtoient d'arriver dans quelque Village. Ils falloit passer dans des lieux fort étroits, & les Cardouques répandus à droit & à gauche harcelloient l'armée

& la serroient de près. Si les Grecs s'écartoient pour les poursuivre, ces Barbares qui connoissoient tous ces defilés & tous ces rochers, n'avoient pas de peine à se mettre à couvert, & revenoient ensuite à la charge. Chérisophus qui étoit à la tête avec ce qu'il y avoit de plus leste, s'arrêtoit de tems en tems pour attendre les Oplites de l'arriere-garde; mais enfin lassé d'attendre, malgré l'avis de Xénophon, qui le vouloit à portée de donner du secours, il continua sa marche, & l'arriere-garde assaillie de toutes parts fut fort maltraitée. On y perdit un Lacédémonien & un Arcadien, qui s'étoient distingués par leur valeur.

Malgré ces obstacles, l'armée arriva dans une plaine, où elle pouvoit camper commodément. Xénophon fit des reproches à Chérisophus de sa précipitation.

„ Où m'avez-vous réduit, lui dit-
„ il, je viens de perdre deux hom-
„ mes que je ne sçaurois trop re-
„ gretter, & je n'ai pû leur pro-
„ curer la sepulture ? Voyez ces
„ hautes montagnes, lui répondit
„ Chérisophus, remarquez ce che-
„ min droit qui va y aboutir, ne
„ faut-il pas que je me hâte d'y ar-
„ river, avant que les Barbares
„ que vous appercevez occupent
„ le sommet : mes guides préten-
„ dent qu'il n'y a pas d'autre route,

Xénophon venoit de faire deux prisonniers, qu'il conservoit pour s'instruire des chemins; on les interrogea séparément: le premier auquel on s'adressa s'opiniâtra au silence, les menaces & les tortures ne purent lui arracher le moindre indice : on le fit mourir en présence du second, qui déclara que ce qui avoit forcé son compagnon au silence, c'est que son gendre & sa fille demeuroient sur

le chemin qu'il falloit indiquer ; que les bêtes de charge pouvoient y passer, mais qu'il étoit commandé par une hauteur.

Les Strateges en instruisirent l'armée, & ils dirent qu'il ne tenoit qu'à ceux qui aimoient le péril & la gloire d'aller se saisir de ce poste important. Aussitôt la commission fut briguée & confiée à Agasias de Stymphalie, & à deux autres adjoints, à qui leurs exploits précédens donnoient droit d'y aspirer. On leur donna deux mille soldats, & on leur recommanda de sonner de la trompette dès qu'ils seroient arrivés. Ils marcherent sur la foi du prisonnier de Xénophon qui leur servoit de guide, & après un long circuit, ils rencontrerent un corps de garde de Cardouques auprès d'un grand feu. Ils l'attaquent, & les Cardouques ne prennent la fuite qu'après avoir vû tomber plusieurs

des leurs. Alors les Grecs ſes crurent maitres du poſte qu'ils vouloient occuper, mais il falloit d'autres travaux pour y arriver, & d'autres combats pour s'en ſaiſir.

Il y avoit une éminence au deſſus d'eux, où ils ne pouvoient aller que par un ſentier gardé par les Cardouques. La nuit qui s'approchoit ne permettoit pas d'aller plus loin. Un brouillard épais qui ſurvint le jour ſuivant couvrit la marche des Grecs : ils ſurprirent les Cardouques par une attaque inopinée, & les mirent en déroute. Mais ces Barbares étoient ſi agiles à la courſe, qu'il n'y en eût pas un ſeul de tué. Les Grecs prirent la précaution de ſonner de la trompette en commençant l'attaque, pour faire avancer les troupes de Chériſophus dont ils pouvoient avoir beſoin. A ce ſignal toute l'Infanterie légere ſe mit en mouvement, elle montoit par les

lieux les plus escarpés. Les soldats s'aidoient les uns les autres de leur pique qu'ils se tendoient mutuellement ; & l'avant-garde joignit enfin le détachement d'Agasias.

Il s'en falloit bien que l'arriere-garde de Xénophon s'avançât avec la même célerité, le bêtes de charge ne pouvoient aller par les sentiers. Il fallut choisir une route plus unie, mais plus longue. Les Barbares du haut des montagnes faisoient rouler sur elles de grands quartiers de pierre. Ils tomboient sur le roc, & se brisoient en plusieurs éclats qui frapoient avec autant de force que s'ils eussent été lancés par la fronde. Les soldats moins occupés de leur marche que de leur sureté, s'écartoient de côté & d'autre. La nuit les surprit, & les Barbares ne discontinuerent point de jetter des pierres, mais elles n'incommoderent les Grecs que par le bruit.

Xénophon continua sa marche dès que le jour parut. Il apperçut les Cardouques sur un côteau qu'il lui falloit nécessairement traverser. Aussitôt les soldats s'exhortent mutuellement à donner sur les Barbares. Ils vont à l'ennemi tête baissée, & les Cardouques sans faire usage de leurs traits, ni de leurs armes, prenent la fuite. Xénophon laissa sur ce côteau un petit corps de troupes commandé par Cephisidorus Athenien, & par Archagoras d'Argos, craignant que les Cardouques ne s'en saisissent pour incommoder ses troupes quand elles en descendroient. Il lui restoit encore deux côteaux à traverser pour joindre l'avant-garde. Ces côteaux étoient occupés par les Barbares, qui à l'approche des Grecs s'enfuirent & allerent donner sur les troupes de Cephisidorus.

Cephisidorus perdit la vie en

s'opiniâtrant à défendre le poste qui lui avoit été confié. Archagoras au lieu de faire une résistance inutile, alla réjoindre Xénophon qui continuoit sa marche avec beaucoup de risque; son Ecuyer n'étoit pas à portée de le couvrir de son bouclier, & les Barbares faisoient des décharges continuelles; mais ils ne purent empêcher l'arriere-garde de joindre Chérisophus. L'armée après avoir traversé pendant sept jours des rochers affreux, toujours harcélée par des peuples feroces, arriva enfin dans une belle plaine, où elle trouva des maisons, des rafraichissemens, sur tout du vin en si grande quantité, qu'on en avoit rempli des Citernes. En quittant le païs des Cardouques, on leur rélâcha leurs prisonniers, & on obtint en échange d'enlever les morts, ausquels on rendit les honneurs funebres avec les cérémonies

nies que les circonſtances permirent.

Il ne fallut pas un long repos pour faire oublier à l'armée les périls qu'elle avoit ſurmontés ; ils avoient augmenté dans le cœur de tous les ſoldats l'eſpérance de revoir la Grece, & c'étoit cette eſpérance qui ranimoit leurs forces. Ils voyoient les plaines de l'Armenie, mais l'entrée en paroiſſoit interdite par le Centrites ? fleuve large de deux cens pas dont les eaux ſe jettent dans un Lac d'une grande étenduë. La largeur du Centrites fit croire qu'il n'étoit pas profond, & on réſolut de le paſſer à gué ; mais une armée arriva pendant la nuit pour en défendre les bords. Le Satrape Orontas, réſolu de fermer le chemin aux Grecs, avoit ſoudoyé les Mygdoniens & les Chaldéens peuples libres & belliqueux qui portoient de grandes targes d'ozier. Dès le

point du jour les Grecs virent le rivage opposé bordé d'une longue file de Cavalerie, & une armée nombreuse à quatre cens pas au delà du fleuve. Leur résolution n'en fut point ébranlée; ils entrerent dans le Centrites, & après s'être avancés quelques pas ils le trouverent beaucoup plus profond qu'ils ne se l'étoient imaginé. Les soldats avoient de l'eau jusqu'aux aisselles, & les cailloux dont le fleuve étoit plein rendoient leur marche mal assurée. Leurs boucliers & leurs armes donnoient prise au courant, & s'ils les élevoient sur leur tête, ils étoient exposés sans défense aux traits des ennemis. Il fallut reculer, & en regagnant le rivage, ils virent sur les montagnes qu'ils venoient de quitter un corps considérable de Cardouques.

Les Grecs ne s'étoient pas encore trouvés dans une situation si

dangereuse. Ils se voyoient arrêtés par un grand fleuve & par une armée. Ils avoient à dos des ennemis redoutables. Ils ne pouvoient ni avancer, ni reculer sans s'exposer à une perte certaine. Ils passerent le reste du jour & la nuit dans les perplexités qu'inspire la présence d'un péril dont on ne voit pas l'issue. Mais Xénophon qui avoit tout pris de Socrate jusques à la superstition, s'éveilla plein de confiance croyant que les Dieux l'avoient assuré de leur protection par un songe. Il s'étoit senti lié de chaînes, qui se rompant d'elles-mêmes le laissoient en liberté. L'interprétation n'étoit pas difficile. Dès le point du jour il fit part à Chérisophus, & du songe & des espérances qu'il lui inspiroit. Le Lacédémonien, ou crédule, ou feignant de l'être, offrit aussitôt un sacrifice auquel les Stratèges assisterent, & on trouva les

auſpices très-favorables.

Les lueurs d'eſpérance qu'on apperçut dans les victimes, & plus encore la crainte d'avoir affaire de nouveau avec les Cardouques, dont on avoit eu plus à ſouffrir que de toutes les armées du grand Roi, firent prendre la réſolution de tenter une ſeconde fois le paſſage du fleuve. On donna ordre aux troupes de répaître, & pendant que Xénophon dînoit, deux jeunes ſoldats demanderent à le voir. On ſavoit qu'il étoit acceſſible à toutes les heures, & qu'il aimoit à interrompre & ſes repas & ſon ſommeil pour donner ſes ſoins à l'armée. Ce jeunes ſoldats lui dirent que s'étant écartés, ils avoient apperçu au delà du fleuve, des Barbares de cette contrée qui cachoient des hardes dans un antre, ce qui leur avoit fait préſumer qu'il y avoit un gué ; que le rivage étoit ſi eſcarpé de ce côté

là, que la Cavalerie ennemie ne pouvoit y aller; ce qui les avoit déterminés à entrer dans le fleuve; qu'ils l'avoient passé heureusement sans avoir de l'eau que jusqu'à la ceinture. Aussitôt Xénophon leur ordonna de répandre des libations à l'honneur de ces Dieux propices qui frayoient un chemin à l'armée, espérant qu'ils acheveroient d'accomplir tout ce qu'ils avoient annoncé par le songe. Il conduisit les deux soldats à Chérisophus, qui sur leur récit rendit aux Dieux des actions de grace. Il fut résolu de profiter de la faveur du Ciel, & de suivre promptement la route qu'il indiquoit.

L'armée s'avança vers le gué, & la Cavalerie ennemie l'observoit du rivage opposé. Les Devins jetterent dans le fleuve les Victimes qu'ils venoient d'égorger, publiant qu'ils n'y voyoient

que d'heureux préſages. Chériſophus couronné de fleurs entra dans l'eau à la tête de l'Infanterie légere & du petit eſcadron de Cavalerie; le bagage devoit paſſer après lui, & enſuite Xénophon avec les Oplites, diſpoſé à répouſſer les Cardouques, dont on prévoyoit une attaque. Les ſoldats en entrant dans le fleuve commencerent à chanter un hymne, & les femmes ( car il y avoit beaucoup de Courtiſanes dans le bagage ) leur répondoient, & faiſoient une eſpéce de chœur. La Cavalerie ennemie n'avoit pû aller juſqu'au bord, qui étoit trop eſcarpé. Les traits qu'elle lança ne pouvoient atteindre les Grecs.

Xénophon voyant que Chériſophus touchoit le rivage, prit le chemin du gué où l'on avoit tenté inutilement de paſſer; & la Cavalerie ennemie craignant de ſe voir enfermée par les Grecs, ſi

Xénophon traverſoit le fleuve de ce côté-là, prit auſſitôt la route des montagnes. Chériſophus détacha après elle l'Hyparque Lycius avec ſes Cavaliers, & quelques Peltaſtes, & avec le reſte de ſes troupes il alla droit au corps d'armée des Barbares placé ſur une chauſſée à quatre cens pas du fleuve. Les Barbares voyant la déroute de leur Cavalerie, qui fuyoit devant un petit détachement de l'armée Grecque, n'oſerent pas attendre Chériſophus; & il ſe vit maitre de la plaine.

Xénophon voyant que tout ſuccédoit à ſouhait, & que ſa fauſſe marche avoit trompé la Cavalerie des Barbares, retourna ſur ſes pas, pour faire paſſer le bagage. Il adoſſa ſes troupes contre le fleuve, & fit pluſieurs petits corps de vingt-cinq hommes, qui devoient s'avancer pour repouſſer les Cardouques, dès qu'ils deſcendroient

de leur montagne. Chérisophus; qui étoit hors d'insulte, envoya une partie de ces troupes à Xénophon, qui les voyant entrer dans le fleuve leur fit dire de ne point s'avancer jusqu'au rivage, de se ranger en deux files, afin qu'il pût passer au milieu, & de tenir leurs arcs bandés & leurs piques pointées contre l'ennemi. Après avoir ainsi pourvû à tout, il dit à ses soldats de ne point quitter leur rang en marchant dans le fleuve, de se hâter sans confusion, & de ne donner sur les Cardouques que quand ils entendroient le signal de la trompette. Il fit d'abord passer les bêtes de charge, les goujats, & les femmes. Aussitôt les Cardouques s'avancerent, jettant des traits & des pierres, & chantant des Vers barbares, peut-être à l'imitation des Grecs; mais comme ils n'avoient jamais fait la guerre que dans

dans leurs Montagnes, & qu'ils n'étoient pas assez armés pour combattre en plaine, ils furent mis en déroute avec tant de confusion, que les Grecs après avoir tous passé le fleuve, les voyoient encore fuir. L'armée étoit déja réunie vers le milieu du jour; & comme elle se trouvoit dans une plaine inhabitée, elle fit cinq parasanges le même jour pour arriver à un Bourg où étoit une Maison Royale. Elle continua sa marche pendant cinq jours sans trouver d'obstacles, passa le Tigre à sa source, & arriva à la riviere Teleboé bordée de plusieurs Villages qui lui offroient des rafraichissemens en abondance.

C'est là que commençoit l'Armenie Occidentale, gouvernée par Tiribase favori d'Artaxerces, & son premier Ecuyer. Ce Satrape, résolu de tromper les Grecs & de les perdre, parut à la tête

d'un escadron de Cavalerie, & demanda à parler aux Strateges. Il leur dit qu'il étoit prêt à leur accorder le passage & des vivres, s'ils vouloient s'abstenir de tout acte d'hostilité, sur tout des incendies. L'offre fut acceptée, & l'accord juré de part & d'autre. Tiribase en parut d'abord religieux observateur; ses troupes qui marchoient à dix stades de celles des Grecs, n'étoient pas assez nombreuses pour donner de la défiance. L'armée Grecque arriva auprès de la Maison Royale. La neige qui tomba pendant la nuit obligea à distribuer les soldats dans les Villages voisins. Ils y trouverent tout à souhait, jusqu'à des Victimes pour des sacrifices, & des vins d'un parfum délicieux.

Quelques soldats qui s'étoient écartés vinrent rapporter aux Strateges qu'à la lueur de grands feux

qui avoient paru pendant la nuit, ils avoient découvert une armée. On connut la trahiſon de Tiribaſe, on rédoubla les précautions, & malgré la rigueur de l'hyver, on prit le parti de camper. Mais il tomba pendant la nuit une ſi grande quantité de neige, que le matin on n'appercevoit pas les ſoldats qui étoient couchés. Xénophon s'étant levé des premiers, prit une coignée & abbatit des arbres. A l'inſtant pluſieurs imitèrent ſon exemple, & on alluma de grands feux. Les ſoldats, qui s'étoient pourvûs en Arabie de Myrrhe & d'huiles odoriferantes, s'en froterent, & revinrent de leur engourdiſſement. C'eût été les trop expoſer que de leur faire paſſer encore la nuit à l'air. On les logea dans des Villages, & on envoya des gens ſûrs à la découverte.

Ils revinrent avec un priſon-

nier, qui se disoit de l'armée de Tiribase; il rapporta que les Satrapes se préparoient à les arrêter à un défilé entre les Montagnes. On envoya aussitôt un détachement pour s'emparer de ce passage. Les Grecs arrivés au sommet de ces Montagnes apperçurent le Camp de Tiribase. Impatiens de se signaler, ils y accoururent, & les Barbares l'abandonnent lâchement à la premiere vûe des Grecs. Leur fuite fut si précipitée, qu'il n'y en eut que fort peu de tués. Les Grecs prirent vingt chevaux, & tous les Officiers de bouche du Satrape. Ils pillerent sa tente, où ils trouverent des lits montés sur des pieds d'argent.

L'armée se hâta de sortir de ces Montagnes, sans laisser aux Barbares le tems de se rallier; & après avoir côtoyé l'Euphrate pendant trois jours, elle passa ce

fleuve à sa source. La neige que l'on trouva au delà de l'Euphrate retarda la marche des Grecs. Un vent de bise qui s'élevoit la rendoit encore plus incommode. Mais aussitôt qu'on eût sacrifié à Borée, la bise s'appaisa. Malgré les précautions qu'on prit pour se garantir du froid, on perdit plusieurs bêtes de charge, plusieurs esclaves, & trente soldats. On en voyoit tomber plusieurs en défaillance par le chemin; ce que l'on prit d'abord pour une maladie dangereuse, mais on s'apperçut qu'il ne leur falloit d'autre remede qu'un peu de nourriture.

Après avoir marché plusieurs jours dans des deserts qui n'offroient aux yeux qu'une neige éblouissante, Chérisophus découvrit un Village, & se hâta d'y arriver. Il trouva à l'entrée des femmes qui puisoient de l'eau à une fontaine: elles demanderent

où alloient ces troupes ; l'interpréte de Chérisophus répondit en Persan que le grand Roi les envoyoit au Satrape. Elles dirent que le Satrape étoit à une parasange de là. Chérisophus les suivit, entra dans le Village avec elles, & y logea ses troupes. Mais toute l'arriere-garde, qui n'avoit pû le suivre, fut obligée de passer la nuit à l'air, sans trouver ni bois ni vivres ; & Xénophon vit mourir plusieurs de ses soldats.

Une marche aussi difficile avoit enfin épuisé leurs forces. L'éclat de la neige leur avoit offusqué la vûe. Ils avoient presque tous les doigts des pieds amortis. On remedioit au mal des yeux en y portant quelque chose de noir, & à celui des pieds en les tenant dans une perpetuelle agitation. Mais le mal le plus incurable, c'étoit l'épuisement & le découragement du soldat. Plusieurs al-

lérent ſe placer auprès d'une fontaine au tour de laquelle la neige étoit fonduë, proteſtant qu'ils n'iroient pas plus loin, & qu'ils y attendroient la mort. Xénophon inſtruit de leur deſſein, vint les exhorter à ſuivre l'armée. Il eſſaïa de leur faire apprehender les ennemis qui n'étoient pas loin, puiſqu'un détachement des Perſes venoit de ſurprendre une partie du bagage. Tous ſes diſcours ne pûrent rien ſur ces obſtinés. Il parla en Stratege, & il menaça; pour toute réponſe ils lui dirent qu'il étoit maitre de leur vie. Xénophon voyant que c'étoit fait d'eux s'ils venoient à être attaqués, choiſit ceux de ſes ſoldats à qui il reſtoit encore de la réſolution, & à leur tête alla charger les Barbares. Ceux qui n'avoient pas la force de le ſuivre, frapoient de leurs piques contre leurs boucliers. A la premiere approche des Grecs,

les Perſes prirent la fuite, & on ne les vit plus reparoître.

Xénophon ne voyoit dans le chemin que des ſoldats étendus par terre épuiſés par la fatigue, par le froid, & par le défaut de nourriture; il leur donna tous ſes ſoins; il les aſſûroit qu'il ne les abandonneroit pas. Chériſophus détacha une partie de l'avant-garde pour aider ceux qui ne pouvoient marcher, & qui étoien ten grand nombre; & toute l'armée fut réunie en un corps, & diſtribuée dans les Villages voiſins.

Tout abondoit dans ces Villages; ſept jours que les ſoldats y paſſerent en des feſtins continuels, leur firent oublier tout ce qu'ils avoient ſouffert, & les préparerent à de nouvelles fatigues. Les Maiſons étoient creuſées dans la terre, & à l'entrée, ſemblable à celle d'un puits, étoit une échelle pour deſcendre. On y voyoit

de grandes cuves de Biere ſur leſquelles l'Orge ſurnageoit. L'Hôte de Xénophon, touché de ſon humanité, lui donna le vin qu'on tenoit en réſerve; ce qui redoubla la joye des ſoldats. La liberalité du Barbare alla plus loin : il fit preſent à Xénophon de pluſieurs chevaux, qui furent diſtribués aux ſubalternes : Les chevaux étoient ſi beaux dans cette contrée, que les Perſes n'exigeoient point d'autre tribut.

Après un délaſſement auſſi néceſſaire, l'armée prit la route du fleuve Araxe qui traverſe l'Armenie de l'Occident à l'Orient, & va ſe jetter dans la Mer Caſpienne. L'Hôte de Xénophon ſervoit de guide; il donna le ſecret d'attacher des raquettes aux pieds des chevaux pour les empêcher d'enfoncer dans la neige. Mais ſur quelques traitemens de Chériſophus qui vouloit qu'il conduiſit

l'armée dans quelque Village ; quoique la plaine fût inhabitée, le guide disparut le troisiéme jour. Après neuf jours de marche, on apperçut une Montagne, & des troupes qui en défendoient le passage. C'étoient les Phasiens, les Chalibiens & les Tasques, qui s'étoient réunis pour arrêter l'armée Grecque. Chérisophus assembla les Strateges. » Vous voyez, leur dit-il, que les Barbares sont maitres de l'issue de cette Montagne ; faisons prendre » quelques rafraîchissemens à nos » troupes, & voyons s'il faut renvoyer l'attaque à demain, ou la » faire dès aujourd'hui. Je pense, » dit Cléanor, qu'aussitôt que nos » troupes se feront rafraîchies, il » faut charger les Barbares. Le » moindre délai peut augmenter » leur nombre & leur confiance. » Je suis du même avis, dit Xénophon, hâtons-nous, s'il faut

» combattre. Mais ne vaudroit-il
» pas mieux paſſer la Montagne
» ſans coup férir ? Vous voyez
» qu'elle a plus de ſoixante ſtades
» de circuit, les ennemis n'en gar-
» dent que le paſſage ordinaire ;
» ne pourrions-nous pas y décou-
» vrir quelque ſentier moins uni,
» mais plus ſûr ? Il me ſemble,
» continua-t-il, que le chemin le
» plus ſûr pour une armée eſt ce-
» lui où elle ne rencontre point
» d'ennemis. Il conviendroit donc
» de marcher furtivement, & de
» dérober, pour ainſi dire, le paſ-
» ſage aux Barbares. » Puis égayant
ſon diſcours, & l'adreſſant à Ché-
riſophus : » Les Lacédémoniens,
» lui dit-il, ſont faits pour de telles
» entrepriſes : on vous éleve dès
» la jeuneſſe à marcher de la ſorte,
» vous n'avez point de coups
» de foüet à craindre quand vous
» avez ſçû voler ſans être pris ſur
» le fait : c'eſt de quoi il s'agit ici.

» Pour n'être point battus, il faut
» nous emparer de la Montagne
» sans être apperçus des ennemis.
» Il est question d'un vol public, lui
» répondit Chérisophus sur le mê-
» me ton ; & les Athéniens, sur
» tout ceux qui tiennent le pre-
» mier rang dans la République,
» y sont bien plus experts que nous.
Il se rendit au sentiment de Xénophon, qui ayant apperçu des Bœufs sur la Montagne en concluoit qu'elle n'étoit pas inaccessible ; on y envoya un détachement qui grimpa jusqu'au sommet pendant la nuit.

Les ennemis allumerent de grands feux, & redoublerent leur garde, dès qu'ils découvrirent que les Grecs étoient maîtres de la Montagne. Aussitôt que le jour parut, Chérisophus à la tête de ses troupes s'avança vers le passage gardé par les Barbares; & ceux qui étoient au sommet en descen-

dirent pour charger les Barbares. Ceux-ci se voyant attaqués de deux côtés, se diviserent, firent face pendant long-tems, & ne prirent la fuite qu'après avoir perdu un grand nombre des leurs. On voyoit la terre couverte de leurs larges boucliers: & les Grecs qui ne vouloient pas les emporter, les mettoient en pieces. Ils n'éleverent un trophée qu'après avoir offert un sacrifice aux Dieux à qui ils rapportoient toute la gloire de leurs succès. A l'issuë de la Montagne étoit une plaine fort abondante.

L'armée continua sa marche; & fit trente-lieuës dans le pays des Tasques. Elle y manqua de vivres, car ces Barbares qui habitoient dans des antres avoient ravagé la campagne, & mis tout leur bétail dans des Forts pratiqués entre des rochers. Il fallus les aller forcer dans ces retraites presque in-

accessibles. Chérisophus ayant apperçu plusieurs de ces Barbares sur une hauteur, fit entrer quelques soldats dans un défilé qui y conduisoit. Les Barbares firent rouler de grosses pierres qui les obligerent à reculer. Xénophon qui conduisoit l'arriere-garde arriva sur ces entrefaites ; & Chérisophus lui ayant exposé la nécessité de s'emparer de ce poste pour avoir des vivres, & la difficulté de se garantir des pierres dont plusieurs soldats avoient eu les bras & les jambes brisées : » Que » feront ces Barbares, répondit » Xénophon, quand ils auront jet» té toutes leurs pierres ? » Il fit voir qu'on pouvoit s'en garantir pendant une partie du trajet, en se tenant à couvert sous des arbres, & qu'il n'y auroit qu'à doubler le pas quand on seroit exposé. Il parloit à des gens qui n'aimoient pas à reculer. Il remplit

les plus braves de l'armée d'une noble émulation à qui arriveroit le premier. Les Barbares virent avec ſurpriſe que leur décharge n'arrêtoit pas l'impetuoſité des Grecs. Au premier qu'ils apperçurent ſur la hauteur, ils ceſſerent de jetter des pierres, mais ils ſe précipiterent eux-mêmes. On voyoit les femmes jetter leurs enfans, & ſe précipiter après eux. Spectacle affreux, que les Grecs ne pouvoient voir ſans horreur, & qu'il ne leur fut pas poſſible d'empêcher : car un ſoldat ayant porté la main ſur un de ces furieux pour l'arrêter, le Barbare le ſaiſit avec force & l'entraîna avec lui dans le précipice.

L'armée ſe pourvut de vivres & entra dans le païs des Calybiens, peuple feroce & belliqueux, qui ſans chercher les Montagnes ni les lieux avantageux pour attaquer les Grecs, les ſuivoient dans

la plaine, & harcelloient continuellement leur arriere-garde. Ils avoient des cuirasses de lin, & des cuissars de corde. Ils portoient à la ceinture un glaive à peu près comme celui des Lacédémoniens. Leurs picques étoient d'une longueur démesurée. Aussitôt que quelque Grec avoit expiré sous leurs coups, ils lui coupoient la tête, & on les voyoit l'emporter en triomphe & danser au tour tant qu'on pouvoit les suivre des yeux. Les Grecs jusques-là n'avoient point eu affaire à des Barbares si aguerris, & si capables de donner de l'exercice à leur valeur; ce qui détermina les Grecs à hâter leur marche. Ils firent dans sept jours cinquante parasanges, passerent la riviere d'Harpage qui se jette dans le fleuve Araxe, & il leur fallut traverser une plaine de vingt lieuës d'étenduë pour arriver dans des Villages, où ils s'arrêterent trois jours,

Ce délassement mit l'armée en état de continuer sa marche. Elle arriva à la Ville de Gymayas; & le Barbare qui étoit maitre du païs voulant faire tomber sur ses voisins les armes des Grecs, leur offrit de les conduire dans cinq jours à la vûë de la Mer, donnant sa tête pour gage de la sincerité de ses offres. On le prit pour guide. Pendant la route il exhortoit les Grecs à mettre tout à feu & à sang; ce qui fit connoître que c'étoit la haine de ses voisins, non l'amour de la Grece, qui le faisoit agir. Le cinquiéme jour l'armée arriva au pied d'une Montagne appellée le Mont Sacré de Theque. Les premiers soldats qui arriverent sur le sommet firent entendre mille voix confuses, ce qui fit croire à Xénophon qu'ils avoient donné dans quelque embuscade. Xénophon étoit aux prises avec quelques Barbares, qui

vouloient venger ſur l'arriere-garde le dégât de leurs terres. Il les mit en fuite : & comme les cris étoient toujours plus perçans, il ſe hâta d'accourir avec ſa Cavalerie au ſecours de Chériſophus. En approchant il entendit diſtinctement ces paroles *thalatta*, *thalatta*, c'eſt-à-dire, la Mer, la Mer. Auſſitôt la crainte s'évanouit, & fit place à la joïe. Toute l'armée s'étant réunie ſur le ſommet, les Strateges & les ſoldats s'applaudiſſoient de leurs travaux & ſe témoignoient leur tendreſſe par des embraſſemens reciproques. Animés des mêmes ſentimens, ils fixoient leurs regards ſur cette Mer heureuſe qui touche les bords de la Gréce, & crioient tous d'une voix *thalatta*, *thalatta*. Ils éleverent une colomne pour conſacrer la mémoire du jour le plus heureux de leur marche. Ils congedierent leur guide après l'avoir

comblé de riches présens. La Gréce leur parut si présente qu'ils croyoient y toucher. Ils ne sçavoient pas par combien de combats ils devoient s'en ouvrir le chemin.

Le guide en se retirant indiqua à l'armée la route du païs des Macrons. Elle y entra, & dès le premier jour elle se vit enfermée entre une chaîne de hautes Montagnes & un fleuve au delà duquel on voyoit les Macrons bien armés & rangés en ordre de bataille. Ils jettoient de grosses pierres qui n'atteignoient pas les Grecs, mais qui leur faisoient connoître l'impatience où étoient ces Barbares d'en venir aux mains. Il se trouva dans l'armée un soldat né dans cette contrée, qui dit à Xénophon qu'il avoit été vendu à Athénes dans son enfance, & qu'il ignoroit le nom de sa patrie, mais qu'il croyoit la reconnoître, &

que si on le vouloit il parleroit de paix aux Macrons. Dès qu'il leur eut exposé que les Grecs n'arrivoient pas comme ennemis, qu'ils venoient de faire la guerre au grand Roi, qu'ils ne demandoient que le passage libre pour retourner dans la Gréce ; ces Barbares prenant d'autres sentimens, envoyerent aux Grecs une pique, & en exigerent une des leurs ; ainsi contractoient-ils leurs alliances. Ils s'empresserent de faciliter à l'armée le trajet du fleuve, ils lui fournirent des vivres, & l'escorterent jusqu'aux Montagnes de la Chalcide.

Les plus hautes étoient occupées par les Chalcidiens, que les Grecs ne connoissoient que par les idées tragiques qu'en donnoient leurs Poëtes : elles ne paroissoient pas d'un accès difficile ; & l'armée disposée en phalange se préparoit à monter. Mais Xé-

nophon représenta qu'il se trouveroit des endroits où la phalange ne pourroit marcher de front, qu'elle seroit obligée de se rompre, & qu'il valloit mieux diviser les Oplites en plusieurs petits corps, qui sans s'incommoder arriveroient au sommet par diverses routes, & fondroient de tous côtés sur les Barbares. Tous les Strateges applaudirent à son avis. On fit quatre-vingt Compagnies d'Oplites de cent hommes chacune, & on plaça l'Infanterie legere sur les aîles & dans le centre. Xénophon passant de l'aîle gauche à la droite encourageoit les soldats, en leur disant que c'étoit le dernier obstacle qui restoit à surmonter. Et ranimant leur haine contre les Chalcidiens par une expression qu'Homere met dans la bouche de ceux qui se livrent aux noirs accès de cette passion: Voilà des ennemis, leur disoit-il,

que nous devons dévorer. Les ſoldats chantant l'hymne de Péan, monterent avec agilité, & les Chalcidiens voyant que l'armée Grecque avoit beaucoup plus d'étendue que la leur, ſe diviſerent en deux aîles, & laiſſerent le centre vuide. Ils firent ce mouvement avec tant de confuſion qu'on crut qu'ils prennoient la fuite. L'Infanterie legere en devint plus agile & arriva au ſommet. Elle fut ſuivie de près par les Oplites de Cléanor, & les Chalcidiens furent bientôt diſperſés.

On trouva dans leurs Villages des ruches pleines d'un miel extrêmement vaporeux. Les ſoldats après en avoir mangé tomberent dans l'yvreſſe ou dans des tranſports frénetiques, ſelon la quantité qu'ils en avoient pris. La terre reſſembloit à un champ de bataille couvert de mourans. Tous les ſymptômes de la maladie étoient

funestes, on eût dit qu'ils alloient expirer, mais les convulsions cesserent après vingt-quatre heures, ce qui donna quelque espérance. Le miel agit avec la même force que le plus violent purgatif; & les malades se trouvoient si épuisés, que de plusieurs jours ils ne pûrent se soûtenir.

Dès qu'ils furent en état de marcher, l'armée continua sa route, & fut dans trois jours à la vûë de Trebisonde, Ville Grecque, qu'une Colonie de Synopiens avoit bâtie sur les bords du Pont-Euxin. Les Strateges se voyant avec des Grecs, n'eurent point de soins plus pressans que de s'acquitter de ce qu'ils croyoient devoir à ces Dieux ausquels ils attribuoient la valeur & la fermeté qui les avoient fait triompher de tant d'obstacles, & ils offrirent les sacrifices ausquels ils s'étoient engagés par vœu. Ceux de Trebi-

sonde fournirent les victimes. Les Jeux qui suivirent immediatement le sacrifices augmenterent la joye & la solemnité de la fête ; on les célebra dans un vallée qui s'incline du côté de la Mer. Cette vallée servoit de limite à la course, & la barriere étoit placée auprès de l'autel. Soixante Chars conduits par des Crétois entrerent dans la lice, coururent de front, & amuserent agréablement les spectateurs. On s'apperçut à la lutte, au pugilat, & au pancrace, que l'armée étoit un corps de vrais atheletes capables de toute sorte de combats.

Après avoir assez donné au délassement & au plaisir, on tint une assemblée générale pour déliberer sur la route qu'il convenoit de prendre. » Quant à moi, » dit un simple soldat, je suis las » de marcher, de courir, de me » fatiguer, de porter mes armes, de

» de faire sentinelle, de me battre :
» nous voici à la Mer, je voudrois
» bien en profiter, & à l'exemple
» d'Ulysse arriver dans ma patrie
» en dormant. » Son discours fut applaudi par les acclamations de toute l'armée, qui témoigna qu'elle étoit dans la résolution de s'embarquer. Et Chérisophus ami d'Anaxibie, Navarque de la flotte de Lacédémone, ayant offert de lui aller demander des Vaisseaux, fut député d'un commun accord.

Xénophon représenta qu'en attendant le retour de Chérisophus, il falloit pourvoir à la sûreté & à la subsistance de l'armée; que Trebisonde ne pouvoit pas fournir assez de vivres; & qu'on manquoit d'argent pour en acheter; qu'il falloit donc faire des courses dans la Colchide, & enlever des convois, mais qu'il étoit à propos que personne n'allât en parti sans une

commiſſion expreſſe des Strateges. Les ſoldats autoriſerent ces propoſitions par leur conſentement ; ce qui fait voir que l'autorité ſuprême réſidoit dans le corps de l'armée, & que les Strateges étoient auſſi peu abſolus, que les Magiſtrats des Villes libres.

Le Navarque de Lacédémone pouvoit n'avoir pas aſſez de Vaiſſeaux pour Chériſophus ; & Xénophon, qui ſçavoit tout prévoir, propoſa de s'aſſurer de tous les Vaiſſeaux qui aborderoient au Port de Trebiſonde : ce qui fut très goûté des ſoldats. Mais voyant que ſelon les apparences il n'y en auroit pas aſſez pour l'embarquement de toute l'armée, il dit qu'à tout évenement il falloit ordonner aux Villes ſituées ſur la côte de reparer les chemins, qu'on diſoit fort gâtés : pour toute réponſe les ſoldats s'écrierent qu'ils ne vouloient plus aller par terre.

Mais Xénophon sans s'arrêter à leur résolution inconsiderée, fit annoncer aux Villes maritimes que l'armée passeroit bientôt sur leurs terres. Il étoit de leur interêt de faciliter sa marche.

Trebisonde étoit en paix avec la Colchide ; ce qui empêcha l'armée d'y faire des hostilités : elle fut obligée d'aller ravager les terres des Driles, peuples les plus aguerris de cette contrée. On ne pouvoit avoir des vivres que par des combats très-sanglans ; on ne recevoit aucune nouvelle de Chérisophus, & on n'étoit pas en état de l'attendre. Il fallut donc séparer l'armée. On mit sur les Vaisseaux de Trebisonde les femmes, les malades, & tous les soldats qui avoient plus de quarante ans. Le reste marcha sur la côte & arriva le troisiéme jour à Cerisonte, Colonie des Synopiens : ce fut là qu'on vendit les esclaves. Les

Strateges reſerverent la dixiéme partie du prix pour l'offrir à Apollon de Delphes & à Diane d'Epheſe. On y fit auſſi la revuë de l'armée; car la petite flotte étoit dans le Port de Cerifonte, & de dix à onze mille hommes qui avoient ſuivi Cyrus, après tant de combats, de maladies & de traverſes, il reſtoit encore huit mille ſix cens hommes.

Après dix jours de délaſſement, les Grecs pourſuivirent leur marche à travers le païs des Moſineques, peuples plus feroces & plus ſauvages que tous ceux qu'on avoit rencontrés. Toute la diſtinction qu'ils accordoient aux principaux de leur nation, c'étoit de nourrir leurs enfans plus délicatement, & de peindre leur corps de differentes couleurs. Ils s'abandonnoient en public à tout ce qu'il y a de plus infame dans la volupté. S'ils étoient ſeuls, on les

voyoit éclater de rire, s'entretenir & danser avec leur ombre. A peine meritoient-ils d'être appellés des hommes. Xénophon mit à profit la mésintelligence qui étoit entre ces Barbares, s'unit au premier qu'il rencontra, pour n'avoir pas toute la nation à combattre, batit ceux qui entreprirent de l'arrêter, força une de leurs Villes, dont le Roi se laissa brûler dans une tour plutôt que de se rendre : c'est que la nature jette dans tous les cœurs quelque semence de vertu.

Après huit jours de marche à travers le païs des Mosineques, l'armée traversa la contrée des Chalibiens, qui n'avoient d'autre ressource pour leur subsistance que le travail penible des mines de fer. Xénophon se hâta de sortir d'un païs aussi sterile, & il arriva à Cotyore, Ville Grecque, Colonie des Synopiens. Les ex-

ploits des Grecs inſpirerent de la défiance à ceux de Cotyore. Jaloux de leur liberté, ils craignirent de la commettre en recevant dans leurs murs ces braves ſoldats qui avoient parcouru l'Aſie en triomphateurs. Xénophon incapable d'une bravoure à contretems, ſe contenta de faire ſubſiſter ſes troupes dans le territoire de Cotyore, & partageant ſes ſoins entre les Dieux & ſes ſoldats, il pourvut à la ſubſiſtance de l'armée, & voulut l'acquitter envers les Dieux de tout ce qu'on leur avoit voué dans le péril.

Les Grecs diſtingués par nation, & marchant dans le bel ordre qu'ils gardoient dans ce qu'ils appelloient les pompes ſacrées, allérent offrir des ſacrifices dont les Combats Gyminiques releverent la ſolemnité. Les Strateges partagerent avec les Prêtres la noble fonction de Miniſtres des Dieux,

pour persuader au peuple que l'offrande la plus agréable étoit celle que leur présentoient des mains pures & victorieuses.

Mais ceux de Cotyore n'apprehenderent pas moins l'armée, quoiqu'elle fit paroître des sentimens si religieux. Ils pousserent la défiance jusqu'à refuser de recevoir les soldats malades dans le Camp. Mais un détachement de l'armée qui les avoit conduits à la porte de la Ville les y fit entrer de force ; & sans commettre nulle autre violence, il se contenta de laisser des gardes à la porte. Synope en fut bientôt instruite, c'étoit alors la Ville la plus puissante du Nord de l'Asie. Allarmée du voisinage d'une armée aussi redoutable, elle envoya des Ambassadeurs aux Strateges pour pénétrer leurs vrais sentimens, & traiter avec eux. Celui qui portoit la parole ne manquoit ni d'é-

loquence ni d'artifice. Son discours successivement flateur & menaçant, tendoit à démêler si les Strateges étoient susceptibles de crainte, ou s'il falloit que Synope condescendît à leur volonté. Après les avoir felicités de leurs exploits, qui avoient relevé la gloire de la Gréce, il leur dit que c'étoit démentir ce qu'ils avoient fait de grand contre les Barbares que de maltraiter des Grecs ; que Synope ne pouvoit dissimuler ce qu'ils avoient fait contre Cotyore sa Colonie, & qu'elle ne pourroit differer sa vengeance, qu'elle appelleroit même à son secours Corylas son allié (a), s'ils continuoient leurs hostilités.

Mais Xénophon qui dédaigna toujours les voyes tortueuses, répondit avec une franchise pleine de dignité : » Après une marche » difficile il ne nous reste plus que

(a) Maitre de la Paphlagonie.

» nos armes : elles n'ont été funef-
» tes qu'aux Barbares : & quand
» nous avons trouvé des Villes
» Grecques nous les avons refpec-
» tées jufqu'à nous abftenir de tou-
» te violence envers les Barbares
» qui leur étoient foumis ; nous
» en atteftons la Ville de Trebi-
» fonde. Les guides qu'elle nous
» a donnés peuvent témoigner
» avec quelle fidelité nous avons
» obfervé les droits facrés de l'hof-
» pitalité ; on ne fçauroit nous re-
» procher la plus légere violence,
» même envers les Barbares qui
» nous ont accordé le paffage ; &
» nous n'avons jamais pillé quand
» il a été poffible de trouver des
» vivres à prix d'argent ; que fi
» nous en avons ufé autrement en-
» vers ceux de Cotyore, qu'ils ac-
» cufent l'inhumanité avec laquel-
» le ils nous ont fermé leurs por-
» tes, & refufé des vivres : allé-
» guant pour prétexte que tels

»étoient les ordres de l'Armoste (a) » Synopien qui les gouverne. Tou- » tes les hostilités qu'ils nous re- » prochent se reduisent à avoir » mis nos malades dans leur Vil- » le. Nous ne nous sommes assu- » rés d'une porte, qu'afin qu'on ne » pût les empêcher de rejoindre » l'armée. Vous la voyez égale- » ment disposée à se ressentir des » bienfaits & des injures. Quant » à vos menaces, nous sçaurons » bien nous défendre, & contre » vous & contre Corylas, & ses » Paphlagoniens, s'il le faut : nous » avons eu affaire à des armées » bien plus nombreuses ; nous sau- » rons aussi, s'il nous plaît, nous » faire un ami de Corylas, qui n'a » d'autre ambition que d'assujettir » votre Ville & toute la côte ma- » ritime.

A ce discours, les Ambassa- deurs comprirent qu'il étoit aussi

(a) Gouverneur.

difficile de tromper les Strateges, que de les vaincre. Ils désavouérent les menaces qui avoient offensé Xénophon, & dirent que Synope les avoit envoyés, non pour dénoncer la guerre, mais pour leur offrir tout ce qui dépendoit d'elle ; qu'en attendant qu'elle pût les recevoir dans ces murs, Cotyore fourniroit à tous leurs besoins. Quelque-tems après arriverent les Députés de cette derniere Ville, qui présenterent aux Strateges les dons sacrés de l'hospitalité. On vit succeder de part & d'autre un air de confiance qui parut bannir tous les soupçons. Le reste du jour fut donné aux plaisirs de la table & de la conversation.

Les Grecs s'arrêterent quarante-cinq jours devant Cotyore en attendant Chérisophus: & Xénophon impatient d'assurer le retour de l'armée, crut qu'il valloit bien

mieux s'adresser aux Synopiens, pour avoir des Vaisseaux, que de demeurer plus long-tems dans l'incertitude. Il convoqua une assemblée générale à laquelle il fit admettre les Ambassadeurs de Synope ; & il leur dit que la premiere grace qu'il attendoit d'eux étoit un conseil salutaire sur la route que devoit prendre l'armée.

Le Chef de l'Ambassade répondit, que comme il s'agissoit du conseil que la religion rendoit sacré, il consulteroit uniquement les interêts de l'armée, sans égard à ceux de sa patrie ; qu'il voyoit bien que Synope seroit fort incommodée du grand nombre de Vaisseaux qu'il lui faudroit fournir, mais qu'il seroit trop hasardeux pour l'armée de retourner dans la Gréce par la voye la plus abregée, en traversant la Paphlagonie ; qu'on ne pouvoit y entrer que par une chaîne de Montagnes

faciles à garder; qu'on trouveroit dans la plaine une Cavalerie redoutable, & des troupes si nombreuses & si aguerries, que Corylas avoit crû pouvoir secouer le joug du grand Roi, & se maintenir dans l'indépendance; qu'on seroit arrêté aux fleuves Halis, Thermodom & Parthenius, mais qu'il ne prévoyoit aucune difficulté sur la Mer, & que les Vaisseaux de Synope les rendroient dans peu de jours dans le Port d'Heraclée.

A ce discours, les Strateges connurent que les Ambassadeurs craignoient, & pour Corylas & pour Synope. Xénophon, après avoir déliberé avec l'assemblée, répondit qu'on accepteroit volontiers des vaisseaux, mais à condition que Synope en fourniroit autant qu'il en faudroit pour l'embarquement de toute l'armée; & qu'il n'y avoit point de route qu'-

elle ne fût résolue de s'ouvrir plutôt que de se diviser. On envoya des députés à Synope pour l'instruire de cette résolution.

En attendant leur retour, Xénophon qui voyageoit en Philosophe, & qui rouloit toujours de grandes idées dans l'esprit, crût qu'il ne pouvoit rien faire de plus avantageux à la Gréce que de fonder une Colonie où il étoit; qu'il avoit assez de soldats pour bâtir une Ville, la peupler, la défendre, faire quelque conquête dans le voisinage, & établir dans le Pont une petite République, dont Socrate seroit le Législateur. Il consulta les Dieux par un sacrifice, auquel il n'admit pour témoin que le Dévin Silanus, qui devoit lire leur réponse dans les entrailles des Victimes. Mais Silanus, qui souilloit les dons des Dieux par une avarice sordide, croyoit ne pouvoir conserver que dans la

Gréce les trois mille dariques qu'il avoit reçu de Cyrus. Et sans s'arrêter à ce que les Dieux pensoient du dessein de Xénophon, il lui suscita de grandes difficultés du côté de l'armée. Il répondit que tandis qu'elle croyoit toucher à la Gréce, Xénophon prétendoit l'établir dans un païs barbare. Il n'en fallut pas davantage pour soulever contre lui, & les Strateges & les soldats. On lui attribua des projets ambitieux ; on dit qu'il vouloit sacrifier l'armée à son élevation, & goûter à quelque prix que ce fût l'autorité suprême. Tymosion de Dardane & Thorax de Béotie traiterent secretement avec des Marchands de Synope & d'Heraclée pour avoir quelques Vaisseaux. Plusieurs soldats s'attacherent à ces deux Strateges ; & l'armée se feroit aussitôt divisée s'il n'étoit donné à l'éloquence de réunir les esprits.

Xénophon assembla les soldats; & il leur déclara, qu'il offroit de frequents sacrifices afin qu'il plût aux Dieux de diriger ses pensées, ses discours & ses actions au salut de l'armée ; qu'il souhaitoit les voir au terme de tous leurs travaux, & puisqu'ils croyoient ne pouvoir le trouver que dans la Gréce, qu'il falloit se hâter d'y arriver & profiter des Vaisseaux de Synope; mais qu'ils ne pouvoient assurer leur retour qu'en demeurant étroitement unis, & qu'il falloit déclarer ennemi de l'armée quiconque proposeroit de la diviser. Tous les esprits se rendirent à la voix victorieuse de Xénophon : & le Dévin Silanus qui proposa de laisser la liberté de se retirer à ceux qui le voudroient, s'attira l'indignation de toute l'armée, fut maltraité des Strateges, & courut risque de la vie.

Le long sejour de l'armée à Cotyore

tyore donnoit de l'inquiétude à Corylas : les soldats qui n'avoient pas dequoi acheter des vivres ne subsistoient que du butin qu'ils alloient faire dans la Paphlagonie. Les habitans du païs se défendoient de leur mieux contre ces partis : & Corylas pour prévenir la guerre envoya des Ambassadeurs pour dire aux Strateges qu'il ne vouloit rien faire contre l'armée, mais qu'il ne vouloit rien en souffrir. Xénophon qui n'étoit occupé que des soins de l'embarquement, fit recevoir les Ambassadeurs avec les demonstrations d'amitié que l'on prodigue à des personnes offensées dont on veut éteindre le ressentiment. Après un festin magnifique, on leur donna le spectacle d'une danse militaire, & le combat fut représenté avec tant d'action, que les Ambassadeurs témoignerent encore plus de crainte que de plaisir. Ils

furent si frappés de l'attitude martiale d'une belle Courtisane qui dansa la Pirrhique tenant un bouclier à la main, qu'ils demanderent naïvement si les femmes qui suivoient l'armée avoient combattu contre les Perses. Ils se retirerent fort satisfaits de la réponse & des bons traitemens des Strateges. Synope & Heraclée fournirent enfin des Vaisseaux. Les Grecs mirent à la voile, & après une navigation favorable, ils aborderent au Port d'Harmené, qui n'est pas éloigné de Synope. Chérisophus venoit d'aborder au même Port. Il n'avoit pû obtenir d'Anaxibie que peu de triremes, beaucoup de louanges steriles, & la solde de Lacédémone pour tous ceux qui voudroient servir sous lui.

Les soldats se voyant sur le point d'entrer dans la Grece, regrettoient les richesses qu'ils a-

voient vuës dans l'Orient, & dont les Strateges ne leur avoient pas permis de se charger. La gloire des armes si commune parmi leurs Concitoyens, ne pouvoit pas leur donner dans leur patrie une distinction marquée; & n'étant pas dans le goût d'y arriver les mains vuides, ils résolurent de s'enrichir du pillage de quelque Ville. Pour le faire avec sûreté, il leur parut qu'il falloit confier l'autorité suprême à un Stratege, afin que les opérations de l'armée fussent plus secretes, plus promptes, & dès-lors plus sûres. Tous les cœurs se tournerent aussitôt vers Xénophon. L'impression de ses vertus détruisit celle de la jalousie, & les Chefs de l'armée lui offrirent le commandement absolu. Quoique Philosophe, il étoit trop jeune pour n'être pas flatté d'un tel honneur. Mais l'incertitude des évenemens, la difficulté de bien com-

mander, & de commander au gré de l'armée, & plus encore la crainte de voir ſa gloire flétrie par quelque revers, s'il la commettoit aux jeux & aux caprices de la fortune, combattoient ſes penſées ambitieuſes.

Dans une déliberation qui rouloit toute ſur l'incertitude de l'avenir, il ne crut pas qu'il fut donné à la prudence de décider. Il tourna tous ſes regards vers les Dieux, dont la ſcience ſçait percer tous les tems : il offrit un ſacrifice à Jupiter, & tous ſes doutes s'évanouirent. Il connut que les Dieux n'étoient pas d'intelligence avec l'armée dans l'offre qu'elle lui faiſoit, & il répondit aux ſoldats qui le preſſoient d'accepter cette dignité, qu'ils avoient plus de ſoin de ſa gloire que de leurs interêts, qu'ils pourroient avoir beſoin des Lacédémoniens, & que c'étoit s'expoſer à leur reſ-

ſentiment que de ſe donner un Chef d'une autre nation ; qu'ils avoient ſçu forcer Athénes après la guerre la plus opiniâtre, à ne porter les armes que ſous leurs enſeignes, & que ce qui étoit une loi pour Athénes devoit l'être pour tous les Athéniens. La réponſe étoit trop modeſte pour être goûtée par des ſoldats auſſi généreux. Ils ne crurent pas devoir tant d'égards aux nouveaux dominateurs de la Gréce. » Eh quoi, » dit le Stratege des Arcadiens, » la place d'honneur ne ſera plus » deſormais que pour un Spartia» te ; & quand nous voudrons fai» re un feſtin, faudra-t'il aller cher» cher à Sparte un Sympoſiar» che (a) ? L'armée applaudit à la

(a) C'eſt-à-dire Preſident du feſtin. Le ſel de cette réponſe conſiſte à faire ſentir qu'il eſt tel emploi, dont un Lacédémonien s'acquitteroit fort mal. Perſonne n'ignore qu'un repas à la façon de Lacédémone étoit un fort mauvais repas.

raillerie du Stratege, & Xénophon voyant qu'il ne pouvoit rien ſur elle, interpoſa l'autorité des Dieux. Il déclara qu'il les avoit conſultés par un ſacrifice, & qu'ils lui avoient défendu expreſſément d'accepter l'autorité ſuprême. Ce que toutes les raiſons de politique n'avoient pû, la Religion le fit à l'inſtant. Chériſophus fut élu Stratege, & il n'oublia pas à qui il étoit rédevable de ſa dignité.

Chériſophus aſſura les ſoldats qu'il n'uſeroit de ſon autorité que pour aſſurer & pour hâter leur retour. Il fit embarquer l'armée, & le vent ſeconda ſes déſirs. La petite flote côtoya le rivage connu par l'expédition des Argonautes, où le Navire Argo aborda. Cette Côte retenoit encore le nom de Jaſon. Les Grecs virent l'embouchure des fleuves Thermodon, Alis & Parthenius, également célebres & dans la Fable & dans

l'Histoire. Ils prirent terre près d'Heraclée dans la presqu'Isle d'Acherusie, où Hercule triompha du Cerbere. On voyoit dans une Caverne de deux stades un monument sacré de la gloire & des travaux des demi-Dieux. Aussitôt après leur débarquement les Heracléens, qui étoient une Colonie de Megare, leur envoyerent les dons de l'hospitalité : ils consistoient en trois mille boisseaux de bled, deux mille brocs de vin, cent moutons, & vingt bœufs. L'armée campa sur les bords du fleuve Lycus, & l'on tint un conseil général pour déliberer si on continueroit la navigation, ou si on iroit par terre.

A mesure que l'on approchoit de la Grece, les soldats se montroient plus independans & plus avides de butin. » Il est étonant, dit » un des plus séditieux, que nos » Strateges pourvoyent si mal à

» notre subsistance : nous n'en
» avons pas pour trois jours des
» présens d'Héraclée. Envoyons
» des Ambassadeurs à cette Ville
» lui demander une montre de
» trois mille Cisiquains. Et qu'est-
» ce que trois mille Cisiquains, ré-
» pondit un autre, il en faut au
» moins dix mille ? Dépêchons
» promptement à Heraclée en fai-
» re la proposition, & nous pren-
» drons sur sa réponse tel parti
» qu'il conviendra. » Cette résolution insensée fut si universellement applaudie, que Chérisophus qu'on n'avoit paré que d'un vain titre, se vit forcé d'y condescendre. On eut même la témerité de vouloir le charger avec Xénophon de cette ambassade : mais ils avoient l'un & l'autre trop d'équité pour se prêter à un procedé moins convenable à des Grecs qu'à des Barbares.

Quatre subalternes accepterent

la

la commiſſion & s'en acquitterent avec les airs audacieux de ceux qui les envoyoient. Ils accompagnerent de menaces leur fiere demande. Mais les Heracléens qui avoient toute la ſubtilité de Megare leur metropole, répondirent qu'ils alloient en déliberer. Leur Magiſtrat donna des ordres ſi prompts, & fut ſi bien obéi, que tout ce qu'il y avoit de plus précieux à la campagne fut ſur le champ tranſporté à la Ville. On en ferma les portes, & l'armée vit les murs d'Heraclée bordés de ſoldats capables de les défendre. Après avoir ainſi joué les Ambaſſadeurs, on les laiſſa ſortir; & quand ils furent au Camp, les ſéditieux bien loin de ſe condamner, s'emporterent en invectives contre les Strateges, & nommément contre Xénophon, diſant qu'il étoit honteux qu'un Athénien qui n'avoit

pas fourni un ſeul homme commandât deſpotiquement. Les plus mutins étoient les ſoldats d'Arcadie & d'Achaïe; ils faiſoient plus de la moitié de l'armée, & leurs Chefs, qui fomentoient la ſedition, diſoient qu'après avoir eu plus de part aux travaux, d'autres leur en raviſſoient tout le fruit & toute la gloire; qu'on avoit eu juſques-là trop de déference pour des gens qui n'en meritoient point; qu'il étoit tems d'ouvrir les yeux & de ſe ſéparer ſi on ne vouloit point retourner dans la Gréce les mains vuides. Auſſitôt les ſoldats d'Arcadie & d'Achaïe abandonnerent Chériſophus, & ils élurent dix Strateges de leur nation.

L'armée fut diviſée en trois corps. Les Achaïens & les Arcadiens s'embarquerent au nombre de quatre mille cinq cens ſur des Vaiſſeaux que leur fournirent des Marchands d'Heraclée. Chériſo-

phus & Xénophon conduisirent chacun un corps d'environ deux mille hommes. Les Arcadiens arriverent au Port de Calpé situé entre Heraclée & Bizance. La nature avoit formé ce Port pour la sûreté des Vaisseaux sans laisser rien à faire à l'art. Il étoit commandé par un Cap d'où l'on découvroit un païsage délicieux. Les Arcadiens se logerent dans des Villages voisins environ à cinquante stades de la Mer, & y passerent la nuit. Dès l'aurore ils se disperserent dans la campagne, enleverent des bestiaux, & firent des prisonniers. Les Thraces qui occupoient cette partie de la Bithynie, prirent la fuite ne s'attendant pas à de pareilles hostilités. Accoûtumés à subsister aux dépens de leurs voisins, ils furent surpris de voir des Grecs vouloir s'enrichir de leurs dépouilles. Ils n'étoient pas gens à laisser empor-

ter leur butin sans le bien disputer. Ils se rallierent & tomberent sur un corps d'Arcadiens qui conduisoit un convoi considerable. Les Arcadiens défendirent leur proye avec valeur, & continuerent leur marche vers les Villages, harcelés par les Thraces qui étoient presque tous archers, & qui faisoient de frequentes décharges. Les Arcadiens qui n'avoient point d'Infanterie legere, ne pouvoient les repousser, & marchoient en bataillon serré sans se rompre. Ils arriverent à un torrent qu'ils voulurent passer; mais dès qu'ils commencerent à y entrer, il ne fut pas difficile aux Thraces de les mettre en déroute: & ils profiterent si bien de leur avantage qu'il n'y eut pas un seul des Arcadiens qui pût arriver au bord. Ils périrent tous dans le torrent avec leur Stratege.

Fiers de ce ſuccès, les Thraces donnerent ſur un autre petit corps dont il ne ſe ſauva que huit hommes : mais ils ne purent empêcher les Grecs de ſe rallier. Les Thraces faiſoient retentir la plaine de leurs cris de joye; leur nombre augmentoit à tous les inſtans, & on en voyoit accourir de toutes parts. Ils paſſerent la nuit en bon ordre ; & dès le matin ils environnerent un tertre ſur lequel les Grecs s'étoient refugiés. Les Archers & les Cavaliers s'approcherent de cette hauteur, & firent leur décharge. Si les Grecs s'avançoient pour les repouſſer, les Thraces reculoient d'un côté & s'avançoient d'un autre ; ils portoient des coups certains, & ne s'expoſoient pas à en recevoir. Ils n'eurent pas ſeulement un ſeul bleſſé. Les Grecs qui ne pouvoient parer tous leurs traits, crurent qu'il falloit ceder au nom-

bre, & firent des propoſitions de paix. On convint de quelques articles, mais quand il fallut donner des ôtages, les Thraces qui violoient les traités auſſi legerement qu'ils les concluoient, ne voulurent point tenir ce qui avoit été accordé.

Xénophon qui avoit ſuivi à peu près la même route que les Arcadiens, ſçut par ſes eſpions à quelle extrêmité leur imprudence les avoit réduits. Il n'en fit part à ſes ſoldats que pour leur inſpirer le deſſein de les aller délivrer. » De tous les exploits qui » peuvent nous ſignaler, le plus » glorieux, leur dit-il, n'eſt-il pas » de ſauver des Grecs ? Peut-être » quelque Dieu vengeur a-t'il per» mis que ces témeraires qui ne» gligent les auſpices, ſoient tom» bés dans le péril ; peut-être nous » a-t'il réſervé la gloire d'être leurs » liberateurs, pour faire voir quel

» avantage ont ceux qui étudient
» les ordres & la volonté des
» Dieux par l'inſpection des Vic-
» times, ſur ceux qui negligent
» de les obſerver ou de les ſui-
» vre.

Auſſitôt il détacha Timaſion avec quelques Cavaliers. Ils arriverent au lieu où l'action s'étoit paſſée; ils y trouverent une partie du butin, & quelques perſonnes du païs, qui leur dirent que dès la nuit les Thraces s'étoient retirés, & que les Grecs avoient abandonné ce poſte au commencement du jour. Xénophon en ayant été inſtruit, conduiſit ſes troupes au Port de Calpé, où les Arcadiens venoient de ſe rendre. Chériſophus y étoit auſſi arrivé avec ſes deux mille hommes; & les ſoldats ſe voyant heureuſement réunis, ne pouvoient contenir leur joïe. Ils s'embraſſoient avec la même tendreſ-

ſe que des amis qui ont été long tems ſans ſe voir. Mais cette joïe fut troublée par la mort de Chériſophus, digne des regrets de Xénophon & de l'armée, qui le remplaça par Neon d'Aſine.

L'armée campa près du rivage. Inſtruite par le malheur des Arcadiens, elle décerna la peine de mort contre quiconque oſeroit propoſer une diviſion. Les Strateges conſulterent les Dieux ſur leur retour ; & toutes les Victimes ne donnoient que des préſages ſiniſtres. On offroit ſacrifice ſur ſacrifice, & les Dieux inflexibles annonçoient toujours de nouveaux malheurs. Les ſoldats craignirent quelque ſupercherie de la part de Xénophon. Ils crurent que perſiſtant dans le deſſein d'établir une Colonie, il falſifioit les auſpices, pour avoir un prétexte plauſible de differer leur départ. Xénophon fit publier par

un Héraut que tout le monde ſeroit admis à l'inſpection des Victimes, & que s'il y avoit quelque habile Sacrificateur dans l'armée, il étoit invité à ſacrifier. Le jour ſuivant les Victimès furent immolées avec un grand appareil, & un concours encore plus grand. Trois fois on chercha dans les entrailles quelque ſigne propice, & trois fois on n'y apperçut rien que de funeſte. Les Dieux paroiſſoient s'oppoſer abſolument au retour des Grecs. L'armée manquoit de vivres. Il n'y avoit point de marché dans le voiſinage. » Vous voyez, dit Xénophon aux » ſoldats, que les Dieux veulent » differer notre départ, il faut donc » ſçavoir d'eux par quelle voye » nous aurons des vivres. » Un ſoldat répondit qu'il ſçavoit par un Vaiſſeau de Bizance que Cléandre qui en étoit Armoſte, arriveroit bientôt avec autant de Vaiſ-

ſeaux qu'il en falloit pour leur embarquement, que les Dieux leur ordonnoient ſans doute de l'attendre.

Tous furent du même ſentiment. On n'offrit plus de ſacrifice que pour ſçavoir où on trouveroit des vivres. Ces nouveaux ſacrifices ne furent pas plus heureux que les précédens. Au défaut d'autres Victimes, on alla tirer un Bœuf de la charrue, & les auſpices ne parurent pas plus favorables. Le Stratege Neon voyant que l'armée étoit dépourvue de tout, crût que le plus ſûr de tous les augures étoit la voix impérieuſe de la néceſſiré, & qu'il falloit pourvoir à la ſubſiſtance des troupes. Mais il n'eſpéra pas de donner le ton à l'armée & de la faire penſer comme lui.

Les ſentimens étoient extrêmement partagés ſur les augures qu'on tiroit de l'inſpection des

Victimes, & ſur la divination en général. Les eſprits forts la regardoient comme un art frivole enfanté par la ſuperſtition, nourri par l'avarice des Miniſtres des Dieux, & par la credulité des peuples. Les Théologiens, c'eſt-à-dire les Poëtes, ſuppoſoient le fait inconteſtable, & ſans le prouver, ils en faiſoient la baſe de leurs dogmes, & ils entretenoient la multitude dans leur ſentiment. Les Philoſophes à qui la déciſion ſembloit dévolue, & qui étoient Juges compétens entre les Poëtes & les eſprits forts, étoient eux-mêmes diviſés ſur cet article. Nous verrons dans le Diſcours ſur la Religion des Grecs ce qu'il convient de penſer ſur une queſtion qui influe plus qu'on ne croit ſur toute l'Hiſtoire ancienne.

Quoiqu'il en ſoit, Neon penſoit comme les eſprits forts; mais il n'agit pas avec la licence qu'on

leur a de tout tems reprochée. Il respecta ce qu'il regardoit comme des erreurs populaires. Informé par un habitant d'Heraclée qu'il y avoit des Villages assez voisins, où l'on trouveroit des vivres, il dit aux soldats qu'il étoit prêt à y conduire tous ceux qui ne craindroient pas d'y aller. Deux mille se présenterent, & le mauvais succès de leur entreprise fut une leçon bien instructive pour les incredules. Aussi Xénophon prend-t'il grand plaisir à la rapporter. Le Satrape Pharnabase qui gouvernoit la Phrygie, fit avancer sa Cavalerie. Elle surprit Neon & ses fourrageurs, en tua cinquante & mit les autres en déroute. Ils se rallierent & se retirerent sur une Montagne voisine. La nouvelle en fut bientôt portée au Camp. A l'instant Xénophon se mit à la tête de l'élite de l'armée, & marcha pour dégager Néon.

Les troupes de Pharnabafe n'avoient pas vû fuir les Grecs fans furprife. Enhardies par leur fuccès, elles cacherent leur marche à la faveur d'une épaiffe forêt qu'elles traverferent. A l'entrée de la nuit elles donnerent fur le corps de garde le plus avancé, qui porta l'épouvante jufqu'au Camp. Auffitôt les Grecs prirent leurs armes ; mais les Strateges craignant de donner dans quelque embufcade pendant la nuit, défendirent de fortir du Camp, & prirent la précaution de doubler leur corps de garde. L'armée décampa le jour fuivant, & fe retrancha dans un lieu fûr. Un Vaiffeau arrivé d'Heraclée apporta les provifions dont on manquoit. Heureufement pour Xénophon il y avoit des Victimes ; il recommença fes facrifices, & le premier fut d'un fi heureux préfage, que Xénophon le regarda comme l'avant-

coureur certain de quelque prosperité signalée. La haine des Barbares, le desir de laver dans leur sang la honte du Stratege Néon, rendit à l'armée sa premiere valeur. Elle ne demanda plus qu'à combattre ; & tandis qu'elle sortoit du Camp, une Aigle qu'on regardoit d'après Homere comme l'Oiseau le plus noble & le plus sûr en fait d'augure, vint se planer sur elle, & confirmer de la part de Jupiter ce que les entrailles des Victimes avoient annoncé. Néon avec les soldats trop âgés ou trop fatigués pour combattre, devoient garder le Camp. Mais le nouvel esprit de valeur qui ranimoit l'armée se répandit également sur eux. Il n'étoit pas possible de les arrêter. Il fallut un ordre exprès pour défendre la sortie du Camp à ceux qui avoient passé quarante-cinq ans.

L'armée se rangea en bataille.

A peine eût-elle fait quinze stades, qu'elle trouva les cadavres de ceux qu'elle alloit venger. Elle donna ses soins à leur sepulture, & un peu après midi, elle apperçut l'armée ennemie composée de plusieurs corps de Cavalerie & d'Infanterie qui ne faisoient qu'une seule phalange. La vûë des ennemis remplit de joïe l'armée Grecque. Après les avoir atteint des yeux : » Qu'il ne soit pas dit » que nous nous sommes arrêtés, » dit Xénophon. » Il disposa trois Compagnies de deux cens hommes chacune pour soûtenir le corps de bataille, afin que quand il auroit rompu la phalange ennemie, elle vint s'enfiler d'elle-même dans ces Compagnies.

Pour aller à la colline où l'on voyoit les Perses, il falloit traverser une futaye fort touffuë. Les Strateges qui étoient à la tête craignirent de s'y enfoncer. Xé-

nophon ſurpris de les voir s'arrêter, & en apprenant la cauſe, fut leur dire qu'il n'aimoit pas les entrepriſes haſardeuſes, qu'ils avoient aſſez fait pour leur gloire, & qu'ils devoient penſer à leur ſûreté. » Mais à l'heure qu'il eſt, » ajoûta-t'il, il n'eſt plus tems de » reculer. Il eſt bien plus ſûr d'af» fronter l'ennemi que de lui tour» ner le dos, & j'aime mieux at» taquer avec un petit corps de » troupes, que de fuir avec le dou» ble. La forêt quand nous l'au» rons traverſée, nous apprendra » qu'il ne nous reſte plus d'éva» ſion : Je ſuis charmé que l'en» nemi n'en manque pas, & que » la plaine lui ſoit ouverte. Oſera» t'il donc ſoûtenir notre premier » feu ? Et nous convient-il d'abat» tre le cœur des ſoldats en leur » propoſant de fuir ? Nous con» vient-il de regagner les bords » de la Mer n'ayant ni vivres ni

» Vaiſſeaux pour nous embarquer,
» & de nous voir forcés demain
» à un combat qu'il ne tient qu'à
» nous de donner aujourd'hui avec
» avantage ? Cette forêt eſt-elle
» plus perilleuſe que mille autres
» chemins que les Dieux nous ont
» ouverts ? » Il quitta les Compagnies de réſerve, & du conſentement des Strateges, il prit la conduite de l'avant-garde, & ranimant la confiance des ſoldats :
» Souvenez-vous, leur diſoit-il, de
» combien de combats nous ſom-
» mes ſortis vainqueurs par la prote-
» ction des Dieux. Nous touchons
» enfin aux portes de la Gréce :
» ſuivons Hercule pour nôtre con-
» ducteur & pour nôtre guide; que
» chacun nomme & appelle ſon
» Compagnon, & lui inſpire ſa
» valeur ? Heureux celui qui ra-
» contant ſes exploits, peut rallu-
» mer dans le cœur des autres un
» deſir immenſe de gloire !

Cc

Au ſortir de la forêt il diſpoſa les Oplites en phalange, & mit les Peltaſtes ſur les aîles, leur ordonnant de porter leur pique ſur l'épaule juſqu'à ce que la trompette donnât le ſignal, & alors d'aller à l'ennemi pique baiſſé, & de ne pas ſe rompre, pour donner ſur les fuyards. Il en avoit trop dit. Les Peltaſtes pleins d'une impetuoſité qu'il ne fut pas poſſible d'arrêter, n'attendirent pas le ſignal. Ils coururent à l'ennemi, qui s'étoit ſéparé en deux aîles. La Cavalerie Perſienne alla au devant d'eux, & les fit plier. Mais dès que le ſignal fut donné, & que la phalange Grecque s'ébranlant & meſurant ſes pas au ſon des inſtrumens militaires, préſenta la pointe de fer aux Barbares, on les vit auſſitôt ſe rompre, ſe diſſiper, prendre la fuite. Timaſion à la tête de quelques chevaux pourſuivit & tua pluſieurs fuyards de

l'aîle gauche ; mais l'aîle droite des Barbares se rallia sur un côteau. Les Grecs en prirent le chemin, résolus de les y forcer. Les Barbares ne les y attendirent pas.

Les Grecs arrivés à cette hauteur, virent que l'Infanterie des ennemis commençoit à se rallier, & qu'elle alloit joindre la Cavalerie. Le dessein fut pris de les attaquer une seconde fois. Mais l'épouvante qui avoit saisi les Barbares ne laissa plus rien à faire à la valeur des Grecs. Aussitôt qu'ils parurent toute la Cavalerie prit la fuite, & se jetta dans une forêt prochaine. La nuit qui approchoit ne permit pas aux Grecs d'y entrer après eux ; & profitant du peu de jour qui restoit pour élever un trophée, ils retournerent à leur Camp, dont ils étoient à soixante stades.

Cette victoire rendit les Grecs maitres de la Bithynie que les Bar-

bares abandonnerent. Toutes les richesses du païs furent la proye des Vainqueurs, & l'armée fit un butin considerable qui fut porté au Camp pour être distribué aux soldats. Ils ne voyoient plus d'obstacle à leur retour, & ils attendoient tranquillement Cléandre; mais il n'arriva qu'avec deux Trirémes, plus attentifs à démêler les sentimens des Strateges qu'à les servir. Il fut reçu avec la déference que l'on devoit aux Lacédémoniens, qui depuis la prise d'Athénes agissoient en souverains dans la Gréce. Cléandre avoit avec lui Dexippe Lacédémonien, qui avoit quitté l'armée à Trebisonde par des motifs d'interêt. C'étoit un homme bien plus avide d'or que de gloire : car depuis que Lysandre forçant les puissantes barrieres que Lycurgue avoit opposées à l'or, l'eut introduit à Sparte, la seule vûë de ce métail

funeste infecta les cœurs des Spartiates, & ils passerent rapidement d'une pauvreté austere à une insatiable avarice. Dexippe se fit donner la garde du butin, & maltraita un soldat d'Agasias qui vouloit en prendre ce que les loix permettoient à chaque soldat d'exiger.

Toute l'armée se souleva aussitôt contre Dexipe, qui porta ses plaintes à Cléandre. Le Gouverneur de Bizance prit l'affaire avec hauteur. Il voulut en connoître, & décider souverainement; il menaça même de se retirer, & de défendre à toutes les Villes Grecques de recevoir aucun soldat, si on refusoit de se tenir à sa décision. L'armée ne fut nullement intimidée de ses menaces. Mais Xénophon qui en prévoyoit les suites, assembla les soldats, & leur fit sentir qu'il falloit plier; qu'il ne tenoit qu'aux Lacédémoniens de leur fermer les portes de

la Gréce, & que ce n'étoit que dans la Gréce qu'ils pouvoient jouir tranquillement de leur gloire ; que toutes les Villes recevoient la loi de Sparte, & qui leur convenoit de ſubir le même joug. Le ſoldat dont ſe plaignoit Dexippe, & Agaſias ſon Stratege, furent envoyés à Cléandre, & peu de tems après Xénophon accompagné de Dracontius Lacédémonien, & de quelques autres députés, demanda leur grace. Il dit à Cléandre que l'armée eſpéroit de lui cette condeſcendance. Le prioit auſſi de lui vouloir ſervir de Stratege, & qu'il trouveroit en elle autant d'obéiſſance que de valeur. Il parla, & Cléandre conſentit à tout : car qui pouvoit tenir contre Xénophon, & quel eſt le cœur dont il ne s'ouvre encore le chemin dans ſes Ouvrages? Dès la premiere converſation, Cléandre qui avoit du diſcerne-

ment, revint de toutes les préventions que lui avoit inſpirées Dexippe, & fut ami ſincere de l'Athénien. Ils ſacrifierent enſemble, & Cléandre connoiſſant aux entrailles des Victimes que les Dieux lui défendoient d'accepter le commandement de l'armée, le laiſſa à Xénophon.

Les Strateges firent le partage du butin, & les ſoldats fort ſatisfaits, arriverent à Chryſopolis petite Ville ſituée ſur le Boſphore de Thrace. Ils s'y arrêterent ſept jours, paſſerent le Boſphore, & ſe rendirent enfin à Biſance. Les Lacédémoniens n'y reçurent qu'avec peine une armée qui pouvoit s'emparer de la place. Le Satrape Pharnabaſe qui n'étoit pas encore revenu de la frayeur que lui avoient cauſé les dix mille, n'eſperôit de tranquillité que quand ils ſeroient loin de l'Aſie; & il ſçut engager Anaxibie Navarque

de Lacédémone à les faire passer dans la Gréce. Cléandre fit publier qu'il feroit la revue de l'armée, qu'il lui avanceroit une montre, & qu'elle trouveroit des vivres sur sa route. Les soldats sortirent de Bisance; aussitôt on en ferma les portes, & Anaxibie dit aux Strateges qu'ils n'avoient qu'à prendre la route de la Chersonese; qu'ils toucheroient la montre quand ils y seroient arrivés, & qu'ils trouveroient des étapes dans les Villages. Les soldats indignés de cette supercherie, coururent aux armes. Les uns enfoncerent la porte à coups de haches, d'autres escaladerent du côté de la Mer. On les voyoit courir dans Bisance comme dans une Ville prise d'assaut. Les Lacédémoniens se retirerent dans le Fort, & firent passer un esquif à Chalcedoine pour demander du secours.

Xénophon apprehendant les suites

ſuites d'une entrepriſe auſſi temeraire, & qui devoit attirer ſur les Strateges & ſur les ſoldats, tout le reſſentiment de Lacédémone, entra dans Byſance ; & auſſitôt que les ſoldats l'apperçurent, ils accoururent à lui : » C'eſt à pré- » ſent, lui dirent-ils, que vous » pouvez exécuter vos grands deſ- » ſeins ; vous voila maitre d'une » bonne place, il ne tient qu'à » vous de nous récompenſer de » nos travaux, & nous pouvons » vous faire auſſi grand que vous » le meritez. » Je conſens à tout, » leur répondit Xénophon, mais » rangez-vous en bataille. » Il leur fit donner le même ordre par les Strateges. A l'inſtant l'armée s'aſſembla dans une grande plaine qui eſt dans l'enceinte de Byſance, appellée la plaine de Thrace. Xénophon voyant les ſoldats diſpoſés à l'entendre. » Sol- » dats, leur dit-il, je ne ſuis point

» surpris de votre ressentiment;
» mais si pour nous venger des
» Lacédémoniens, qui nous ont
» joués, nous pillons une Ville
» dont nous n'avons nul sujet de
» nous plaindre, voyez quelles
» en seront les suites. D'abord
» Lacédémone nous regardera
» comme ses ennemis déclarés,
» & ce qui vient d'arriver à la Gré-
» ce nous annonce ce que nous
» devons apprehender. Quand
» Athénes ma patrie déclara la
» guerre aux Lacédémoniens, elle
» avoit quatre cens Triremes ou
» dans ses Ports ou dans ses Ar-
» senaux; ses finances étoient en
» bon état, & mille talens de re-
» venu sembloient assurer qu'elles
» ne seroient pas sitôt épuisées.
» Elle avoit sous son obéissance
» toutes les Isles de la Mer Egée,
» & plusieurs Villes sur la Côte
» de la Gréce & de l'Asie. Vous
» sçavez quel a été le sort d'Athé-

» nes: Et maintenant que la puiſ-
» ſance de Lacédémone s'eſt ac-
» cruë de celle de ſa rivale, nous
» rendrons-nous ennemis de tous
» les Grecs, quand nous le ſom-
» mes déja de tous les Barbares ?
» Par les Dieux immortels ne
» ſoyons pas inſenſés juſqu'à ce
» point; après avoir épargné tant
» de Villes Barbares, ne ſouillons
» pas nos exploits par le ſac d'une
» Ville Grecque ! Puiſſe la terre
» m'engloutir dans ſes abîmes, a-
» vant que je ſois témoin d'un tel
» excès ! Si vous êtes Grecs, je
» vous conſeille d'obéir à ceux
» qui ont fait plier toute la Gréce.
» Demandez-leur ce que vous avez
» droit d'exiger. S'ils le refuſent,
» ne vous fermez pas par vos vio-
» lences le chemin de votre pa-
» trie. Mon avis eſt donc d'en-
» voyer des Députés à Anaxibie
» lui dire que nous ſommes en-
» trés dans Byſance, non pour pil-

» ler, mais pour obtenir ce qu'on
» nous a promis ; & que nous en
» étions sortis, non par foiblesse,
» mais par obéissance à ses ordres.

L'avis de Xénophon fut une loi pour l'armée. Elle envoya des députés à Anaxibie, qui dit que les soldats ne se repentiroient pas de leur obéissance ; qu'il en instruiroit Lacédémone afin qu'ils fussent bien traités sur leur route, & bien reçus dans leur patrie. L'armée sortit de Bysance, & Anaxibie fit publier que si l'on y trouvoit encore quelques soldats ils seroient vendus comme esclaves. Plusieurs s'embarquerent sur divers Vaisseaux marchands, & revirent heureusement leur patrie. Xénophon entra dans la Thrace avec ceux qui voulurent le suivre, & alla servir le Roi Seuthes, qui faisoit la guerre à ses sujets rebelles, & qui l'avoit sollicité par ses Envoyés d'entrer à sa

ſolde. Le Roi Babare après s'être ſervi utilement des Grecs, oublia tout ce qu'il leur avoit promis; voulut même leur ravir les dépouilles des Perſes qui leur reſtoient. Xénophon vit avec horreur, l'interêt, l'artifice, la perfidie, la vengeance, & tous les vices qui ſçavent ſe maſquer dans toutes les Cours, paroître à découvert dans cette Cour Barbare. Le Roi & les Courtiſans y avoient grand beſoin d'un Philoſophe. Mais Xénophon les voyant très-peu diſpoſés à l'écouter, ſortit de Thrace, & donna ſes ſoldats au Lacédémonien Thinbron, qui alloit offrir la liberté aux Villes de la Gréce Aſiatique que les Perſes avoient aſſervies.

Telle fut cette fameuſe Retraite, qui fit voir à l'Univers qu'il n'eſt point d'Empire de quelque étenduë qu'on le ſuppoſe, qu'on doive regarder comme affermi,

quand il neglige l'Art Militaire : & que la valeur éclairée triomphe de toutes les autres vertus. Et si Philippe de Macédoine forma le noble projet de renverser l'Empire des Perses ; si son fils Alexandre offrit à la Gréce le glorieux spectacle de voir un de ses Princes assis sur le Trône de Cyrus ; si les Grecs pûrent enfin sans rougir se prosterner aux pieds du grand Roi , c'est que l'exemple des dix mille avoit applani le chemin de l'Orient. Xénophon conserva dans une vie privée la gloire qu'il avoit acquise à la tête des armées. Athénes lui fit un crime d'avoir servi sous Cyrus , & le condamna à l'exil. Il s'attacha au Roi Agesilas à qui la Gréce défera l'éloge qu'Alexandre envioit à Agamennon, de bon Roi, de grand Capitaine ; & il faut avouer qu'un tel Prince meritoit un tel ami. Après l'avoir suivi dans quel-

ques Campagnes, il se retira à la petite Ville de Scilonte, où il écrivit son Histoire & ses Ouvrages philosophiques. Il est étonnant qu'après un tel exemple, Plutarque ose avancer que qui veut écrire l'Histoire, doit fixer son sejour dans une Ville sçavante, comme s'il y avoit des lieux inaccessibles aux Muses. Xénophon n'oublia pas dans sans sa solitude les Dieux qu'il croyoit l'avoir conduit à travers tant de périls. Il employa une partie du butin à bâtir un Temple à Diane sur le modele de celui d'Ephése. La Statuë de la Déesse en ébene parfaitement semblable à celle d'or d'Ephése, se voyoit encore du tems de Pausanias. Le Temple étoit dans une Forêt arrosée d'une riviere appellée l'Ellene. On voyoit à l'entrée une belle colomne avec cette inscription, *Terre consacrée à Diane.* On y offroit toutes les années un sacrifice so-

lemnel ; & le jour marqué pour cette céremonie, on présentoit à la Déesse le dixiéme des fruits de ce Champ où étoit un grand Verger & un Bocage toujours verdoyant. Les Officiers du Temple n'oublioient rien pour donner de l'éclat à cette fête. Ils regaloient tous les assistans, qui se trouvoient toujours en grand nombre : car le Temple étoit sur le chemin de Lacédémone à Olimpie, seulement à vingt stades du Temple de Jupiter Olimpien. Et les fêtes de Scilonte, qui rappelloient le souvenir de la vertu des Dix milles, donnoient bien plus de goût pour la vraïe gloire, que toutes les Couronnes qu'on alloit disputer à Olimpie. Xénophon vouloit que l'abondance fût proportionnée à la multitude. Quelques jours avant la fête, il y avoit une chasse génerale, où les habitans de Scilonte & des lieux voi-

sins suivoient son fils. C'est pour lui qu'il écrivit les Traités de la Chasse & du Manége. Il vouloit que dans ses plaisirs il ne perdît pas la Religion de vûë : car Xénophon en avoit le cœur rempli ; & c'est peut-être de ses sentimens religieux que son Histoire tire son plus grand merite. Il est vrai que sa philosophie toute lumineuse qu'elle est, ne pût le guerir, non plus que Socrate, de l'affreux préjugé du Polytheisme. C'est qu'en matiere de Religion jamais la Philosophie seule ne conduisit au vrai, mais du moins inspira-t'elle à Xénophon un amour immense du grand & du beau. Sa vie fut partagée entre la Philosophie & les Armes. Aussi faut-il qu'un homme qui aspire à la gloire opte entre ces deux professions, s'il ne sçait les réunir. Un sage de l'antiquité n'en connoît pas de troisiéme.

FIN.

# CATALOGUE

**Des Livres nouveaux imprimés chez Didot, Quai des Augustins, à la Bible d'Or.**

AMusemens du cœur & de l'esprit, *Ouvrage periodique*, *in* 12. Cet Ouvrage se distribue par feuille.

Astrée de M. d'Urfé, Pastorale Allegorique, avec la Clé, nouvelle édition. 10. *vol. in* 12. *avec figures.*

Avantures du Baron de Fœneste, par *Theodore Agripa d'Aubigné*, nouvelle édition augmentée considerablement. 2 *vol. in* 12.

Défense de la Grace efficace par elle-même, par M. de la Brou, Evêque de Mirepoix, *in* 12.

Les trois nouveaux Contes des Fées, par Madame D*** *in* 12.

Nouveaux Contes des Fées allegoriques, *in* 12.

Grammaire à l'usage des Dames, par l'Abbé Antonini, seconde édition, *in* 12.

Histoire universelle par feu M. Delisle, Historiographe & Censeur Royal, 7. *vol. in* 12. avec des Cartes Geographiques.

Histoire Genealogique, & Chronologique de la Maison Royale de France, & des grands Officiers de la Couronne, derniere édition, *in fol.* 9. *vol.* avec les Armoiries gravées en bois.

Histoire des Revolutions Romaines, de Suede, de Portugal, & l'établissement des Bretons dans les Gaules, par M. l'Abbé de Vertot, *in* 8. *vol. in* 12.

Histoire de l'Empire Ottoman, de Sagredo, augmentée d'une Table des matieres à cha

que volume, & continuée jusqu'à présent, 7 *vol. in* 12.

Histoire de Henry de la Tour d'Auvergne Duc de Bouillon, où l'on trouve ce qui s'est passé de plus remarquable sous les regnes de François II. Charles IX. Henri III. Henri IV. la minorité du regne de Louis XIII. par M. Marsollier, *vol. in* 12.

Histoire Anecdote du Chevalier des Essarts, & de la Comtesse de Berci, 2 *vol. in* 12.

Histoire & Avantures de Gusman d'Alfarache, nouvelle édition, 3 *vol. in* 12. *avec fig.*

Lettres Historiques contenant le journal des Campagnes de Louis XIV. par M. Pelisson de l'Académie Françoise, 3 *vol. in* 12.

Lucien de la traduction de M. Perrot d'Ablancourt, nouvelle édition, 3 *vol. in* 12.

Lettres du Cardinal d'Ossat, belle édition, 5 *vol. in* 12.

Mariane, Tragédie du Sr. Tristan l'Hermite, remise au Theâtre par M. Rousseau.

Metamorphoses d'Ovide, traduites en François, avec des remarques & des explications Historiques, par M. l'Abbé Banier de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres *in* 12. 3 *vol. avec des figures de Picard.*

Memoires & Réflexions sur les principaux évenemens du regne de Louis XIV. par M. de la Fare, nouvelle édit. avec des notes.

Nouveau Recueil de Chansons, avec les airs notés., 6 *vol. in* 12.

Ouvrages du Sieur Barreme, contenant, les Comptes faits, Arithemetique, Traité des parties doubles, Livre nécessaire, Changes étrangers, &c.

Oeuvres diverses de M. Pelisson, contenant

ses Poësies, ses Ouvrages d'éloquence, Mémoires, Productions, &c. dont la plus grande partie n'avoit pas parû, 3 *vol. in 12.*

Oeuvres diverses de M. Rousseau, nouvelle édition corrigée & augmentée par lui-même, 4 *vol. in 12. avec des figures.*

Oeuvres mêlées du Chev. de S. Jory, contenant des Lettres galantes & singulieres, des Anecdotes, divers Factums, & Pieces du Theâtre Italien, 2 *vol. in 12.*

Pausanias ou Voyage Historique de la Grece, avec des remarques, par Mr. l'Abbé Gedoyn, 2 *vol. in 4°. fig.*

Petrone Latin & François, de M. Nodot, nouvelle édition augmentée de la contre-critique de Petrone, 2 *vol. in 12. fig.*

Le Pour & Contre, Ouvrage periodique 6 *vol. in 12.* L'on continuera de donner une feuille toutes les semaines.

Recherche sur les Courbes à double courbure, par Mr. Clairault, Mathematicien, *in 4.*

Singularités Historiques & Litteraires, contenant plusieurs recherches, découvertes, & éclaircissemens sur l'Histoire, Tom. I. L'on donnera tous les ans un volume.

Le Songe d'Alcibiade traduit du Grec, *in 12.*

Theâtre & Lettres de M. Boursault, 6 *vol. in 12.* Les Lettres à Babet se vendent separement.

*On trouvera chez le même Libraire tous les Livres nouveaux, tant de France que des Pays Etrangers.*

---

De l'Imprimerie de Montalant.

## APPROBATION.

J'Ay lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé: *Histoire de Cyrus le Jeune, & de la Retraite des dix Mille*, précedé d'un discours sur l'Histoire Grecque; j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris le 21 Fevrier 1735. Signé, HARDION.

## PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre ; à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand'Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre bien amé FRANÇOIS DIDOT, Libraire à Paris, Adjoint de sa Communauté, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *Le Dictionaire Chronologique, Historique, Critique sur l'origine de l'Idolâtrie, des Sectes des Samaritains, des Juifs, & de toutes les heresies & autres matieres concernant la Religion, en Latin & en François, Nouveaux Contes des Fées allegoriques, Lettres Critiques de Hadgi Mehemed Effendi envoyées à Tripoli à Madame la Marquise de... au sujet des Memoires de Monsieur le Chevalier Darvieux, Discours sur l'Histoire Grecque, &c. par le Sieur Abbé Pagi*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon pa-

pier & beaux caracteres suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer lesdits Ouvrages cy-dessus specifiés en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desd. Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdits Ouvrages cy-dessus exposés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelle. Que l'impression desdits Ou-

vrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sr. Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir: Donné à Paris le dixiéme jour de Novembre, l'an de grace mil sept cens trente-cinq, & de notre Regne le vingtuniéme. Par le Roi en son Conseil. Signé, LOUIS. Collationné. SAINSON.

J'ai associé Mrs. Pralard & Quillau, chacun pour un tiers dans le Dictionaire Chronologique, &c. sur les Heresies, Latin & François, pour en jouir conjointement avec moi; & j'ai cedé à Mr. Quillau les Lettres Critiques de Hadgi Mehemet Effendi, envoyées de Tripoli, &c. pour en jouir en mon lieu & place. A Paris ce 12 Novembre 1735.

DIDOT.

*Registré ensemble la presente Cession sur le Registre* VIII. *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N°. 192. *fol.* 181. *conformement aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28. *Fevrier* 1723. *A Paris, le* 12. *Novembre* 1735.

G. MARTIN, *Syndic.*

## ERRATA.

### *Discours sur l'Histoire Grecque.*

Page 1. lign. 4. des Poëtes & des Historiens de la même nation, les peintures riantes des Poëtes, &c. *lisés* des Historiens & des Poëtes, leurs riantes peintures, leurs hautes leçons, mais sur-tout ce goût du vrai de l'honnête & du beau, &c.

P. 4. l. 14. & donner une sorte d'unité, *lisés* & donner à mon Ouvrage cette unité qui fait l'agrément, la force & l'ame de l'Histoire.

P. 24. l. 3. Ehoutèe, *lisés* Ehontée.

P. 25. l. 5. du premier tems, *lisés* des premiers tems:

P. 26. l. 5. *retranchés* cependant.

P. 27. l. 7. *retranchés* qui étoient.

P. 30. l. 1. à la loi, *lisés* à la voix.

P. 46. l. 24. *effacés* avec une attention grave:

P. 49. l. 8. si le plus severe des Romains, *lisés* si le plus implacable ennemi d'Athe-

